





L'HACENDILLA.

IMPRIMERIE DE Mme Ve POUSSIN,
rue et Hôtel Mignon, n. 2.

L'HACENDILLA,

CONTES PSYCOLOGIQUES,

PAR

Hippolyte Dalicare. poems of
Auguste Pichard

> I cannot tell how the truth may be
> I say the tale as 'twas said to me
>
> (WALTER SCOTT.)

PARIS,

DUMONT, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, N° 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1833.

Cet ouvrage est dédié

A

Madame **FOURCAULT DE PAVANT;**

PAR

Son très-humble et très-
obéissant serviteur,

Hippolyte Dalicare.

LA

FEMME A SEPT MARIS.

LA

FEMME A SEPT MARIS,

LÉGENDE HISTORIQUE (1).

§ Ier.

Funeste constance.

Cecy est ung récist de bonne foy.
(M. Montaigne.)

Au commencement du règne d'Edourd Ier, d'éternelle mémoire, vivait sur Corn-

(1) Le récit qu'on va lire n'est point l'œuvre d'un esprit oisif, encore moins le fruit d'une imagination romanesque ;

Hille (1), une jeune veuve, vive, enjouée, et aussi belle que riche : elle n'avait encore que vingt-huit ans ; sa taille élevée et bien prise, son port noble et majestueux, ses traits empreints de la plus grande modestie, commandaient le respect en même temps qu'ils excitaient l'admiration.

Elle avait le visage ovale, les cheveux et les yeux d'un noir d'ébène, le front haut et proéminant, les sourcils d'un arc parfait, le nez presque aquilin, les joues légèrement colorées, les lèvres petites et minces, les dents blanches et régulières, le menton un peu avancé et le teint légèrement basané.

A la seule description de ce portrait fidèle, Lavater eût deviné sa destinée tout

---

mais il est exact, il est vrai ; en un mot, il est historique et est la traduction littérale d'une chronique dont Londres a été le théâtre.

(1) Vieux style. (Cornhill.)

entière. Au premier coup d'œil on l'aurait prise pour une Juive, et pourtant rien ne pouvait faire croire qu'elle eût une seule goutte de sang israëlite dans les veines; car son père et ses aïeux, depuis plusieurs générations, avaient été de respectables orfèvres et de dignes citoyens de Londres; ils s'étaient toujours mariés avec des personnes de leur condition et de leur connaissance. Cependant les mauvaises langues du quartier disaient tout bas que la grand-mère maternelle de mistress Alice (c'était le nom de la charmante veuve), pendant une des absences que son mari était souvent obligé de faire pour les affaires de son commerce, s'était liée intimement avec un jeune Hébreu qui séjournait alors à Londres, et que quand le mari revint, il fut si courroucé contre sa femme, qu'il la chassa, lui déclarant qu'il ne voulait plus la revoir. Néanmoins il eut soin qu'elle ne manquât de

rien, et garda près de lui les enfans qu'ils avaient eus.

Quoi qu'il en soit, mistress Alice n'en était pas moins une très-belle femme, et, de plus, une riche héritière, ce qui n'était pas non plus à dédaigner; car son père l'ayant toujours préférée à ses deux frères, avec lesquels il se querellait sans cesse, les mit un beau matin à la porte, en les menaçant de les déshériter s'ils osaient jamais se présenter devant lui. Il n'y a nul doute qu'il n'eût tenu son serment; mais heureusement, chacun d'eux prit à cœur de le prévenir, l'aîné en se noyant dans la Serpentine (1); l'autre se fit occire en voulant rosser le guet.

Le vieillard mourut et laissa toute sa fortune « à sa chère Alice », qui avait alors

(1) Petite rivière qui traverse Hyde-Park, qu'elle égaie par l'aspect de ses eaux, qui ont servi de tombe à des milliers d'infortunés.

vingt-et-un ans, et en était à son premier mari.

Si le lecteur, en commençant cette histoire, a été surpris que, si jeune, elle fût déjà veuve, à plus forte raison combien ne le sera-t-il pas, en apprenant qu'elle l'était pour la cinquième fois? Et pourtant rien n'était plus vrai, puisqu'elle était sur le point d'épouser son sixième mari : c'était un nommé Simon Shard, drapier de Corn-Hille, qui possédait une bourse bien garnie, une figure large et joviale, une panse arrondie et une trentaine d'années; un véritable Falstaff, aux écus près. On dit qu'il était amoureux de la belle Alice avant même qu'elle ne se fût mariée pour la troisième fois; mais, soit faiblesse, soit timidité, il n'avait jamais eu le courage de lui avouer sa brûlante passion.

Ce ne fut qu'à la mort du quatrième prétendant qu'il osa déclarer ses sentimens à

celle qui les avait fait naître ; mais, par malheur, sa déclaration vint trop tard, un mortel plus heureux l'avait devancé. Incapable de donner à une autre femme un cœur qui ne lui appartenait plus, il patienta, et eut enfin la satisfaction de voir trépasser son prédécesseur. — Tremblant de crainte et d'espérance, il se présenta une seconde fois devant mistress Alice, à laquelle il renouvela ses tendres protestations d'amour et de fidélité. La jolie veuve, touchée de sa rare constance, l'en récompensa par le don de sa main.

Après six mois d'une union douce et paisible, passée presque tout entière en fêtes et en plaisirs, maître Shard fut un jour trouvé mort dans son lit, sans avoir été ni malade, ni même incommodé.

Ce fait, quoique extraordinaire, n'étonna point les voisins de mistress Alice. La mort

de ses premiers maris avait été subite et accompagnée des mêmes circonstances ; aussi les rumeurs prenaient plus de force à chaque décès d'un nouvel époux. Les gens modérés se contentaient de remarquer que « mistress Alice était une femme bien malheureuse ou très-heureuse » (selon l'opinion de chacun d'eux relativement à l'acte solennel du mariage). Les plus sensés, en apparence, s'écriaient que l'aventure était fort bizarre ; mais il y en avait d'autres qui, plus profonds, surtout après la mort du prédécesseur de maître Shard, déclaraient qu'un événement semblable, et si souvent répété, sortait du cours ordinaire des choses, et qu'il fallait absolument que mistress Alice, ou cet Être malicieux dont les chrétiens d'alors ne prononçaient pas le nom sans l'accompagner de plusieurs signes de croix, eût ensorcelé ses époux. Quant au bavardage des commères, le cours en était si long, si varié, si *ca-*

méléonique, que celui du Niger ne serait pas plus difficile à décrire ici.

Malgré tous ces bruits qui se contredisaient, se confirmaient tour-à-tour, la conduite de mistress Alice était toujours la même, c'est-à-dire celle d'une personne qui, loin de mériter le blâme, n'était digne, au contraire, que de louange et de respect. Elle était si charitable, si bonne voisine, si tendre amie, qu'on ne pouvait la voir, la connaître, sans l'estimer et sans l'aimer. Enfin, dans toutes ses relations privées ou publiques, elle se comportait de manière que les femmes, qui étaient jalouses de son bonheur, de sa beauté et de ses immenses richesses, n'osaient la souiller ouvertement du venin scandaleux qu'exhalait parfois leur bouche.

Cependant, au sixième renouvellement d'un incident si extraordinaire, toutes les

langues, jusqu'alors comprimées par un reste de considération, se déchaînèrent avec une violence d'autant plus impétueuse, que la contrainte avait été plus grande et plus prolongée.



§ II.

Un Shériff.

Vox populi, vox Dei.

Pendant deux jours la ville entière fut en rumeur ; mais chacun croyait que tout se passerait comme jadis, lorsque le troisième matin du décès de maître Shard, un de ses

cousins, qui était shériff (1), et qui avait juré par la barbe de son père, de pénétrer cet affreux mystère, se rendit, accompagné de ses archers, dans la maison de mistress Alice, muni de sa tabatière et d'un *posse comitatus* formidable.

Depuis cinq heures, une foule innombrable assiégeait ses portes, et, de quelque côté qu'on prêtât l'oreille, on n'entendait que le bruit des conversations, des questions des étrangers, des réponses de gens qui se croyaient instruits, et des remarques de ceux dont l'unique occupation était de regarder les fenêtres de l'appartement de la terrible veuve, et de proclamer comme un événement chaque fois qu'une persienne se baissait ou qu'un rideau s'ouvrait.

Parmi les groupes qui se formaient sur la

---

(1) L'office de shériff correspond à peu près à celui de *prévôt* qui a été aboli en France.

place, et au nombre des plus intrépides bavardes, on voyait la fruitière du coin de la rue, Dolly la ravaudeuse, et la grosse Jeanne, cuisinière émérite.

—« Si vous m'en croyez, disait la première, je vous réponds qu'il y a quelque chose là-dessous. Faut se méfier de ces mines hypocrites, de ces airs de sainte Nitouche.

— « Et de ces beaux airs de piété....

— « Oh ! pour de la piété, soyez-en bien sûre, elle n'en a pas trop de reste....

— « Bah ! est-ce que tu saurais quelque chose, mon enfant?

— « Pardi, la mère Jeanne, sans doute ; y ne faut pas être ben fine pour voir qu'alle a fait un pacte avec le diable.

— « Que dis-tu là, mon enfant? Jésus-Maria ! quoi, y serait possible que cette mijaurée... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce qui aurait pu penser ça?

— « Tout le monde. Ah ! ça se sait. Mais

écoutez, j'ai appris un secret... chut! Venez de ce côté.... Y ne faut pas qu'on puisse nous entendre; entrons sous cette voûte. Sachez que mistress Alice n'est qu'une sorcière!

— « O Jésus-Maria, *ora pro nobis!* s'écria la fruitière en joignant les mains, tandis que son énorme compagne se signait dans une muette et sainte horreur.

— « Oui, continua Dolly, c'est une sorcière; imaginez-vous bien, mesdames, qu'alle a fait un pacte avec Satan (*Domine salvum*) avec Satan lui-même. Alle lui a vendu son âme, qu'il n'aura le droit de prendre que dans vingt ans. En attendant, alle fait ripaille; mais voyez, oh! voyez la férocité de ce monstre, qu'a l'indignité de prendre la forme de not' sesque! Alle a dit à Belzé.......

— « Chut! dit la fruitière, j'entends du bruit.....

— « Ce n'est rien, reprit la commère; Dolly, poursuis.

— « Je vous contais donc que cette coquine, pour ravoir son âme, avait promis à Belzébuth (*Mater Dei ora pro nobis*) de lui livrer tous ses maris, lui jurant par le sabbat, d'en épouser pour le moins quatre par an... Ah! mon Dieu! entendez-vous tous ces cris? Sauvons-nous! sauvons-nous! nous allons être foulées aux pieds! »

En cet instant, un rassemblement considérable d'hommes à demi-nus, armés de bâtons et de pierres, accouraient du côté des trois bavardes, qui n'eurent que le temps d'entrer dans une allée sombre, dont elles refermèrent la porte sur elles.

— « Par ici! par ici! s'écriait le chef de la bande; voilà la maison! Courage, mes amis, mort à la sorcière!

— « Mort à la sorcière! à l'empoisonneuse! » répétèrent des milliers de voix. A l'eau! à l'eau! à la Tamise la sorcière!!! »

— « Il faut faire un fagot de son corps, il faut la brûler, dirent quelques-uns.

— « Il vaut, ma foi, mieux l'écorcher toute vive et nous faire un manchon de sa peau ! ajouta un chiffonnier en brandissant sa pique avec un sourire atroce.

— « Oui, il faut embrocher cette réprouvée, dit un quatrième. J'ai vu le défunt, et...

— « Tu l'as vu ! vous l'avez vu ! il l'a vu ! » s'écrièrent à la fois tous ceux qui l'entouraient, et aussitôt un cercle de curieux se pressa pour l'entendre.

— « Où était-il ?

— « Quelle figure avait-il ? lui demandèrent-ils tous.

— « Comment était-il ? ajoute un autre.

— « Vert et bleu, répondit l'homme : il était couché sur le côté, la bouche entr'ouverte, la langue pendante, plus noire qu'un charbon, les yeux blancs et tournés, les

mains crispées et violettes, les pieds jaunes et meurtris et le corps de toutes les couleurs de l'arç-en-ciel : c'était à faire frémir ! »

A ce court, mais épouvantable récit, un rugissement étouffé circula dans la foule ; mais bientôt à cette sinistre émotion succédèrent des transports furieux et des cris de mort et de vengeance qui, portés de rue en rue par les échos des maisons désertées par leurs habitans, vinrent retentir jusque sous les fenêtres de mistress Alice, dont la maison fut bientôt assiégée par une grêle de pierres, tandis que les vociférations de la multitude irritée : « A l'eau ! à l'eau ! au gibet ! au bûcher ! à la Tamise !.. » se faisaient entendre avec plus de rage que jamais.

Pendant que tout cela se passait au dehors, une autre scène avait lieu dans l'intérieur. Le shériff avait été admis sans résistance, aussitôt qu'il s'était présenté. Il était suivi, non-seulement de ses alguazils armés de leurs

rapières, mais encore d'une vingtaine de *volontaires*, parmi lesquels se trouvaient plusieurs voisins, qui étaient bien aises de savoir ce qui allait se passer.

Ils virent la veuve assise auprès du lit de son mari décédé; loin de chercher à fuir, elle alla au-devant des investigations, et découvrit le mort pour qu'on pût mieux l'examiner. Mais qui pourrait décrire l'étonnement, la surprise des assistans, lorsqu'après les plus minutieuses recherches, ils n'aperçurent aucun indice de meurtre sur le corps étendu sans voile à leurs yeux. Au bout d'un quart d'heure, ne découvrant rien, ils renoncèrent à leurs perquisitions, car le cadavre ne portait les marques d'aucune violence; ses membres étaient de leur couleur naturelle, et on n'y pouvait voir aucune trace de fer, de poison ni de strangulation.

Parmi les spectateurs, il y en avait qui se vantaient de posséder une grande connais-

sance du cœur humain, et qui, durant tout le cours de l'opération, avaient fixé sur mistress. Alice des regards attentifs et scrutateurs. Ils avouèrent depuis que son maintien leur avait paru plein de décence et de dignité; elle semblait soutenir un violent combat entre l'indignation suscitée par l'odieuse accusation qu'on cherchait à faire peser sur elle, et l'affliction que lui causait la perte douloureuse qu'elle venait de faire. Cependant son désespoir n'avait rien de forcé, rien d'affecté, rien de feint; on voyait qu'elle pleurait celui qu'elle avait perdu, mais que la douleur de passer pour son assassin surpassait encore le chagrin que lui causait sa mort.

Dans une conjoncture semblable, le shériff et ses amis se virent forcés, quel que fût leur désir secret, de céder à l'évidence, et de la déclarer innocente. Après avoir accepté une collation consistant en un quar-

tier de bœuf bouilli, huit boudins, huit saucisses et quinze bouteilles de porter (1), ils laissèrent enfin la veuve libre de se livrer à ses tristes méditations.

A peine le shériff eut il mis le pied dans la rue, qu'il se vit assailli de mille questions. Il répondit à la foule qui l'entourait, que mistress Alice n'était pas coupable, et qu'elle avait été faussement accusée. Ce peuple inconstant, et changeant comme les vagues et la marée, n'eut pas plutôt appris l'innocence de mistress Alice, qu'il se jeta sur l'homme qui l'avait calomniée, déchira ses vêtemens, le traîna par les rues et ne cessa de le mutiler que lorsqu'il eut cessé de vivre.

Peu de jours après, l'ordre fut donné de procéder aux funérailles de maître Shard,

(1) Bière anglaise qui, avec l'*ale*, fait les délices des Londonniens.

dont le corps devait reposer dans le caveau de la famille de sa femme : ce caveau, situé sous l'église de Saint-Michaël, était très-long et très spacieux, mais mistress Alice semblait promettre de le remplir bientôt de ses futurs époux.



§ III.

Conjectures.

Songes, devins, sorciers, fantômes imposteurs,
Prodiges, noirs esprits et magiques terreurs.

(Le Moine.)

L'Église de Saint-Michaël, du temps où cette histoire eut lieu, était située à l'extrémité orientale de Corn-Hill, et à environ

mi-chemin de l'église à la maison de mistress Alice, on voyait une taverne fameuse connue dans toute la ville par son enseigne des « *Sevenne Starres* » (1).

C'est dans la salle supérieure de ce cabaret qu'était rassemblée, à boire, une joyeuse société de quelque dizaine de braves citoyens qui, la dague au côté et le chaperon sur l'oreille, devisaient sur maints drôlatiques sujets. Parfois ils interrompaient leurs rires et leurs chansons gaillardes pour exprimer leur plaisir et leur gratitude à l'amphytrion du festin, maître Martyn Lessomour, jeune marchand de la Cité, dont ils célébraient, en cet instant, l'heureux retour d'un long voyage sur la Méditerranée.

Maître Lessomour n'avait pas encore accompli sa trentième année; il était grand,

(1) Les sept étoiles (vieux style) the seven stars.

vigoureux et bien fait. Sa figure était d'une beauté mâle et régulière, et ses yeux, d'un bleu d'azur, semblaient être les miroirs de son âme franche et ouverte; son teint était naturellement délicat, mais l'ardeur d'un soleil brûlant le lui avait légèrement bruni, ce qui ne lui seyait pas mal; ses cheveux, blonds et coupés carrément, lui couvraient le cou et tombaient jusque sur ses épaules; enfin c'était un jeune homme parfait, et le drôle le savait bien, car il ne passait pas, sans se rengorger, sous une fenêtre où il présumait que deux beaux yeux pouvaient l'observer derrière des courtines.

Dans ses bons momens, il était aussi gai, aussi vif et aussi enjoué qu'un jeune chat; mais, lorsqu'il le fallait, il devenait aussi grave, aussi sérieux, que si jamais coupe de Madère ou de Canarie n'avait approché de ses lèvres. D'après cette manière de vi-

vre, il n'était point surprenant qu'il fût également estimé de l'étourdi et du sage , du bourgeois et du gentleman, car son éducation distinguée le faisait recevoir partout, et partout il plaisait par les agrémens de son esprit, de sa personne et de sa conversation. Tous ses amis pensaient qu'il ferait infailliblement fortune un jour, pourvu toutefois, ajoutaient-ils, que son étoile le servît au gré de leurs souhaits. Peut-être la bonne opinion qu'ils avaient de lui provenait elle de son titre d'héritier présomptif d'un vieil oncle immensément riche, qu'ils espéraient voir bientôt décéder.

Or donc, dans l'après-midi en question , maître Martyn Lessomour et ses joyeux compagnons étaient au plus fort de leurs *esbattemens,* lorsque l'un d'eux, qui était à cheval sur une escabelle, près d'une fenêtre qui donnait sur la rue, les appela pour voir

le convoi de Shard, qui passait lentement pour se rendre à sa dernière demeure.

A cette époque, la religion exerçait tant d'empire, que la vue d'un mort était un événement solennel; en signe de respect, ils suspendirent leurs jeux et se pressèrent tous les uns sur les autres, pour contempler la procession funèbre qui, selon la coutume, était des plus magnifiques, car tous les parens d'un défunt, jusqu'aux plus pauvres, se ruinaient alors pour lui faire des funérailles convenables.

La plupart des assistans reconnurent bientôt de quoi il s'agissait; ils s'empressèrent d'en faire part à Martyn Lessomour; il écouta attentivement le récit extraordinaire qu'ils firent sur la charmante veuve, lorsqu'elle passa devant eux, la tête inclinée et les yeux baissés vers la terre.

— « C'est une sorcière, maître Martyn! dit le plus âgé de ses compagnons, c'est une

sorcière, croyez-en le serment d'un honnête homme qui sait bien ce qu'il avance.

— « Ma foi, qu'elle soit ce qu'elle voudra, s'écria le jeune marchand; de par les colonnes d'Hercule, elle a l'air d'un ange, la figure d'une déesse, et la tournure d'une impératrice. Je n'en veux pas savoir davantage.

— « Vous ferez mieux de me croire; car j'en sais quelque chose..... » répliqua celui qui avait déjà parlé.

— « Il faut alors qu'il ait épousé une ogresse! dit un autre, avec un ton de voix étouffé, mais si comique, qu'il excita un rire général auquel Lessomour ne se mêla pourtant point. Laissant ses amis se livrer à leur gaîté et reprendre leurs places à table, il s'empara d'une chaise, la plaça contre la fenêtre, et s'étant assis, avec un pot d'*ale* entre ses jambes, il déclara qu'il resterait là jusqu'à ce qu'il eût vu une seconde fois la

charmante veuve dont son imagination était vivement préoccupée.

Après un quart d'heure de méditation, il pria la compagnie de lui parler encore d'*elle*; car il avait été absent de Londres si longtemps, que maintenant tout lui paraissait étranger et nouveau. Pour satisfaire sa curiosité, maître Andrew, avec l'assistance et les interruptions de ses camarades, s'engagea dans une relation prolixe de la vie et des aventures de mistress Alice.

Tant que dura ce récit, Martyn Lessomour ne prononça pas un mot; et lorsqu'il fut terminé il se leva brusquement, frappa des mains, et s'écria d'un ton prophétique :

— « De par les sept étoiles! que tout ceci soit vrai ou faux, je l'éclaircirai, ou bien je succomberai dans la tentative!

— « Garde-t'en bien, reprit maître Andrew, car l'entreprise serait trop chan-

ceuse, et je doute que tu puisses la mener à bonne fin.

— « Ce n'est, ma foi, que trop vraisemblable, dit maître Balthazar ; et si tu fais cette tentative, je ne donnerai pas un farthing (1) de ta peau, et cela, je le jure par ma bonne rapière, quoiqu'au fait je ne sache pas encore quel serait le genre de ta mort.

— « Ce n'est pas pour t'effrayer, Martyn, ajouta un troisième conseiller, mais sur mon honneur je fais ici le serment que personne, jusqu'à présent, n'est encore parvenu à découvrir le secret qu'elle possède pour se défaire de ses maris.

— « Elle les empoisonne peut-être, répliqua un quatrième.

— « Bel expédient ! N'auraient-ils pas été noirs ?

---

(1) Petite monnaie de cuivre de la valeur d'un liard.

— « C'est vrai... eh bien! alors elle les étrangle !

— « Fameuse découverte! N'auraient-ils pas été bleus ?

— « Diable ! c'est embarrassant...

— « Tenez, s'écria Dick (1), moi, je crois avoir deviné le fin mot de la chose... Elle les poignarde tout doucement, et sans bruit.

— « Ha ! ha ! l'imbécille ! n'aurait-onpas découvert la blessure ?

— « Malédiction ! je n'y comprends plus rien.

— « Moi, je pense, dit le huitième convive, qu'elle leur passe une aiguille dans les oreilles...

— « Voilà, ma foi, qui est bien pensé ! Et le sang n'aurait-il pas coulé ? Réfléchissez donc un peu, ô penseurs que vous êtes,

---

(1) Abréviation de Richard.

que les six pauvres diables ont été visités l'un après l'autre, et qu'on n'a découvert sur leur corps aucune marque de violences.

— « Il faut alors que la scélérate les étouffe.

— « Songez donc, répliqua maître Andrew, que l'étouffement occasionne une enflure et des taches livides, qu'il est trop aisé de remarquer.

— « Eh bien, alors!... alors, dit Balthazar, je n'y vois qu'un seul fait, c'est qu'elle les châtouille à mort...

— « Insensé! ne sais-tu pas que tout ce qui agit sur les nerfs les contracte et les crispe, et qu'il serait plus facile de briser les membres d'une victime de ce genre de mort que de leur faire reprendre leur position naturelle.

— Je ne sais plus que dire ; tu as réponse a tout.

— « Ne dites rien, ou dites tous avec

moi : c'est une damnée, une réprouvée, une exécrable magicienne ! Car cela seul renferme toute l'énigme et tout le nœud du mystère.

— « Eh bien ! qu'en penses-tu, Martyn ?

— « Qu'as-tu donc... ? tu ne me réponds pas... ?

— « Je n'ai rien à dire, s'écria Martyn, sinon que tout ceci est étrange, étonnamment étrange ; mais je jure ici, oui, j'en jure par les saints et l'Ascension, que je découvrirai la vérité, fût-ce au péril de ma vie. »

A ces paroles, prononcées avec tout le feu d'une résolution bien arrêtée, il n'y eut qu'un seul cri dans la salle : les uns dirent qu'il ne l'oserait pas ; les autres qu'il ne le pourrait pas, et les plus âgés, connaissant mieux la bonté de son cœur, et jugeant, avec raison, que pour réussir dans un pareil dessein il fallait une âme froide, calme,

réfléchie, et presque insensible à toute espèce d'émotion, déclarèrent qu'ils étaient bien persuadés qu'il ne le ferait pas.

— « Et c'est ce que nous verrons ! s'écria Lessomour, dont l'amour-propre était piqué, ou plutôt c'est ce que nous allons voir ; car voici la dame ! »

Et, au même instant, au grand étonnement de ses amis, qui n'eurent pas le temps de le retenir et de le dissuader, il s'élança hors de la chambre, descendit précipitamment l'escalier, et alla se poster au milieu du chemin, à l'extrémité duquel mistress Alice s'avançait, accompagnée de quelques domestiques. Il resta là debout jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'à deux ou trois pas de lui : alors, ôtant son chapeau, il recula pour la laisser passer.

« — Elle leva les yeux... et leurs regards se rencontrèrent... Lessomour, s'inclinant gracieusement, se retira encore un peu plus

en arrière. Mais au moment où mistress Alice allait traverser la rue, une troupe de cavaliers survint au grand galop, et l'aurait infailliblement écrasée, si Martyn ne se fût jeté au-devant du cheval qui était le plus avancé, et ne l'eût arrêté par la bride. Après cette action, qui fut aussi prompte que la pensée, il se tourna vers la tremblante veuve, dont le sein, agité d'émotions diverses, soulevait le tissu léger qui le voilait à peine, tandis qu'une rougeur pudique colorait ses joues et rehaussait encore l'éclat de sa beauté, il la supplia d'accepter l'appui de son bras jusqu'à ce qu'elle fût en sûreté.

Après l'avoir accompagnée, il la quitta à la porte de sa maison, et rejoignit ses compagnons, qui avaient été témoins de sa courtoisie. A son retour ils lui lancèrent une foule d'épigrammes, qu'il essuya paisiblement et sans s'émouvoir. Il

était trop ravi de son premier succès, et l'image de la charmante veuve avait fait une trop vive impression sur son âme pour être sensible à tout autre objet.

Mais bientôt la bouteille vint le délivrer de leurs sarcasmes; car, excepté lui et maître Andrew, sur lequel la liqueur ne produisait guère d'effet, tous ceux qui se trouvaient dans la salle roulèrent sous la table, et, peu après, leurs ronflemens sonores furent le seul bruit qui interrompit les réflexions du pensif marchand.



§ IV.

Costumes gothiques.

.... These things to hear
Would Desdemona seriously incline
But still the house affairs would draw her thence
Which ever as she could with haste dispatch
She'd come again and with a greedy ear
Devour up my discourses.

(SHAKSPEARE, *Othello.*)

MARTYN rêva toute la nuit à la séduisante dame qui, la première, avait eu le pouvoir de faire battre son cœur et de le remplir

d'un trouble qui jusqu'alors lui était inconnu. Le lendemain, avant l'aurore, il fut sur pied; il ouvrit ses malles et les bouleversa trois fois, sans parvenir à trouver un costume qui pût lui plaire.

Enfin il en choisit un qui lui semblait le plus beau et le plus magnifique de tous ceux qu'il possédait. Après avoir passé un temps infini à l'essayer, à l'ajuster et à se promener en long et en large dans sa chambre, pour mieux en voir l'effet, il jugea qu'il était peu convenable pour une première visite, et se décida à en endosser un autre qui lui parut plus à son gré et surtout plus approprié à la circonstance.

Il consistait en une tunique brune, des bas jaunes, et des culottes de velours bleu; par-dessus tout cela, il portait une grande robe noire qui lui descendait très-bas, et à laquelle étaient pratiquées des ouvertures pour passer ses bras, tandis que les man-

ches, qui pendaient derrière lui, atteignaient presque ses talons. Ses reins étaient serrés par une ceinture de peau de buffle lustrée, et, sur sa poitrine, étincelaient trois boutons d'argent massif ornés de pointes d'acier; sa tunique était brodée d'un large galon d'or. Il avait la tête couverte d'un petit chapeau conique, surmonté d'une plume de coq, rouge, qui se balançait derrière lui lorsqu'il marchait, et une paire de souliers longs et pointus complétaient son accoutrement.

Content de sa toilette, il choisit quelques pièces de *bombacyne* (1) noir et gris, qui se fabriquaient à cette époque principalement en Sicile, et qu'il avait rapportées lui-même de son dernier voyage; il les attacha avec un cordon d'argent, puis il

(1) Bombacyne (bombasin), étoffe de soie.

sortit de sa demeure, qui était située dans Ship-Alley, près de Tower-Hille, et s'achemina tranquillement par les rues, ses étoffes sous le bras et ses deux mains dans les fentes de sa robe pour les tenir chaudement; car quoiqu'on fût au mois de mai, il voulait avoir l'air, sinon d'un dandy, du moins d'un véritable Anglais.

Il arriva chez mistress Alice, et fut aussitôt admis en sa présence; il la pria de vouloir bien excuser sa visite, lui disant qu'il n'avait pu résister au désir de savoir si l'accident de la veille n'avait pas eu de suite facheuse, et lui fit part du bonheur qu'il ressentait d'avoir pu lui rendre un léger service; elle lui répondit avec autant de politesse que d'amabilité, et l'assura qu'elle n'oublierait jamais qu'il lui avait sauvé la vie. Après avoir échangé quelques complimens, il l'engagea respectueusement à examiner l'étoffe qu'il avait apportée; tandis

qu'elle la regardait avec admiration, il lui fit connaître d'une manière adroite l'état de sa fortune et ses espérances pour l'avenir. Mais lorsqu'elle eut choisi une pièce de bombacyne, et qu'elle lui en eut demandé le prix, il la supplia galamment de l'accepter comme une faible marque de la haute estime qu'elle lui avait inspirée. Cette circonstance rendit la conversation plus animée; il en profita pour demander la permission de renouveler sa visite, ce qui lui fut accordé avec grâce; enfin ils se séparèrent mutuellement enchantés l'un de l'autre.

Il la revit souvent depuis, et, à chaque entrevue, sa beauté faisait sur son cœur une plus vive et plus profonde impression. Bientôt il lui fut impossible de passer un jour sans la voir; car si son esprit, sa modestie et les grâces irrésistibles de sa personne l'avaient séduit, de son côté, l'aima-

ble Alice n'avait pu voir avec indifférence l'amour qu'il avait pour elle ; sa franchise, et surtout son esprit, lui avaient gagné son cœur. Comme Desdémone, elle serait restée des heures entières à écouter l'étrange histoire de ses aventures en haute mer, de son esclavage chez les pirates de l'Atlantique et de la Méditerranée, de sa fuite miraculeuse, des merveilles qu'il avait vues en Espagne et en Italie, de ses tournées à Venise et à Gênes. Martyn, s'apercevant de l'intérêt qu'excitaient ses relations, se permit quelquefois de les amplifier un peu ; mais tout en altérant la vérité, il ne l'outragea pourtant jamais au point de parler d'hommes antropophages dont la tête croissait derrière les épaules (1).

Chaque jour ils se trouvaient de nou-

---

(1) Anthropophagi whose heads did grow beneath their shoulders. *Voyez* Shakespeare, *Othello*, acte I, scène V.

veaux agrémens, de nouvelles qualités; chaque jour ils devenaient plus épris l'un de l'autre. Bientôt ils sentirent qu'ils ne pouvaient plus vivre séparés, et s'épousèrent aussitôt que la décence le leur permit.

Les préparatifs de la solennité qui allait pour jamais réunir leur sort, furent de la plus grande magnificence, et tout ce que Londres renfermait de riches, de nobles et de citoyens respectables honorèrent le banquet de leur présence. Voici quelle était la parure de la fiancée. Ses cheveux, arrangés en tresses arrondies, au-dessus des oreilles, étaient couverts d'un petit bonnet de drap d'or bordé de galons de soie et de perles; son cou était orné de diamans précieux; sa robe était en soie verte, brochée par le bas en argent; sa large ceinture, aussi d'argent, était retenue par une agrafe fermée d'une énorme émeraude. Par-dessus cette robe elle portait un long manteau de drap

blanc, attaché sur ses épaules par des cordons. Ses souliers étaient également de drap blanc, et leur pointe, légèrement retroussée, imitait assez bien ceux des Chinois.

Quant au fiancé, il avait des *hosen* couleur de pêche qui lui montaient jusqu'aux hanches, et servaient ainsi au double emploi de bas et de pantalon; il portait, de plus, une courte *cointoise*, ou robe de soie pourpre, ouverte par-devant avec des brandebourgs à la persanne, et fermée par des boutons d'or posés de chaque côté sur une large bande de velours bleu foncé. Il avait encore une ceinture de cuir doré à laquelle était suspendu un petit poignard, dont le manche d'ivoire et le fourreau de peau de tigre, étaient enrichis de pierres précieuses. Par-dessus sa *cointoise,* il avait mis un manteau de la même forme que celui de sa future, mais d'un violet presque noir, et qui était attaché par un superbe saphir monté

en argent. Sur son dos pendait un chaperon de la même couleur que sa robe, et retenu par deux cordons de soie noués sur son estomac au-dessous du menton. Sa chaussure consistait en une paire de *crakowes* (1) de cuir jaune, longs d'un pied et demi, et dont les pointes démesurées étaient attachées à ses genoux au moyen de petites chaînes d'argent. Les gants qu'il avait, ainsi que ceux de sa fiancée, étaient de cuir blanc, avec la seule différence que les siens étaient brodés en or et boutonnés sur le côté; tandis que ceux de mistress Alice fermaient sur le poignet par une agrafe de diamans.

Quelque minutieuse que soit cette description, celle des mets du festin, pour être aussi exacte, le serait bien davantage; mais nous en faisons grâce au lecteur, pour

---

(1) Souliers à la mode espagnole de Flandres (*spanish shoes*).

ne pas l'indisposer plus long-temps contre nous ; car il serait vraiment impossible d'énumérer la quantité de bœuf rôti, blanchi, bouilli, grillé, sauté, fricassé ; les pâtés au lard, au safran, au gingembre, au turbot ; les tourtes, tartes, tartelettes et godiveaux aux pistaches, et les océans de liqueurs et de vins français et anglais, de Prinent, d'Hypocras, de Rumney, d'Hydromel, de Malaspin, de Vernage, de Mountrese, d'Algrade et de Garnade, etc., dont les noms se sont perdus dans notre siècle dégénéré, et qui ne firent que paraître et disparaître sur la table de l'ex-veuve de Corne-Hille.



§ V.

Conversation nocturne.

D'où n'aît ce désespoir ? De l'affreuse Euménide
L'aspect a-t-il glacé ta voix ?
Pourquoi ces longs soupirs, pourquoi ce front livide,
Et ce regard rempli d'effroi ?

DENHAM.

A PARTIR du jour de ses septièmes noces, mistress Alice parut commencer une nouvelle existence ; depuis cette époque,

elle devint plus gaie, plus folâtre, et se mêla plus souvent aux sociétés de la ville qu'elle n'avait coutume de le faire autrefois; car, avec toutes ses rares qualités, elle avait jusqu'alors mené une vie fort retirée; et si elle changea ses habitudes, ce ne fut pas pour s'éloigner de son mari, puisqu'au contraire elle l'aimait avec une passion, une tendresse si vive et si délirante qu'elle approchait presque de l'adoration, mais plutôt pour lui complaire.

Il y avait environ quatre mois qu'ils étaient unis par les liens sacrés du mariage, et pas le moindre nuage, pas la plus petite dissension n'avaient encore troublé le bonheur dont ils jouissaient. Loin que le temps eût amorti l'ardeur de leur mutuelle affection, il semblait lui prêter une nouvelle force, et chaque jour ils se trouvaient plus épris l'un de l'autre. Comme Martyn Lessomour avait soin de ne rien exiger de sa

femme, qui ne fût juste et raisonnable, il l'avait toujours vue empressée, soumise et docile à ses moindres désirs. Il est vrai que bien des gens disaient tout bas, que cela ne durerait pas un an, car ils n'avaient point oublié le sort funeste des précédens époux de mistress Alice, quoiqu'elle parut, ainsi que son mari, en avoir perdu jusqu'au souvenir.

Cependant, un soir qu'ils étaient assis l'un à côté de l'autre sur un canapé de cuir noir, à dossier sculpté et de forme gothique, absorbés dans leurs réflexions et les yeux machinalement fixés sur les charbons dont l'éclat se mourait, il arriva que mistress Alice laissa échapper un soupir ......

— « Qui peut te faire soupirer, chère amie ? lui demanda tendrement son mari; ne te trouves-tu plus heureuse ?

— « Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu soupirer, cher Martyn, dit-elle; certes, ce n'est pas que je ne sois heureuse.

— « Je suis content de te l'entendre dire, et surtout de penser que tu dis vrai, si j'en puis juger d'après mon propre cœur, car mon bonheur est plus grand qu'il ne l'a jamais été.

— « Et moi de même, je te le jure, cher Martyn, car je suis heureuse *maintenant*; et vraiment, avant de te connaître, je n'avais pas encore connu le bonheur.

— « Ma douce amie, tu me flattes. Voudrais-tu dire qu'auparavant tu ne fus jamais heureuse .... ?

— « Je te le répète, jusqu'au moment où je te connus, jamais, non jamais ! »

Comme elle prononçait ces mots en appuyant fortement sur le mot *jamais*, Martyn, dont le bras était passé autour de sa taille, la sentit frissonner, et, pénétré d'une vague terreur, il tressaillit à son tour.

Après une courte pause, il reprit :

— « Tu n'aimais donc pas tes autres maris, Alice ?

— « Les aimer !... non, non, Martyn, je les détestais ! je les abhorrais, je leur avais voué une haine mortelle..... »

En achevant ces mots, sa figure devint d'une pâleur livide, et ses yeux, étincelant d'un horrible éclat, se fixèrent sur ceux de son époux, avec une expression si semblable à celle d'une vipère, que celui-ci sentit tout son sang refluer vers son cœur, sans qu'il put en arrêter les battemens précipités.

Au bout d'un moment, il recouvra cependant la parole, et lui dit d'une voix faible :

— « Pourquoi les haïssais-tu, Alice...?

— « Parce qu'ils étaient débauchés, ivrognes et infidèles, voilà pourquoi, Martyn je les haïssais ; et s'il était possible que, dans la suite, tu leur ressemblasses, je te haïrais

de même, et beaucoup plus, cent fois plus; autant que je t'aime et que je t'adore à présent. »

Elle prononça ces mots d'un ton profondément touché, et tomba presque évanouïe dans les bras du jeune marchand, qui tâcha, par ses tendres caresses, de calmer ses craintes et son agitation; mais il se passa long-temps avant qu'il put y réussir, et quand elle fut entièrement remise, ils interrompirent leur conversation, se déshabillèrent et se mirent au lit sans dire un seul mot.

Cependant Martyn ne pouvait goûter de repos; son esprit était inquiet et agité. Sa femme dormait déjà depuis deux heures, qu'il n'avait pas encore fermé les yeux; il ne pouvait oublier les mots qu'elle avait prononcés, le ton de voix qui les avait accompagnés, et l'affreux regard qui les avait suivis. Après avoir long-temps réfléchi,

il prit la ferme résolution d'éclaircir tous ses soupçons.

Enfin il s'assoupit, mais ce ne fut que pour faire des rêves effrayans : il lui semblait qu'il était encore assis, avec sa femme, sur le même siége où ils avaient passé la soirée, et que leur visage ainsi que la chambre n'étaient plus éclairés que par la lueur rougeâtre des tisons qui s'éteignaient l'un après l'autre au milieu des cendres de l'immense foyer ; que la figure de mistress Alice était toujours couverte de cette pâleur livide, et que ses yeux brillaient toujours de cette même expression de vipère qui lui avait fait éprouver une émotion si violente; mais, en l'examinant, il la trouva encore plus effrayante. Son regard, attaché sur le sien, semblait le fasciner, il ne pouvait s'y dérober; son visage devenait de plus en plus pâle, l'éclat de ses yeux de plus en plus terrible, et il sentit son cœur se resserrer

davantage, une sueur froide parcourait tous ses membres, ses oreilles bruissaient, sa gorge était en feu, et il ne pouvait détacher sa vue de la sienne !......

Tout d'un coup les longues boucles de ses cheveux noirs s'agitent, se soulèvent et paraissent douées de vie comme autant de sangsues, comme autant de serpens : les unes rampent et se traînent le long de l'oreiller, les autres remuent et se dressent sur le bout de leur queue, tandis que d'autres montent, descendent et circulent tout autour de son cou.......

Il s'éveilla dans cette perplexité et trouva en effet les grandes tresses des cheveux de sa femme éparses sur sa poitrine et ses bras. Il la regarda : sa tête était penchée, son sein palpitait violemment, et des soupirs fréquens et entrecoupés s'échappaient convulsivement de sa poitrine. Il lui demanda ce qu'elle avait; elle lui répondit qu'elle

venait de faire un rêve épouvantable, dont elle ne se rappelait que la principale circonstance : elle avait cru le voir assassiné....

Martyn ne dormit plus le reste de la nuit ; il se leva de bonne heure, prétexta quelques affaires et sortit.

Dans sa promenade silencieuse il atteignit Cripplegate, et bientôt, sans s'en apercevoir, les champs de Finsburie, puis la campagne, sans seulement savoir où il allait et même sans s'en inquiéter. Le temps était sombre, orageux et pluvieux ; mais il n'y faisait point attention, quoiqu'il fût presque trempé jusqu'aux os. — Il pensait en marchant à la scène de la soirée, à tous les récits qu'on lui avait contés sur sa femme et aux magiciennes et à leurs noirs artifices. Il finit par croire qu'il avait effectivement épousé une Circé, ou bien, si ce n'était pas une sorcière, c'était certaine-

ment quelque être surhumain. Quant à son espèce, il ne pouvait la définir.

Cependant il sentit qu'il n'était pas parfaitement en sûreté avec elle, malgré la tendresse qu'elle lui témoignait et qu'elle semblait ressentir. Réfléchissant ensuite à sa haine profonde pour ses premiers maris, puis à la cause qu'elle donnait à cette haine, il conçut le projet d'éprouver son amour, et voulut promptement mettre son dessein à exécution.

Le soleil était couché depuis long-temps lorsqu'il rentra chez lui, et, s'étant plaint de lassitude et de frisson, il se jeta aussitôt sur son lit, où la fatigue et l'abattement de son esprit lui procurèrent un repos que, sans eux, il n'aurait pu goûter.



§ VI.

L'épreuve.

—

Epier pour apprendre est le meilleur moyen.
Qui n'écoute pas, ne sait rien.
(Fabliaux.)

Le lendemain il resta tout l'après-midi avec sa femme ; mais, en dépit de ses caresses et de ses petits soins, il ne put vaincre la sensation désagréable qu'elle lui faisait

éprouver. Il ne voyait dans ses attentions qu'autant de marques de fausseté, qu'autant de signes extérieurs destinés à cacher le dégoût qu'il lui inspirait peut-être. Son humeur s'en ressentit: il fut réservé, morose même, et, à la longue, mistress Alice, gagnée par la contagion, fut presque aussi taciturne que lui.

A une heure, il quitta la maison et alla directement chez maître Andrew, qui demeurait non loin de là, dans le dessein de l'engager à lui conter quelques-unes de ces histoires merveilleuses dont il l'avait régalé en maintes circonstances. Son désir cependant, ne put être rempli, car, lorsqu'il entra, il le trouva dans la compagnie de plusieurs amis; il fut donc obligé de taire le véritable motif de sa visite, n'étant nullement désireux de voir la conduite de sa femme devenir le sujet d'une conversation publique.

Attristé de ce désappointement, il resta assis silencieusement dans un coin pendant toute la soirée, tandis que les autres assistans buvaient et faisaient grand tapage. Il sortit le plus tard qu'il pût, afin de pouvoir exécuter, cette nuit même, le plan qu'il avait projeté, et dont la suite devait lui être si funeste.

En revenant chez lui, il pleuvait : son pied foula un quartier de pomme, et comme il faisait très-glissant, il perdit l'équilibre et tomba dans la boue. Ceci le mit quelque peu de mauvaise; humeur, mais, après un instant de réflexion, il s'en consola très-facilement, dans l'espérance que cet accident, de concert avec ses vêtemens en désordre, faciliterait son dessein.

C'est en cet état, et avec tout l'extérieur d'un homme ivre, qu'il se présenta à la porte de sa maison. Quoique la nuit fût déjà très-avancée, sa femme, après avoir envoyé

coucher ses domestiques, était restée dans un fauteuil à l'attendre. Rien n'aurait pu mieux servir les souhaits de Lessomour. Au moment où elle l'aperçut, ses joues se couvrirent d'une rougeur subite, ses grands yeux noirs semblèrent prêts à sortir de leurs orbites, et elle lui dit d'un ton de voix que la colère et l'effroi rendaient tremblant:

— « Que signifie ceci, Martyn ? que t'est-il arrivé ?

— « Je... je... je... ai été... avec quelques... quelques amis, mon amour, » répondit-il en affectant de parler avec difficulté.

— « Martyn ! Martyn ! répliqua-t-elle en branlant la tête, cela ne va pas bien ; tu te déranges ..... Allons, va te coucher ! je te suis. »

Il obéit ; mais plus d'une heure s'écoula avant qu'elle ne le rejoignît. Enfin elle vint et se coucha à côté de lui sans lui adresser la parole. Il feignit de dormir, quoiqu'il ne

sommeillât vraiment pas de toute la nuit, ni elle non plus, à ce qu'il crût, car elle bougeait beaucoup,. et semblait ne pouvoir trouver aucune place pour reposer ses membres. Il remarqua aussi que des sons inarticulés s'échappaient de ses lèvres, qui se contractaient par momens.

Dès que l'aurore parut, elle se leva brusquement, s'habilla à la hâte et sortit de la chambre. Ce jour là, Lessomour ne quitta pas la maison, faisant semblant d'être tourmenté d'une migraine affreuse. Il remarqua avec surprise que, loin d'en témoigner de l'impatience ou de l'humeur, son ressentiment contre lui parut cesser tout-à-coup pour faire place à une sollicitude, à une inquiétude et à des marques de tendresse dont il se sentit involontairement ému, et surtout du généreux oubli de sa conduite de la veille dont elle ne lui parla même pas.

Néanmoins, ne pouvant résister à l'in-

pulsion qui le faisait agir, deux ou trois jours après, il recommença la même expérience, qui fut encore couronnée du même succès, si ce n'est que, le lendemain, mistress Alice parut un peu plus sombre que de coutume.

Il fit un troisième essai, puis un quatrième, et cette nuit là elle ne vint point du tout se coucher avec lui.

Le lendemain matin, pour la première fois, elle aborda ouvertement ce sujet : elle exprima plus de chagrin que de colère, lui parla avec douceur, lui dit qu'elle avait espéré une fois, deux fois, trois fois même, que l'habitude qu'il venait de prendre, de rentrer tard et ivre, n'était qu'accidentelle et n'aurait pas de suite ; mais que maintenant elle se voyait forcée de craindre que l'ivrognerie ne lui devînt un vice familier. Elle finit par le supplier, les larmes aux yeux, s'il faisait cas de son repos, de sa

tranquillité, de son bonheur, de s'arrêter pendant qu'il en était temps encore.

Malgré lui, il se sentit si profondément touché de ses instances, qu'il lui promit, et résolut même intérieurement de ne plus continuer son épreuve; mais un mouvement secret, auquel il ne put résister, le poussa, deux jours après, à violer sa promesse. Plusieurs fois, cependant, sa conduite lui attira de sévères réprimandes; il n'en poursuivit pas moins le cours de ses prétendus déréglemens; mais comme, la dernière fois, ils furent mêlés de quelques reproches, ils ne produisirent aucun effet sur lui : son cœur pouvait se laisser émouvoir par les prières, mais jamais par les menaces.

Le septième soir qu'il rentra chez lui dans un état d'ivresse simulée, sa femme lui dit d'un ton de voix dont il fut étonné :

— «Martyn! je t'ai prié, et tu ne m'as point écouté; je t'ai supplié, et tu n'as tenu aucun

compte de mes supplications ; j'ai pleuré, et tu n'as point eu pitié de mes larmes..... Je suis lasse de prier, de supplier et de pleurer en vain ; maintenant, je veux que tu saches que si ton intention est de vivre comme tu vis, de rentrer comme tu rentres, et surtout de te conduire comme tu te conduis, je veux que tu saches, dis-je, qu'il pourrait bien nous en arriver malheur à tous deux..... peut-être à toi plus qu'à moi ...... quoique pourtant ...... n'importe !!! Comme mon époux, je te dois amour et obéissance, mais comme ivrogne, je ne te dois rien, non rien, si ce n'est du mépris !

— « Prends donc garde à toi, Martyn, et souviens-toi de mon avertissement, car ce sera le dernier ! »

Et après cela, qui aurait pensé que Martyn aurait le courage de reprendre la suite de ses expériences ? Ce fut pourtant ce qu'il fit, et, quoiqu'il vît bien qu'il perdait

de jour en jour l'amitié de sa femme, qu'il ne gagnait en échange que sa colère et que sa haine, il ne continua pas moins à travailler à l'exécution de son dangereux projet, qu'on pouvait bien qualifier d'imprudence, de folie, même de méchanceté. Dans ce siècle savant, éclairé, lumineux où nous sommes, je n'oserais pas dire qu'il était ensorcelé, ni attribuer à quelqu'influence surnaturelle et surhumaine l'aimant qui l'attirait vers la découverte du mystère qu'il voulait pénétrer, malgré la voix de la raison qui lui défendait de chercher des dangers inutiles, malgré le vague instinct de ces dangers, et aussi malgré un faible reste d'amour qui n'était qu'assoupi dans son cœur, où il tâchait de l'y refouler. Mais vain espoir! cet amour comme, un remord, déchirait son âme, et ce n'était qu'en en bannissant le souvenir de sa pensée, qu'il

pouvait retrouver la force morale nécessaire à son dessein.

Il est des gens dont la destinée paraît être attachée à un seul objet, à une seule fin, et cet objet, cette fin semblent être le mobile de toutes leurs actions et de toutes leurs idées, et même absorber en eux les facultés ordinaires des autres passions. Demandez à René Caillié quel pouvoir invincible le poussait, dès son enfance, à rechercher, à étudier l'Afrique; demandez-lui quel génie, quel ange, quel démon le portait à désirer le mois, le jour, l'heure et l'instant heureux pour lui, où ses pieds impatiens fouleraient enfin le sol aride et brûlant du Sahara, pour voler ensuite à la recherche de la mystérieuse Tembouctou. Demandez à l'ombre de Christophe Colomb, à celle de Faust, à celle de Galilée, quelle invincible puissance les obligeait, presque malgré eux, l'un à découvrir l'Amérique,

sujet de toutes ses conjectures, de tous ses rêves et de toutes ses pensées; l'autre la pierre philosophale, et le troisième la quadrature du cercle ?

Si vous pouviez interroger ces cendres, qui furent autrefois des hommes, et que ces hommes pussent vous entendre, ils vous répondraient qu'ils n'ont fait qu'obéir à une impulsion inconnue qui les entraînait vers le principal but de leurs méditations; mais que c'était un entraînement auquel ils s'abandonnaient sans terreur et sans peine. Les obstacles les irritaient, les fatiguaient, mais ne les rebutaient jamais. Bien loin de là, ils ne faisaient que suivre leur inclination; car la vie, dépouillée de cet attractif inconnu, dont le secret tenait comme en suspens celles des facultés de leur âme qui y étaient étrangères, leur serait devenue pénible, longue, triste et même insupportable.

Otez à Rossini son violon, à Sowinski son piano, à Tulou sa flûte, et vous les verrez languir et dépérir à vue d'œil. Privé de leur occupation favorite, à laquelle se rattachait les innovations de leur génie, l'existence serait pour eux sans agrémens et sans charmes.

Quant à Martyn, il tenait le fil d'une épouvantable histoire; seul il pouvait en démêler les détours, seul il pouvait pénétrer ce qui était caché pour le reste du monde, et il ne l'aurait pas fait! et il n'aurait pas seulement tenté de connaître, de savoir ce que nul ne savait ni ne connaissait! C'eût été par trop étrange et par trop singulier. Il aurait fallu qu'il ne fût pas homme! Il est vrai que l'entreprise était difficile et même environnée d'écueils; mais ce n'était qu'un motif de plus pour un être courageux. D'ailleurs, la tendresse de sa femme, ses soins, ses caresses,

qu'étaient - ils auprès de l'attrait d'une découverte qui la livrerait tout entière à sa discrétion ? Rien sans doute, ou du moins, très-peu de chose, trop peu pour pouvoir entrer en balance avec la justice et la curiosité. Au surplus, n'a-t-il pas été démontré depuis un temps immémorial, que le fruit défendu est toujours le meilleur ?

Toutes ces diverses causes, longuement développées peut-être, étaient cependant nécessaires pour expliquer la conduite de Lessomour. On voit par là qu'il n'était pas cruel, qu'il n'était pas dénaturé, qu'il ne se faisait point un jeu des plus tendres sentimens : il ne cédait qu'à une inspiration, et était seulement curieux. Sans essayer pourtant de connaître le véritable amour de sa femme, soit par une trop grande confiance en elle, soit par un excès tout contraire, son épreuve ne s'en rapprochait

pas moins de celle dont *Henry* se servit pour son *Emma*, et *Posthumus* pour son *Imogène* (1).

---

(1) *Posthumus* paria, dans une taverne, qu'il était si sûr de la vertu de sa femme, qu'il donnerait une somme énorme à celui qui lui rapporterait des preuves évidentes de son infidélité. *Iachimo* accepta le défi; mais le traître, au lieu de suivre les voix légales, s'introduisit de nuit dans la chambre d'*Imogène*, lui ôta son bracelet, et examina sur son corps diverses marques particulières, dont il fit une minutieuse description au jaloux, qui, furieux de se voir trompé dans ses espérances, apposta des assassins pour tuer la parjure; mais ceux-ci, attendris par ses larmes, lui accordèrent la vie, qu'elle employa à convaincre d'imposture l'infâme calomniateur. (V. SHAKESPEARE, *Cymbeline.*)



§ VII.

La Robe mystérieuse.

Un pouvoir invincible, étrange, se joue de ma destinée et me pousse, malgré moi, à travers l'orage.

(Camoens.)

Ainsi donc Martyn, emporté par une force inexplicable, viola de nouveau ses promesses, et de nouveau se vit menacé;

de nouveau il reprit son genre de vie, et sa femme lui dit alors un matin qu'il sortait :

— « Sors-tu encore aujourd'hui, Martyn ?

— « Il le faut absolument, Alice, répondit-il; j'ai des affaires importantes qui réclament ma présence.

— « Eh bien! écoute-moi, ne te détourne point, je ne veux pas te prier. Je t'ai averti une première fois inutilement, une seconde aussi vainement; j'avais presque juré de ne plus te rien dire; mais je ne puis résister au désir de te prévenir une troisième, et, je le jure sur mon âme, une *dernière* fois. Va donc, à tes risques et périls, et puisses-tu surtout garder mieux le souvenir de mes avis!... Ne sors pas aujourd'hui, Martyn, crois-moi,... ou, si tu sors, ne rentre pas du moins aussi tard que tu as coutume de le faire... Oh! qu'il serait donc préférable que tu ne revinsses jamais!... ou plutôt que tu

ne me quittasses jamais, cher Martyn !.....

— « Cela ne se peut pas ; il faut à toute force que je sorte !

— « Comme il te plaira ; que ta volonté, ta cruelle, ton opiniâtre volonté, soit faite !.. puisque les larmes, les prières de ta malheureuse femme n'ont plus le pouvoir de te toucher.... Non, je n'y peux plus tenir ; oh Martyn ! cher et cruel Martyn, que n'ai-je ton funeste sang-froid ; mais je ne suis qu'une faible femme, délaissée, triste et désespérée, et qui ne sait encore que t'aimer. Laisse-toi fléchir, je t'en conjure ! aie pitié de ma douleur ; ne me livre pas à ma destinée. Tant que tu es avec moi, je sens que je puis combattre mon affreux penchant..... Qu'ai-je dit ? oh ! tu le vois, le désespoir m'égare. M'abandonneras-tu, seras-tu donc insensible à mes soupirs, à mes gémissemens ?... O toi, le seul que j'aie vraiment aimé ! ne me quitte pas ! Je viens de

faire le serment de ne plus te prier, c'est un serment que je ne puis tenir; non, mon cœur ne peut rester calme lorsque le tien se plaît à le déchirer..... Martyn, Martyn, je tombe à tes genoux, vois-moi à tes pieds que j'arrose de mes pleurs; vois mon sein, que ton indifférence oppresse et fait palpiter, vois enfin l'étendue de ma tendresse, de mon affection, de mon amour pour toi!...

« Tu ne me réponds pas... Hélas! aurais-tu cessé de m'aimer? mes transports te feraient-ils horreur? Ah! si ton âme est fermée à la voix de la pitié, ouvre-la du moins à celle de la raison..... Je t'en supplie mille et mille fois, ne sors pas aujourd'hui.... Si tu savais... j'ai eu des songes,... des songes horribles,... un épouvantable cauchemar... J'ai rêvé..... »

(Ici la voix lui manqua, et elle demeura un moment épuisée.)

« J'ai rêvé,... ô Martyn, tu perdras la vie si tu sors aujourd'hui ! »

Mais Martyn Lessomour, comme Jules César, ne pouvait ressentir la crainte, et les songes d'une femme le faire dévier d'un but fixé. Il lui répondit donc :

— « Femme, femme, tu es craintive et tu voudrais m'inspirer de l'effroi,... tu ne me connais guère :... j'irai...

— « Eh bien, va donc ! ! ! » s'écria-t-elle avec une espèce de rage concentrée ; et se relevant brusquement, elle quitta la chambre. Lessomour, après un instant de réflexion, ne tarda pas à en faire autant, et ayant enfoncé son chapeau sur ses yeux, il descendit dans la rue d'un air délibéré.

Le soir il revint dans le même état qu'auparavant, et alla de suite se mettre au lit. Pendant les deux derniers jours qu'il joua ce rôle, et depuis que sa femme l'avait sérieusement menacé de son ressentiment, il avait

passé la nuit, soit dans une taverne, soit chez un ami. Il tâchait toujours d'y dormir, afin de pouvoir être éveillé toute la nuit et d'être mieux à portée de la surveiller; mais ce soir-là, l'agitation de son âme l'avait empêché de se livrer au sommeil, ce qui fut cause qu'aussitôt couché, et en dépit de tous ses efforts, il tomba dans un assoupissement profond.

Vers deux heures du matin, il fut éveillé par une légère secousse; il vit sa femme qui sortait doucement du lit....... Quoiqu'il ne dormît pas, il eut cependant la présence d'esprit de feindre de ronfler, afin de mieux la tromper; mais il n'en clignait pas moins les yeux, et n'en observait pas moins attentivement ses démarches.

Elle avait passé une robe-de-chambre, ses cheveux défaits et en désordre, tombaient épars sur ses épaules et sur son cou, dont ils faisaient ressortir la blancheur;

comme elle passait devant le chevet du lit, la lumière de la lampe qui était sur la table, jeta une vive et subite clarté, qui donna en plein sur son visage, et l'éclaira tout entier. Martyn vit alors qu'il était couvert de cette pâleur livide, et que ses yeux étincelaient de ce regard affreux qu'il avait déjà contemplé une fois en réalité, et bien souvent dans ses songes; il aperçut aussi, quoique faiblement, qu'elle tenait à la main un petit couteau... Elle marchait lentement et sans bruit, comme un spectre, mais c'était loin de lui qu'elle dirigeait ses pas..... Elle s'arrêta dans un coin obscur, où elle avait pendu sa robe,... une robe noire comme la peau d'un Yolof, ou comme un ciel sans étoiles; elle avait des lacets blancs semblables aux côtes desséchées d'un squelette posé dans un cercueil d'étain,... elle la prit, l'examina, tint quelque temps l'une de ses manches, la retourna, l'examina de

nouveau, et sembla chercher un objet qu'elle ne pouvait découvrir..... Un instant après, elle se remit à marcher dans le vaste appartement, paraissant plutôt glisser sur les dalles, que les fouler aux pieds.

Arrivée devant la haute cheminée, elle se baissa, et avec la pointe de son couteau elle remua les tisons... Une seconde après, Martyn, qui retenait sa respiration pour ne pas perdre un seul de ses mouvemens, l'entendit murmurer. — « Pas ici! pas ici! — Sotte que je suis, je l'aurai donc oubliée! — Il faut que j'aille la chercher en bas. »

Et elle se dirigea vers la porte.

Lessomour sentait battre son cœur avec tant de violence qu'il lui semblait qu'on devait en entendre les pulsations; il projetait de se lever brusquement lorsqu'elle sortirait, de descendre précipitamment l'escalier et de se sauver dans la rue; car, chose étrange! il appréhendait plus de rester seul

dans cette chambre que d'y être avec elle. Cependant elle ouvrit la porte. — Sa main se posa sur le loquet (1), mais elle ne le souleva pas, et continua à marmoter à demi-voix :

— « C'est peut-être un heureux hasard qui a voulu que je l'eusse laissée... Si je lui accordais encore un peu de temps,... encore une autrefois...? Ce pauvre et bien-aimé Martyn... bien aimé, quoique perdu pour moi... Oui, encore une fois, encore une autre fois. »

Et, en prononçant ces mots, elle se rapprocha du lit ; puis, penchant sa tête sur l'épaule de son mari, elle pleura et sanglotta doucement, comme si quelque douloureux combat, quelque horrible tour-

---

(1) The latch. On ne connaissait point encore à Londres l'usage des serrures, et les loquets et les verroux qui les remplaçaient étaient en bois de chêne.

ment déchirait son cœur. Craignant de faire voir le trouble auquel elle était en proie, elle souffla la lampe et se recoucha tranquillement auprès de Lessomour, qui, tout le reste de la nuit, ne fit que réfléchir au sens caché des paroles qu'il venait d'entendre, et qui, sans cesse, retentissaient sourdement à ses oreilles.



§ VIII.

Trahison.

O horrible! horrible! most horrible!
(Shakspeare, *Hamlet.*)

Le lendemain il fit exprès de se lever avant elle, et l'éveilla en s'habillant. Il passa, comme par hasard, devant la table, où il aperçut, outre le couteau, une petite boule de plomb.

— « Qu'est-ce que cela? » demanda-t-il d'un ton qu'il tâcha de rendre indifférent, tout en serrant la boucle de sa ceinture de buffle.

— « Cela? dit-elle, tandis qu'il le lui montrait de plus près, oh! c'est le poids d'une des manches de ma robe (1); je l'ai ôté l'autre jour pour lui en substituer un plus léger; car il est, en vérité, trop pesant. »

Martyn le reposa sans répliquer, et quitta aussitôt l'appartement. Il se passa quelque temps avant que sa femme vînt en bas le rejoindre, et, lorsqu'enfin elle fut descendue, il remarqua qu'elle avait les yeux si rouges et si gonflés, qu'il ne put douter qu'elle n'eût pleuré. Il fit semblant de ne

(1) La mode de ce temps était de porter des robes garnies de baleines du haut en bas; et comme les manches étaient à la Siamoise, c'est-à-dire très-amples, on y suspendait des petits plombs qui les faisaient tenir droites dans toute leur largeur.

pas le remarquer ; mais un instant après il se leva, prit son bonnet, le tourna dans ses doigts d'un air assez embarrassé, et lui dit :

— « On m'a encore invité à dîner aujourd'hui, Alice, et je vais y aller. »

— « Adieu donc, Martyn, adieu ! » répliqua-t-elle pour toute réponse en adoucissant néanmoins le ton de sa voix, qui était empreint d'une gravité solennelle qui le fit tressaillir.

Il froissa quelque temps son bonnet, dans l'espérance qu'elle continuerait à lui parler, car il se sentait moins que jamais l'envie de poursuivre son dessein : peut-être était-ce par un retour de tendresse, peut-être n'était-ce que par crainte ; quoi qu'il en soit, elle ne dit plus rien, de sorte qu'après lui avoir souhaité le bonjour il se retira un peu déconcerté, et surtout indécis.

Sa résolution était si fermement, et de-

puis si long-temps prise, que son indécision fut de courte durée : il alla voir tous ses plus proches voisins et les pria de veiller le soir un peu plus tard que de coutume, parce qu'il se pourrait qu'il eût besoin de leur assistance. Il avait le pressentiment, leur dit-il, qu'on tenterait cette nuit de le voler ou de l'assassiner, et, sans entrer dans de plus longues explications, il les quitta pour adresser la même requête au constable de son quartier.

Il revint chez lui beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, et, à sa grande surprise, il trouva que sa porte n'était pas fermée en dedans. Il entra, et appela,... mais personne ne lui répondit. Il pénétra dans la cuisine, cria, tappa du poing sur les tables... même silence........

De plus en plus étonné, il ouvrit la chambre à coucher de sa femme (depuis plusieurs jours elle ne couchait plus régulièrement

avec lui), et il ne la trouva point. Enfin, en entrant dans la sienne il vit qu'elle était au lit et qu'elle paraissait profondément endormie. C'était la première fois qu'elle s'était couchée sans l'attendre. Il commença par proclamer son arrivée au moyen du plus horrible tapage, faisant voler à coups de pied toutes les chaises et toutes les escabelles qui entravaient sa marche, en les chargeant d'imprécations, à la manière des gens pris de vin, mais sa femme n'en bougeait pas davantage.

— « De par mon talon ! voilà qui est surprenant ! » et il se mit à lui parler, ne sachant pas précisément si elle était morte ou vivante. Ses questions furent vaines, elle n'y fit aucune réponse. La croyant réellement endormie, il cessa son vacarme, et se coucha paisiblement, ayant soin de respirer du nez pour lui faire croire qu'il sommeillait aussi.

Pendant plus de trois heures, elle ne fit aucun mouvement; mais lorsqu'elle crut que Lessomour était bien assoupi, elle se leva silencieusement et sans bruit, s'accroupit devant un réchaud placé sous le foyer, tira de dessous son oreiller une petite cuillère de fer, et ce qu'il connaissait déjà, c'est-à-dire la boule de plomb qu'il avait vu le matin; puis, s'agenouillant, elle posa l'une et l'autre sur le feu, qu'elle ranima avec sa bouche. Une minute après, elle tourna la tête du côté du lit, et Martyn entrevit sur sa figure, éclairée par le reflet rougeâtre des charbons, l'empreinte des plus terribles passions. Ccpendant des larmes, qu'elle s'efforçait de retenir, brillaient dans ses yeux, et semblaient dénoter encore une lutte intérieure.

Elle se leva en murmurant : — « C'en est fait ! point de faiblesse!.... » et s'approcha du lit à pas de loup, portant la cuillère

qui contenait le plomb bouillant et fondu; mais au moment où elle se penchait pour le couler dans l'oreille de son mari, celui-ci jeta un grand cri, lui arrêta le bras, et sauta à terre, en s'écriant : « Misérable, j'ai découvert tes crimes!... au secours! Holà ! au secours! voisins! au meurtre! au meurtre! au secours !.... »

Alice ne se défendit pas, et ne chercha même pas à se sauver; mais le fixant d'un œil inquiet, comme pour savoir s'il voulait vraiment la perdre; elle se délivra brusquement de son étreinte, jeta la cuillère dans le feu, et tomba anéantie sur un siége pliant, en se cachant le visage dans ses deux mains.

En cet instant les voisins, qui avaient entendu l'appel de Lessomour, accoururent à son secours, au nombre de trente environs, et armés jusqu'aux dents. Ils enfoncèrent la porte de la rue, et se hâtèrent de

monter l'escalier. Comme ils étaient près de la chambre à coucher, Alice releva la tête, et dit d'une voix lente :

— « Martyn Lessomour, au nom du Dieu vivant qui lit au fond des cœurs, je jure que je suis contente que les choses aient tourné ainsi. »

Avant qu'il pût répliquer à ces paroles, les voisins et une douzaine de watchmen s'étaient introduits dans l'appartement, et sur son accusation, ils s'emparèrent de sa femme, qu'ils traînèrent aussitôt en prison.

Le lendemain, les cercueils de ses premiers époux furent tous ouverts, et, dans le crâne de chacun d'eux, on trouva une certaine quantité de plomb qui y avait été introduite par le canal auriculaire.

Mistress Alice fut bientôt après jugée

sur le témoignage de son mari vivant, et sur celui des morts, qui, pour être muet, n'en était pas moins terrible. Elle ne voulut rien dire pour sa défense; car, après les mots, qu'elle avait prononcés dans la chambre, la nuit de son arrestation, elle n'en proféra plus d'autres; seulement, lorsqu'au tribunal, le dernier jour de son procès, Lessomour certifia qu'il avait simulé une feinte ivresse pour éprouver l'effet que sa conduite ferait sur elle; lorsqu'il le jura, Alice qui, jusqu'alors, lui avait tourné le dos, se retourna précipitamment, lança sur lui un coup d'œil pénétrant, pour lire au fond de son âme; et, comme si elle y avait découvert la vérité, elle jeta un cri perçant qui fit retentir sourdement les voûtes et les arceaux de la salle, et tomba inanimée dans les bras de son geôlier.

Jamais, non jamais, Martyn Lessomour n'oublia ce triste et douloureux regard, ar-

rêté sur lui avec une déchirante expression de douceur et de mélancolie, ni ce cri de désespoir et de regret parti du cœur de celle qui lui fut autrefois si chère, de celle qui paraissait encore l'aimer, lui, qui avait tout fait pour la perdre; lui, qui n'avait cherché qu'à exciter sa haine; lui, enfin, qui l'envoyait au supplice après l'avoir rendue de nouveau criminelle; ce cri retentissait dans son cœur, pour y vibrer jusqu'à son dernier moment!

Cependant, au bout de quelques instans, Alice revint de son évanouissement; mais ce ne fut que pour entendre le grand-juge lui lire sa sentence.

Cette sentence était ainsi conçue :

LA COUR, etc.

Attendu, que des faits démontrés et ressortis dans le cours des débats,

IL APPERT :

1° De la déposition et du témoignage des habitans de Corne-Hille ;

2° Des cadavres et squelettes exhumés des défunts époux de dame Alice, femme de maître Martyn Lessomour ;

3° De l'accusation dudit maître Martyn,

Que ladite Alice Lessomour

« EST COUPABLE ET CONVAINCUE de trahison « au troisième chef (1), de sorcellerie et « d'assassinat manifeste, pour avoir traî- « treusement occis ses six premiers maris, « et tenté de se défaire du septième. »

---

(1) L'ancien droit anglais divisait autrefois le meurtre en trois *chefs* ou catégories. Le premier contre la religion, le second contre le roi, et le troisième contre les particuliers.

A CES CAUSES,

« Elle condamne la susdite Alice, femme « de Martyn Lessomour, à être conduite, « nu-pieds, en chemise, le cierge en main, « le *pyramis* (1) en tête et la corde au cou, « à la place de l'exécution. Là, elle écou- « tera la lecture du présent arrêt, qui, par « le bourreau, sera faite au peuple à haute « et intelligible voix.

« Elle aura ensuite la langue arrachée, « sera attachée à un poteau avec lequel elle « sera brûlée vive, jusqu'à ce que mort s'en « suive, et ses cendres seront jetées au vent « également par la main du bourreau. »

Cette sentence ne tarda pas à être exé-

---

(1) Espèce de bonnet de papier sur lequel étaient peintes des flammes. On en couvrait la tête des magiciens, des alchimistes et des sorciers.

cutée, et, le 27 janvier 1260, mistress Alice, conduite sur la place Smith-Field, y rendit le dernier soupir au milieu des flammes.

Cette tragique histoire fit un tel bruit dans tout le pays, qu'avant l'expiration de l'année, le roi publia un décret dont la minute subsiste encore aux archives de la cour de Londres. Par ce décret, on fixe les attributions et la nature des *Coroners* (1), et leurs devoirs par rapport à ceux du jury. C'est ainsi que l'Angleterre est redevable d'une de ses plus utiles institutions à un tissu d'événemens funestes.

Quant à Martyn Lessomour, qui ne fut, au reste, que l'instrument de la justice divine, il parvint à un âge très-avancé, à des postes honorables, à de grandes dignités, s'acquit d'immenses richesses et l'estime

(1) Examinateurs des corps.

publique ; mais, depuis le triste jour où il vit sa malheureuse femme pour la dernière fois, il ne connut plus jamais le bonheur.

LE MANTEAU ROUGE.

LE

MANTEAU ROUGE,

CONTE NOCTURNE.

---

§ Ier.

Le Gibet.

Tut tut, thou art all ice, thy kindness freezes.
(Shakspeare, *Richard III.*)

Il était nuit, on était à la fin de l'automne, un vent froid, qui soufflait à travers le feuillage, annonçait assez l'approche de l'hiver; et, dans mon impatience de me retrouver au coin de mon feu, je pressais

l'allure de mon coursier, quoique ce pauvre animal eût marché tout le jour, et ne se fût reposé qu'une seule fois.

J'avais cheminé jusqu'ici en rase campagne, lorsqu'un chemin rocailleux se présenta à ma vue; je le suivis, et ne tardai pas à me trouver à l'entrée d'un bois sur la lisière duquel s'élevait une éminence que le soleil couchant dorait de ses derniers rayons; mes yeux se portèrent involontairement à son sommet, et je découvris une haute potence à laquelle étaient suspendus, par une chaîne, les restes d'un criminel. Il y avait dix ans que cet horrible trophée de la justice humaine existait en cet endroit, aussi la chair du cadavre était tombée par morceaux, son visage et ses membres avaient été la proie des corbeaux, ses os seuls subsistaient encore, et, blanchis par les années, ils se balançaient en craquant sous les efforts du vent.

Je l'avoue sans détour, et peut-être à ma honte, je suis un peu superstitieux; puisse-t-on, en faveur de cet aveu, m'accorder quelque indulgence! Afin de dépasser cet endroit fatal avant que la nuit ne m'eût enveloppé de ses ombres, je mis mon cheval au galop. Cependant, lorsque j'arrivai au pied de la colline, le soleil s'était entièrement couché; le crépuscule avait fait place au jour, et, par un mouvement involontaire, mes yeux étaient toujours fixés sur le lieu où était situé le gibet. — Le corps du pendu, agité par la brise du soir, vacillait dans les airs, j'entendais la chaîne qui criait en se repliant et en tournoyant sur elle-même. — Je jetai autour de moi des regards inquiets, et l'unique son qui frappa mes oreilles fut le bruit mesuré des pieds de mon cheval qui faisait voler derrière lui les cailloux et le sable. Une sueur froide découla de mon front, je crus sentir sur mon

épaule le bras décharné du squelette; car ses mains étaient tombées en poussière. Je pressai encore plus le pas de ma monture, et je ne lui permis de le ralentir que lorsque j'eus dépassé le gibet du Flamand (car c'était ainsi qu'on le nommait).

La lune s'était levée, et son éclat pâle et mystérieux éclairait tristement ma route; il n'y avait guère qu'un quart d'heure que j'avais perdu de vue l'objet de mon effroi, lorsque j'entendis, à quelque distance, le bruit d'un cheval qui s'approchait au galop derrière moi, ce fut aussi en ce moment que je commençai à me sentir pénétré d'un froid étrange et glacial. Je boutonnai mon habit sans me trouver soulagé; je mis mon mouchoir autour de mon cou, et, dans l'espérance que l'exercice pourrait peut-être dissiper ce malaise nouveau, je piquai des deux. Mais vain espoir, j'étais toujours gelé, et, quelle que fût la vitesse avec laquelle

ma monture m'emportait, j'entendais sans cesse derrière moi le même bruit qui avait frappé mon oreille. Je regardai de tous côtés sans découvrir personne; enfin, au détour d'une allée, j'aperçus un cheval gris monté par un homme grand, maigre et sec, au nez pointu, à la figure pâle et mélancolique, et dont les paupières étaient si longues, qu'il paraissait endormi. Une jaquette blanche, un chapeau orné d'une plume rouge et un juste-au-corps noir, complétaient son accoutrement. Ce qui me surprit en lui fut sa chemise qui était ouverte par devant et son coû tout nu, qu'aucune cravate ne protégeait contre le froid.

Nous chevauchâmes quelque temps l'un à côté de l'autre sans que cet homme singulier se tournât pour me regarder. Quant à moi, je ne cessai de l'examiner que lorsque mes yeux furent engourdis par le froid. J'étais même obligé, de temps en temps,

d'abandonner ma bride pour souffler dans mes doigts transis; mon cheval partageait mon malaise, car en le touchant je sentis qu'il était gelé comme moi.

Cependant l'étranger ne s'apercevait pas de ce qui m'incommodait; son manteau, de couleur rougeâtre, était suspendu en travers de l'arçon de sa selle et son habit voltigeait autour de lui, tandis que sa chemise, soulevée par la bise, ondoyait comme une voile.

Ceci me parut fort étrange, et l'était en effet. Il y avait, dans toute sa personne, quelque chose d'inconcevable, de mystérieux, qu'on ne pourrait exprimer, encore moins définir, et qui inspirait une terreur secrète dont il était impossible de se défendre. Je ne puis me rendre compte de la sensation que j'éprouvais alors, ni du mouvement qui me fit enfoncer mes éperons dans les flancs poudreux de mon bucéphale qui,

malgré sa fatigue, m'emporta au grand trot. Je voulais me débarrasser de cet inconnu, mais celui-ci, en me voyant fuir, se mit à ma poursuite; quand je ralentissais la vélocité de ma course il ralentissait la sienne, et quand je me remettais à galoper il galopait aussi à mes côtés. Ce manége singulier ne laissait pas que de me causer de l'inquiétude et même de l'effroi; mais le plus grand de mes maux était le froid, qui devenait de plus en plus vif : il pénétrait tout mon corps, il s'insinuait dans mes veines et me pinçait si douloureusement le nez, que des larmes involontaires s'échappaient de mes yeux et sillonnaient mes joues déjà plus froides que le marbre.

Tout autour de nous la nature était calme, l'écho isolé répétait seul les pas de nos chevaux, la lune seule éclairait notre marche. Sa lueur incertaine et douteuse projetait au loin nos ombres en traits

gigantesques, mais celle de l'étranger était le double de la mienne, quoiqu'il fût de la même taille que moi.

Résolu de faire cesser mes craintes, je raffermis ma voix, et lui dis d'un ton que je tâchai de rendre le plus assuré qu'il me fût possible :

— « Monsieur, il paraît que vous avez décidé que nous serions toujours ensemble, quoique l'un de nous deux ne partage peut-être pas ce désir. »

L'étranger me fit une légère inclination de tête, et me témoigna son regret de m'avoir importuné, quoique ce ne fût pas son intention, puisqu'il croyait, me dit-il, que je suivais la même route que lui.

Il s'exprimait avec tant de grâce et tant de politesse que je fus forcé de l'imiter : malgré mon désir d'être débarrassé de sa personne, j'eus l'air de paraître charmé de

sa compagnie, et nous trottâmes l'un à côté de l'autre.

Il y avait une demi-heure que nous cheminions de la sorte sans nous adresser un mot; l'homme des frimas avait toujours les yeux fixés sur son manteau rouge, et paraissait plongé dans les plus noires réflexions; quant à moi je grelottais si fort, que je ne sais pas comment mes dents ne se sont pas brisées, tant elles s'entrechoquaient avec violence.

Voulant faire cesser ce lugubre silence, je dis à mon compagnon (car je ne savais que dire):

— «Monsieur, ne trouvez-vous pas qu'il fait bien froid? »

A peine lui eus-je fait cette question, que je vis pour la première fois se lever ses longues paupières; ses yeux ternes se fixèrent sur moi, et étincelèrent, tandis qu'il me toisait de la tête aux pieds.

Jamais je n'oublierai l'expression de ce regard : c'était un mélange singulier de politesse et de dérision.

— « Si vous vouliez accepter mon manteau, me dit-il, je suis sûr qu'alors vous brûleriez. »

En prononçant ces mots, il le prenait et me l'offrait. — Je le remerciai et lui répondis que, comme il était plus légèrement vêtu que moi, j'avais moins besoin que lui d'un manteau. Il me répondit *qu'il n'avait jamais senti le froid*, et me pria instamment de mettre le manteau. Je persistai dans mon refus et lui dans son offre : enfin, il devint si pressant, si importun. que je le repoussai rudement, en lui déclarant que je ne l'accepterais point.

O si vous aviez pu voir quel changement total s'opéra soudain dans ses manières et dans toute sa personne, vous auriez frémi comme moi : au lieu de ce sourire affable

qu'il avait peu d'instans auparavant, sa figure se rida, tous ses traits furent animés par un dépit amer et une fureur concentrée, et ses yeux lancèrent des éclairs que je vis étinceler à traver ses cils et ses sourcils épais. Il rajusta son manteau rouge sur le devant de la selle.

— « Peut-être l'accepterez-vous une autre fois, me dit-il en me jetant un coup-d'œil sinistre, et ayant enfoncé ses éperons dans les flancs de son coursier, il fut en un moment hors de vue.

Je ne saurais dire de quel poids je me sentis soulagé par son brusque départ. A mesure qu'il s'éloignait, mon sang circulait plus librement dans mes veines, et avec lui revenait la chaleur qui m'avait abandonné. Mon cheval lui-même parut sensible à la différence de la température, car il se mit à hennir en signe de joie, et son dos redevint brûlant comme mon corps.

Ce fut alors que je commençai à croire qu'il y avait réellement quelque horrible secret dans la conduite de cet inconnu; tout me le faisait présumer : sa voix sourde et caverneuse, son regard soucieux, sa figure si pâle, et, par dessus tout, le froid étrange qui m'avait saisi à son approche. Plus je pensais à lui, plus je me réjouissais qu'il m'eût ainsi quitté, et je me félicitais en moi-même de mon obstination à refuser son manteau, car il est probable que, sans cette circonstance, nous ne nous serions pas séparés de sitôt.

Quel pouvait-être cet inconnu?

Voilà la question que je me faisais sans pouvoir y répondre. Dans le silence et l'obscurité de la nuit, mes pensées devaient se ressentir du trouble que je venais d'éprouver, et dans le calme effrayant dont j'interrompais seul la triste monotonie, mes idées ne pouvaient se porter que vers des sujets analogues à la vague terreur dont je

me sentais pénétré. Aussi me ressouvins-je que le Flamand dont le squelette était suspendu à une chaîne et dont je venais de voir le gibet, avait subi la sentence qui le condamnait à mort pour avoir incendié une maison et commis toutes sortes d'atrocités sur son propriétaire, qu'il avait ensuite étranglé avec son manteau. On ajoutait que cet homme s'était soustrait au supplice qu'il avait si bien mérité; que le diable, avec lequel il avait fait un pacte, l'avait soutenu dans les airs et l'avait long-temps nourri sous la forme d'un corbeau, jusqu'à ce que la corde qui l'attachait à la potence fût tombée en poussière et lui eût permis de s'échapper, ce qu'il fit après avoir assassiné quelqu'un dont il pendit le cadavre à sa place.

Il existait encore de mon temps plusieurs personnes qui assuraient avoir vu le corbeau perché sur le gibet tous les ma-

tins, et un paysan, que ses affaires appelaient près de là vers minuit, déclara qu'il avait entendu le pendu parler à son corbeau; il se crut d'abord le jouet de ses sens; mais en s'approchant, il vit les yeux de l'homme qui étaient fixés sur lui avec une expression si effrayante, que, frappé d'une terreur panique, il s'enfuit sans oser regarder derrière lui, ni s'arrêter pour prendre haleine. La tradition ajoute aussi que le Flamand échappé au gibet avait été obligé, pour remplir son vœu, d'obéir au démon sur la terre, et que la pâleur affreuse dont son visage était couvert provenait de ce que le sang n'avait jamais repris son cours accoutumé vers la tête, depuis sa strangulation.

On l'avait vu souvent rôder à cheval sur les routes isolées, tâcher de lier conversation avec les voyageurs, pour les livrer ensuite à son maître infernal.

Que l'homme est faible et pusillanime! J'ajoutais foi malgré moi à ces bruits ridicules, tant il est vrai que nos pensées dépendent de la position d'esprit où nous sommes, et que les choses dont nous nous moquons le jour, nous trouvent crédules la nuit. Aussi je me disais :

— « Si c'était là le Flamand......? Bah! quelle sotte supposition! » et pourtant je me rappelais l'étrangeté de son accent, la pâleur de son visage, les circonstances singulières qui avaient accompagné sa présence, la manière pressante avec laquelle il m'avait offert son manteau, qui n'était sûrement qu'un piége pour me faire tomber en son pouvoir, quoique je ne comprisse pas bien comment; puis le froid extrême qui m'avait saisi; toutes ces choses se représentaient à ma mémoire, et, soit qu'il fût le Flamand ou qu'il ne le fût pas, je

n'étais pas moins charmé d'en être débarrassé.

J'arrivai peu de temps après à une auberge qui était située au milieu de la route que je devais parcourir, et lorsque je mis pied à terre, il était environ huit heures. L'hôte, homme jovial, à la face enluminée, au ventre rebondi et au sourire perpétuel, se présenta devant moi, son bonnet de coton à la main, comme tous les hôtes passés, présens et à venir.

— « Donnez-moi une chambre particulière, lui dis-je, et faites-moi servir quelques rafraîchissemens.

L'hôte me salua jusqu'à terre, et me témoigna, en termes respectueux, son regret de ne pouvoir me contenter; car la dernière chambre qui lui restait venait d'être prise par un gentilhomme qui ne l'occupait que depuis dix minutes, mais il était per-

suadé qu'il ne demanderait pas mieux que de la partager avec moi.

Il alla donc demander au gentilhomme s'il consentait à me recevoir, et revint bientôt me dire de sa part qu'il serait charmé de jouir de ma société. Je suivis alors les pas de mon hôte; mais quelle fut ma surprise et mon saisissement lorsqu'arrivé sur le seuil de la porte j'aperçus l'odieux étranger assis à côté du manteau rouge, dont je ne connaissais que trop l'origine; il avait les coudes appuyés sur une table, son air était triste et son attitude pensive.



§ II.

Encore lui !

... O horror! horror! tongue nor heart;
Cannot conceive, nor name thee!

SHAKSPEARE, *Macbeth.*

En apercevant cet être mystérieux, le frison me saisit, et j'allais me retirer lorsqu'il se leva, et me dit, en me présentant une chaise, qu'il serait charmé de partager son appartement avec moi. Je ne pouvais refuser une

offre si polie : d'ailleurs, me trouvant dans un lieu habité, j'étais entièrement rassuré; j'acceptai donc son invitation, et m'assis près du foyer éteint, en lui demandant s'il n'avait aucune objection à faire contre un bon feu, car le froid s'emparait de nouveau de tous mes membres. A ma question, ses traits s'altèrent aussitôt; mais son trouble ne fut que momentané, et il me répondit, presqu'au même instant, en me montrant son manteau sur lequel je n'osais jeter les yeux :

— « Monsieur, je n'ai jamais eu froid, et quel temps qu'il fasse ce manteau me suffit. Mais vous, vous paraissez souffrir; si vous le mettiez, je suis sûr qu'alors vous brûleriez. »

— « Je vous remercie beaucoup, lui dis-je; mais je préfère me chauffer autrement. » J'éprouvais une terreur secrète à l'aspect de ce vêtement, qui me rappelait un crime horrible, et un pressentiment intérieur que

je ne pouvais définir m'engageait fortement à ne point l'accepter; je me déterminai donc à le refuser pour la seconde fois. Ayant pris cette résolution, je me levai et sonnai l'hôte, qui parut aussitôt; puis, me tournant vers mon compagnon, que mon refus avait attristé :

— « Je présume, monsieur, lui dis-je, que le feu ne vous incommode pas, malgré que vous ayez toujours chaud? Consentez-vous à ce qu'on en fasse? »

L'étranger fit une inclination de tête, mais ne répondit pas; et, fixant ses yeux sur le plancher de la salle, il garda le silence. Quant à l'hôte, il se frotta les mains, et sortit en disant qu'il n'avait jamais fait si froid que cette nuit. Pendant qu'il était allé chercher du bois, l'inconnu, toujours silencieux, ne quittait pas la posture méditative qu'il avait prise; pour moi, je me sentais, de plus en plus, morfondus, et une mélan

colie glaciale, suivie d'un frisson convulsif, vint s'emparer de tout mon être. L'horloge, qui était dans la chambre, sonnait dix heures lorsqu'une servante arriva avec des fagots. C'était une grosse fille, dont on ne pouvait regarder l'air réjoui et le nez retroussé sans éclater de rire; mais à peine fut-elle entrée, qu'elle devint presque aussi grave et aussi mélancolique que nous deux; et, après plusieurs tentatives infructueuses pour allumer le feu, elle fut obligée d'avouer qu'elle ne pouvait y parvenir.

Il faisait si froid que je ne voulus pas renoncer à me chauffer. L'hôtesse vint à son tour; mais ce fut en vain qu'elle employa toute son adresse pour faire prendre le bois: elle n'en tirait que quelques étincelles, car, dès que l'étranger tournait vers le foyer ses yeux ternes et son visage pâle, les fagots gémissaient et le feu s'éteignait au même instant.

Enfin l'hôtesse déclara qu'elle n'en pouvait venir à bout, et appela son mari; mais l'hôte, le garçon d'écurie, les marmitons et le cuisinier lui-même s'évertuèrent l'un après l'autre et n'eurent pas plus de succès. Je voulus le dernier essayer si je ne serais pas plus heureux qu'eux, mais mon expérience ne réussit pas mieux que celle de mes prédécesseurs, ce qui mit le comble à l'étonnement général; l'hôte surtout ne cessait de faire des exclamations de surprise. L'inconnu seul ne disait rien, morne, silencieux, immobile, il ressemblait à une statue de marbre blanc, et paraissait étranger à tout ce qui se passait autour de lui, et son regard, toujours fixé vers la terre, semblait vouloir percer les brouillards du passé.

Ne pouvant plus espérer d'avoir du feu, je dis à l'hôte de nous apporter du thé pour nous réchauffer d'une autre manière. Lorsqu'on nous eut servi tout ce qui nous fal-

lait, l'étranger, paraissant sortir de sa longue apathie, rapprocha sa chaise de la table, et me pria de faire le thé moi-même; j'y consentis. La servante, qui tenait à la main une cafetière pleine d'eau chaude, qu'elle rapportait de la cuisine, en versa dans la théière; mais je remarquai qu'il ne s'en éleva aucune fumée, et qu'elle était à peine tiède dans nos tasses. Ayant questionné cette fille, elle m'assura que l'eau bouillait quand elle l'avait retirée du feu.

Cependant elle alla en chercher d'autre; mais quel fut mon étonnement lorsqu'en versant l'eau pour la seconde fois dans la théière, elle se refroidit peu à peu, la fumée se dissipa, et la servante n'en avait pas répandu la moitié, qu'elle se congela, et pendit au bord du pot en longs stalactites.

Pour le coup, ceci passait toute croyance; mais j'étais réservé à éprouver bien d'autres surprises dans cette nuit fertile en aven-

tures. La servante ne douta pas qu'il n'y eût quelque sortilége là-dedans, elle me regarda fixement, puis ensuite l'étranger, et à peine l'eut elle envisagé qu'elle laissa tomber le pot qu'elle tenait à la main, et s'enfuit à toutes jambes.

Je me tournai vers mon compagnon, et, en voyant ses yeux attachés sur la théière, j'eus l'explication de tout ce qui venait de se passer. Je n'eus pas la force de parler: ce que je venais de voir tenait tellement du prodige que je doutais de mes sens, aimant mieux me croire le jouet d'un songe ou d'une illusion, que d'ajouter foi à des choses si extraordinaires; mais mes dents qui claquaient avec violence, mes genoux qui s'entrechoquaient l'un contre l'autre, le frisson convulsif qui agitait tous mes membres et resserrait tous mes pores, ne me convainquirent que trop de la réalité.

Néanmoins je sentais que si je demeurais

plus long-temps en ce lieu, je serais gelé tout vivant : je voulus donc me lever, mais mes jambes engourdies et raidies par le froid refusèrent d'obéir, et je retombai en grelottant sur mon siége. L'étranger, qui avait remarqué ma confusion, se leva et me dit :

— « Monsieur, vous paraissez encore souffrir du froid, daignez, je vous supplie, accepter mon manteau... »

Et, en disant ces mots, il ouvrait le manteau rouge, qui était garni du haut en bas d'une magnifique peau d'ours.

O quelle tentation! je fus près d'y succomber : je voulais détourner la tête pour raffermir par-là ma résolution chancelante, mais, malgré moi, mes yeux s'écartaient de la direction que je voulais leur donner, et se reportaient avec envie sur cette fourrure si moelleuse et si chaude! L'inconnu vit que j'hésitais ; il étala de nouveau à mes regards l'objet tentateur, et me dit avec

cet air mystérieux que je lui avais déjà vu, que je me rappelle encore à présent, mais dont aucun langage humain ne saurait rendre l'expression singulière : « *Si vous vouliez le mettre... vous brûleriez alors!* » — En prononçant ces paroles sa figure devint d'une pâleur encore plus livide, ses yeux sombres et ternes étincelèrent d'un éclat sinistre, et un sourire affreux vint contracter tous ses traits, tandis que sa main jaunâtre et décharnée m'indiquait du doigt le manteau.

Ce fut alors que j'aperçus des taches foncées, éparses çà et là, et rendues plus visibles par la couleur écarlate.

Je tressaillis... une horrible pensée, celle du Flamand, vint se présenter à mes esprits et rendre la vigueur à mes membres glacés. Je renversai ma chaise; puis, me précipitant hors de la chambre, je traversai la cuisine comme un éclair : je manquai cul-

buter l'hôte, à qui je jetai en passant une pièce d'argent par la tête, et, courant à l'écurie, je sellai mon cheval à la hâte, et partis au grand galop : car j'entendais déjà la voix de l'étranger qui demandait le sien en jurant.

Mais mon coursier était excellent, sous ses pieds brûlans les étincelles jaillissaient; et à droite, à gauche, les prairies s'enfuyaient, tandis que les arbres près de moi volaient comme des ombres.

J'arrivai haletant chez moi; je frappai à la porte, et ce fut ma femme qui vint m'ouvrir. Elle m'attendait depuis long-temps avec impatience, et en m'embrassant elle me dit que je trouverais en haut un vieil ami, qui attendait presque aussi ardemment qu'elle mon arrivée.

Cette nouvelle me fit plaisir.

« — Tant mieux, lui répondis-je, avec un vieil ami, une bonne bouteille et un bon

feu, on peut parfois se consoler et oublier le passé. »

Je me hâtai de monter l'escalier; mais, à peine arrivé en haut je manquai tomber à la renverse de surprise et de terreur en apercevant le mystérieux étranger, dont le regard fixe ne quittait pas la terre, et plus loin l'horrible manteau qui était étendu sur le dossier d'une chaise, et dont les longs replis avaient autrefois étouffé les cris mourans d'une victime.

Le bruit de mes pas tira l'inconnu de ses sombres méditations : il se leva, s'avança vers moi avec courtoisie ; je voulus reculer, mais l'escalier était derrière moi : je demeurai donc immobile ; il s'inclina poliment et me pria d'excuser la hardiesse qu'il avait prise de venir chez moi.

— « J'ai été assez heureux pour être votre compagnon de voyage aujourd'hui, ajouta-t-il, j'ai passé devant votre maison, et j'ai

pensé que je vous ferais injure si je cherchais ailleurs l'hospitalité pour cette nuit. »

J'étais si effrayé, si interdit de son audace, que je ne pus lui répondre ; je balbutiai quelques mots, qu'il se hâta de prendre pour un acquiescement, je ne me sentais pas le courage de le détromper. Cet homme prenait sur moi un ascendant que je ne lui accordais pas, mais que je ne pouvais empêcher ; il me semblait voir en lui quelque chose de surnaturel. Ce ne fut pas la seule fois que l'éducation faible qu'on me donna et les récits effrayans dont on épouvanta mon enfance, remplirent mes instans d'amertume et de terreur.

Ma femme entra en se plaignant du froid, et me dit qu'à l'arrivée de mon ami tous les feux de la maison s'étaient éteints, sans que la domestique pût les rallumer. « Je lui ai fait préparer un lit, ajouta-t-elle, mais je crains bien qu'il ne souffre du froid.

— « Oh ! ne vous inquiétez point, ma-

dame, reprit aussitôt l'étranger, quand je dors j'ai toujours assez chaud. »

Et, montrant son manteau, il se mit à sourire d'une manière horrible.

Je frissonnai.

Que faire, me disais-je, je ne puis le chasser..... et pourtant si c'était le Flamand... Cette seule supposition me glace d'épouvante : si c'était lui,... le meurtrier, l'assassin, l'homme du gibet..... — Quelle folle pensée! la frayeur nous égare bien souvent loin des sentiers de la raison..... Non! non! ce ne peut être lui, le bon sens me le dit : en croyant une sotte tradition, je me suis fait une fausse idée de cet homme. Au surplus, demain je saurai qui il est; car s'il est bizarre, étrange même, ce n'est point une raison suffisante pour en faire un scélérat, ni un échappé de potence.

Malgré tous ces sages raisonnemens que je me faisais à moi-même, en me traitant

de superstitieux et de poltron, je ne pouvais m'empêcher de frémir lorsque, par hasard, mes yeux, attirés par l'éclat du manteau, se portaient sur sa couleur éclatante.

Pour tout au monde je n'aurais jamais consenti à demeurer seul un instant près de ce vêtement, qui semblait révéler un crime. Et puis, comment expliquer ces taches rouges qu'on apercevait sur sa surface? Enfin, après un long et pénible silence, qui n'était interrompu que par le claquement de nos dents, car ma femme et moi nous étions transis, notre servante vint nous annoncer que le souper était servi.

Nous l'expédiâmes promptement, parce que tous les mets étaient froids, et nous retombâmes ensuite dans le même silence. Jamais on ne vit un trio plus lugubre : nous nous regardions l'un l'autre sans oser nous parler, ou plutôt sans savoir que nous dire. Les bougies nous éclairaient à peine, elles

répandaient une lueur faible et incertaine, comme celles qu'on allume autour d'un cercueil, et je remarquai que lorsque mon triste convive levait les yeux vers elles, leur éclat baissait si visiblement que je croyais toujours qu'elles allaient s'éteindre.

Enfin minuit, qui sonna en cet instant, mit un terme à ce banquet sinistre. Je me levai, et, prenant un flambeau, je demandai à mon hôte s'il voulait que je lui indiquasse sa chambre; il y consentit, et ayant salué ma femme il prit son manteau rouge et me suivit. Cependant, inquiet de le sentir derrière moi, je le fis passer devant, et ce fut alors que je vis que je m'étais trompé, en le croyant de la même taille que moi; car il me dépassait bien de toute la tête. Lorsque nous arrivâmes dans la chambre, je trouvai l'eau gelée dans la carafe, qui était sur la cheminée, comme si l'on eût été dans le plus rigoureux hiver.

— « Demain vous aurez de l'eau chaude pour vous laver, » dis-je à mon compagnon.

— « Je vous remercie, me répondit-il, celle-ci me suffira; je me lave ordinairement avec de la neige; et vous, poursuivit-il, avez-vous chaud la nuit.

— « Oui, lui répliquai-je, mais je crains bien qu'il n'en soit pas ainsi cette nuit; car je ne me suis jamais senti si gelé que ce soir. »

L'inconnu parut surpris.

— « Tenez, me dit-il, d'un ton moitié grave et moitié goguenard, en me posant son manteau sur le bras, je vous conseille de le mettre entre vous et votre femme, et je vous assure qu'alors vous brûlerez.

— « Vous voulez rire, » lui répondis-je.

— « Non, je vous jure; essayez-le. »

Et, comme il achevait ces mots, sa figure devenait d'une blancheur livide; dans ses yeux régnait ce triste et pâle éclat, et sur

ses lèvres cet affreux sourire qui m'avait inspiré de si vives craintes. Il avait développé le manteau, dont la lueur vacillante de la bougie éclairait les taches rougeâtres; il fit un mouvement pour me le jeter sur les épaules; mais je devinai son dessein, je le repoussai violemment, et me précipitai comme un insensé hors de la chambre. Le cœur me battait si fort que je croyais que j'allais étouffer; je rentrai dans mon appartement, dont je barricadai la porte avec soin, et, me jetant dans un fauteuil, je me livrai aux plus accablantes réflexions en pensant que j'étais au pouvoir d'un meurtrier, dont les projets criminels n'étaient que trop évidens.

Ce fut alors que ma femme me blâma vivement d'avoir donné l'hospitalité à un être qui m'était tout-à-fait étranger, qui s'était introduit en se disant mon plus ancien ami, et en témoignant le désir de me voir pour une

affaire particulière. Ces reproches n'ajoutèrent rien à ceux que je me faisais déjà moi-même ; car ces derniers étaient plus amers encore.

Je me mis au lit, mais non pour dormir ; tous les manteaux du monde n'auraient pu me rendre la chaleur qui m'avait quitté... J'hésitais si je n'irais pas chasser cet étranger, mais il était tard, et, après tout, je pouvais bien m'être trompé, et malgré les circonstances singulières qui avaient accompagné sa présence, je me décidai à attendre patiemment le lever de l'aurore, quoique le froid que je ressentais ne me le permît guère. Cependant la fatigue l'emporta, et je m'assoupissais déjà lorsque, vers une heure environ, j'entendis un bruit sourd qui me réveilla, et, à la lueur de ma lampe dont l'éclat se mourait, je vis se glisser une ombre..........

C'était l'étranger... le Flamand... le dé-

mon...; car je crois vraiment qu'il était les trois à lui seul. Il venait d'entrer dans ma chambre, je ne puis dire comment; car je ne l'avais pas entendu. Je le vis s'avancer comme à pas de loup, mettant une longue pause entre chacun de ses pas... Un tremblement convulsif me saisit, mes cheveux, dans une angoisse inexprimable, se dressèrent sur ma tête : ce n'était qu'avec peine que je pouvais reprendre ma respiration, mon cœur même semblait avoir cessé de battre... Quel pouvait être son dessein?... M'étrangler, m'assassiner?... Horreur! je n'en puis plus douter! il tient dans une de ces mains un manteau mystérieux, effroyable instrument....... Je le vois s'approcher du lit; je crains de perdre ses mouvemens; je regarde fixement.......... Tout d'un coup ma vue se trouble; je veux distinguer, et je ne vois plus que ténèbres. Quel affreux moment!!!

Soudain une lueur rougeâtre se présente à mes regards affaiblis... c'est le manteau que la lampe qui s'éteint éclaire de son dernier rayon. Il l'ouvre, il s'approche et se meut comme un sceptre... c'est pour m'étouffer!... Il reste encore un instant immobile... Quelle horrible attente! c'est deux fois la mort!

Je ne pus endurer ce calme, je me précipitai hors du lit, la rage et le désespoir me donnaient des forces.

— «Scélérat! infame assassin! m'écriai-je en lui sautant à la gorge, tu ne me tueras pas sans résistance!»

L'inconnu laissa tomber le fatal manteau, au même instant la lampe s'éteignit, et nous engageâmes ensemble une lutte affreuse au milieu du silence et de l'obscurité.

Les yeux de mon antagoniste étincelaient dans l'ombre comme des charbons

ardens, et semblaient lancer des éclairs; mais il fut pris dans son propre piége, ses pieds s'embarrassèrent dans le manteau, il tomba et m'entraîna dans sa chute. Tout d'un coup il poussa un rugissement semblable à celui d'un tigre... J'avais rencontré son nez si pointu et si long.......

— «Que diable faites-vous donc, monsieur T***? s'écria ma femme en se relevant. Mais c'est une horreur! me battre et me pincer de la sorte! De long-temps je n'oserai voir personne... je suis sûre que demain j'aurai le nez plus rouge qu'un ivrogne!

Il paraît que dans mon sommeil, qui avait été fort agité, j'avais été toute la nuit à découvert, et que ma femme ayant voulu

replacer les couvertures sur moi, je l'avais saisie par le nez..........

Ce qui explique pourquoi nous étions tombés tous deux hors du lit.



LA FATALITÉ.

LA FATALITÉ.

Introduction.

Par une soirée triste et sombre du mois de novembre 1702, trois étudians d'une université du nord de l'Allemagne, étaient assis avec le professeur Nohmann, devant le foyer de sa chambre.

Ces quatre personnes, après avoir accompagné un de leurs amis qui était retourné au sein de sa famille, avaient pressé leurs chevaux fatigués pour rentrer dans la ville avant la fermeture des portes. Quand ils furent arrivés au pied des remparts, le professeur, afin de dissiper leur mélancolie, leur proposa de vider un bol de punch; ils acceptèrent son invitation et le suivirent chez lui, où ils restèrent long-temps réunis autour du poêle, et l'esprit préoccupé de la perte qu'ils venaient de faire.

La plus agréable des liqueurs restait à côté d'eux sans qu'ils y touchassent; la lampe était oubliée sur un coin de la cheminée, et le feu même s'éteignait. On eût dit que, par un accord tacite, ils étaient convenus d'attendre que la nuit fût tout-à-fait obscure pour se parler. Ils pensaient, sans doute, au spectacle pénible, et si rare alors en Allemagne, d'une exécution qui

devait avoir lieu hors des murs de la ville.

Enfin, le professeur, pour entamer la conversation, hasarda, sur le crime et la nature du châtiment, quelques remarques philantropiques, qui n'égayèrent nullement les jeunes gens; ils ne lui répondaient que par monosyllabes, lorsqu'un coup, frappé à la porte, les fit tressaillir, et les tira de la sombre rêverie dans laquelle ils étaient plongés.

— « Entrez ! » s'écria le vieux professeur après un instant de recueillement. La porte s'ouvrit doucement, et une flamme vive et subite sortie du poêle, éclaira la figure pâle d'un grand et beau jeune homme, qui demanda si le professeur Nohmann était chez lui :

— « Me voici, mon cher ami, répondit le vieillard en se levant, et en secouant cordialement la main du questionneur. Que puis-je faire pour vous obliger ?

— « J'ai une grâce à implorer de votre amitié, répondit l'étranger avec quelque hésitation, pendant qu'il jetait des regards inquiets sur les trois étudians, dont il pouvait à peine distinguer les traits par le *chiar-oscuro* de la chambre du professeur.

— « Si ce n'est pas un secret, répondit celui-ci, en mettant du bois dans le poêle, expliquez-vous librement : ceux que vous voyez ici, sont mes plus intimes amis et ne peuvent, certainement, que vouloir être les vôtres.»

Les étudians firent un signe d'adhésion; alors il avança un siége, et pria le jeune étranger de s'asseoir.

— « Je crois, dit celui-ci en hésitant encore, je crois que le lieutenant Bœurtsh est un de vos proches parens.....

— « C'est mon neveu, répondit le professeur.

— « J'ai appris, continua l'étranger,

qu'il doit commander le détachement qui entourera demain le lieu de l'exécution : or, comme je désirerais me trouver à côté du criminel au moment de sa décapitation, je voulais vous prier d'intercéder auprès de votre parent pour qu'il me permît de pénétrer dans le cercle des soldats.

— « Mon neveu, répliqua le professeur, m'avait engagé à l'accompagner; mais j'ai refusé, et je vous avoue que votre demande me surprend. Comment se fait-il, en effet, mon cher ami, que vous, qui êtes d'un caractère si paisible, si doux, cherchiez des émotions de ce genre? quand moi, qui ai servi ma patrie pendant quatre campagnes, avant que de me vouer aux mathématiques, je n'ai jamais pu contempler une catastrophe si horrible!

— « J'étudie l'anatomie *en amateur*, poursuivit le jeune homme un peu déconcerté, et, comme il est possible que je me fasse

médecin, je voudrais fortifier mes nerfs et bronzer mes sensations en assistant aux scènes les plus déchirantes.

— « S'il en est ainsi, vous avez raison. Je ne savais pas quel était votre motif; je l'approuve maintenant, parce qu'il est bien, pour exceller en toute chose, de suivre la méthode que les Égyptiens employaient pour donner de la vigueur aux âmes faibles, c'est-à-dire de les faire passer à travers l'eau et le feu. Venez donc me voir demain à sept heures, e vous ferai parler à mon neveu, qui, je r'en doute pas, vous accordera une place à côté de l'exécuteur.

« A présent que tout est dit sur ce triste sujet, n'y pensons plus; car, depuis que le marteau des valets qui dressent l'échafaud a frappé nos oreilles, nous sommes tombés insensiblement dans une noire tristesse. — Allons, n'y pensons plus; égayez-vous, mes enfans, et vive la joie! Allumez les chan-

delles, nous boirons notre punch. Je vais vous en faire un bol comme vous en aurait fait Anacréon, s'il en avait connu la recette.

— « Non, non, futur docteur, continua-t-il en retenant par le bras le jeune homme qui se levait pour sortir; le hasard nous a amené ici, j'insiste pour que vous restiez; je veux que vous soyiez des nôtres. »

En vain les trois étudians qui montraient pour le nouveau venu plus de considération que de sympathie, témoignèrent-ils, par leurs regards significatifs, le désir de le voir s'en aller; le bon professeur, qui avait observé avec de meilleurs sentimens les traits pâles et décolorés d'un jeune homme qui promettait un bel avenir, persista dans ses instances hospitalières, et parvint, à la fin, à vaincre sa timidité et à le décider à rester.

Il avait été cinq ans étudiant à l'université, mais son caractère triste, sombre par-

fois jusqu'à la taciturnité, l'avait empêché de lier connaissance avec ses camarades. On ne savait s'il était Suisse ou Strasbourgeois, car, quoiqu'il parlât l'Allemand avec facilité, il avait un certain accent qui trahissait une grande habitude de la langue française. Du reste, ses manières douces et pleines d'aménité prévenaient bientôt en sa faveur, et excitaient, dès la première vue, un intérêt qui ne faisait que s'accroître, lorsqu'on le connaissait mieux.

Le vieux professeur, désirant établir une certaine intimité entre cet intéressant jeune homme et les étudians, redoubla d'efforts pour engager une conversation générale : mais il ne put y réussir ; chaque assistant, occupé de l'exécution qui devait avoir lieu le lendemain, tournait ses pensées vers ce triste sujet, et gardait un silence que son voisin n'osait interrompre.

Cependant, l'un des étudians, malgré ce

dont on n'était convenu, ne put s'empêcher d'exprimer tout haut sa pensée :

— « Excusez-moi, monsieur, dit-il au professeur; mais la situation de l'infortuné, près de tendre le cou au glaive du bourreau, se présente toujours à mon esprit. Je crois que les heures qui s'écoulent, entre la sentence et l'instant du supplice, sont le véritable châtiment du criminel, et non le coup mortel qui met fin à ses terreurs et à ses remords. La grâce, même accordée sur l'échafaud, ne saurait compenser des frayeurs si vives, si longues et si épouvantables; le patient a déjà subi mille morts au lieu d'une, et le rappeler si tardivement à la vie, c'est arracher à la tombe le malheureux qu'un sommeil léthargique y a fait descendre prématurément. Oh! quelles horribles tortures le condamné ne doit-il pas endurer maintenant!!!

— « Selon toutes les probalités, reprit

un second étudiant, il s'est résigné à la catastrophe qui l'attend, ou il se console par l'espoir d'être gracié. De toute façon, il me semble que ses réflexions devraient avoir un carctère moins triste que celles du misérable qui, avant que le soleil ne se couche, et n'éprouvant pas plus d'émotion que le boucher qui égorge un agneau, répandra le sang d'un de ses semblables, d'un homme qui ne lui fit jamais tort ni en actions, ni en pensées. Oh! j'aimerais mieux souffrir la mort de cette manière que de la donner ainsi.

— « Cette façon de considérer la question, remarqua le troisième étudiant, justifie presque le préjugé ridicule de la multitude, qui regarde un bourreau comme un être infâme, parce qu'elle ne peut définir le dégoût que sa présence inspire (1)?

(1) Les exécuteurs des hautes-œuvres sont réputés infâmes par toute l'Allemagne.

Cette association d'idées n'est-elle pas basée sur un sentiment religieux ?

« La loi de Moïse avait établi un sanctuaire pour les meurtriers sans préméditation, et qui avaient frappé dans un accès de colère. Car, excepté pour les cas monstrueux, la compassion est due au criminel, et par une conséquence inévitable, on déteste le bourreau voué, pour quelques pièces de monnaie, à l'affreuse mission d'anéantir son semblable.

— « Pour l'honneur de l'espèce humaine, observa le professeur, j'ose croire que si nous pouvions lire dans le cœur de ceux qui remplissent le pénible devoir de venger la société, nous y verrions l'horreur et le dégoût se mêler à la pitié ; mais, ce que je ne puis concevoir, c'est qu'un homme se consacre volontairement à un office qui l'exclut pour toujours de la société des hommes, et que cette effroyable vocation

puisse jamais être choisie, excepté par ceux dont la vie, souillée de crimes, ne sauraient descendre plus bas dans l'exécration publique.

— « Pardonnez-moi de vous interrompre, dit l'inconnu; mais vous n'ignorez pas que, dans plusieurs pays, en France surtout (1), la charge d'exécuteur est obligatoire, non seulement pour celui qui la remplit, mais encore pour ses fils, à perpétuité. S'il n'a que des filles, il peut adopter un jeune homme qui, devenu son gendre, est forcé de lui succéder. J'en connais un exemple.... On a vu des hommes enchaînés dans une longue suite d'événemens, être obligés d'embrasser cette terrible profession. »

Un des étudians fit la remarque, que les penchans cruels et le manque de courage étaient parfaitement compatibles.

---

(1) En 1702.

— « Mais je parle d'un homme vertueux ! reprit vivement l'inconnu, pur de toute offense, de tout remords, de tout crime...... au moins volontaire. Je puis bien vous en parler , car j'en connais un.......

A cet aveu tacite de son *intimité avec un bourreau*, ses auditeurs le regardèrent, puis se regardèrent ensuite l'un l'autre avec surprise et horreur.

— « Oh ! continua-t-il avec un triste sourire, tandis que les traits expressifs de son pâle visage s'animaient d'une émotion soudaine, ne vous étonnez pas de cette connaissance. Je vous assure, pour ce qui me concerne, qu'elle fut bien involontaire, et si nous n'avions déjà pas consacré trop de temps à ce pénible sujet, j'aurais pu, en vous racontant l'histoire de ce bourreau, vous révéler tout ce que je pense sur lui-même et sur toute sa caste.......... Je n'ai plus rien à ménager maintenant. »

Le professeur, qui espérait qu'un récit intéressant pourrait peut-être porter les élèves à montrer plus de bienveillance et d'amitié au mélancolique étranger, pria instamment ce dernier de leur raconter l'histoire qu'il avait promise.

— « D'ailleurs, ajouta-t-il, dans la situation d'esprit où nous sommes, je puis vous assurer que votre narration laissera des traces durables dans notre esprit, et que, sans doute, elle conciliera nos opinions. »

Les trois étudians ayant joint leurs instances à celles de leur hôte, le jeune homme, ainsi pressé, ne pouvait sans mauvaise grâce se refuser à remplir une promesse qui lui était échappée. Il hésita cependant, car il se repentait de sa vivacité; la rougeur de la timidité vint colorer son front, et il s'arrêta quelques minutes comme pour rappeler et recueillir ses souvenirs.

Enfin il commença sa narration, d'abord embarrassée et lente; elle ne tarda pas à s'animer et à devenir vive, chaleureuse et fortement expressive, tandis que le professeur et ses amis, peu préparés à entendre une personne qui, ordinairement, proférait à peine quelques mots en public, l'écoutaient avec le plus grand intérêt.



§ II.

Les deux Amis.

Qui connaît les desseins de la toute puissance ?
Qui vous dira, mortels, où vous serez demain ?
Du ciel, que vous craignez, j'espère l'assistance :
Attendons, croyez-moi, les arrêts du destin.

(Shakspeare.)

Il y a environ trente-cinq ans qu'un meurtrier fut condamné au supplice de la décapitation, dans une petite ville de la

Normandie-Occidentale, et que deux élèves du séminaire des jésuites quittèrent le couvent, avec la permission de leurs supérieurs, dans le dessein de contempler un spectacle si rare dans cette province.

L'intimité qui existait entre eux était un problème que leurs maîtres et leurs camarades n'avaient jamais pu résoudre. En effet, leurs caractères étaient diamétralement opposés : le premier était brusque, et le second portait l'empreinte d'une douceur si incompatible avec la rudesse de l'autre, qu'on ne les appelait que « *le Loup et l'Agneau.* »

Le plus âgé, qui se nommait Barthold, était natif de Strasbourg : grand et robuste, son esprit était bas et rampant, son visage basané, marqué de la petite vérole, et ses gros yeux, d'un bleu pâle, toujours fixes et ouverts, lui donnaient une apparence d'imbécilité.

Cette supposition, cependant, cessait dès qu'on le connaissait davantage; car la subtilité et l'adresse avec lesquelles il savait se disculper des fautes dont on l'accusait dénotaient une imagination très-ingénieuse. Sa large bouche, ses lèvres épaisses, signes de la sensualité, et l'expression générale de ses traits, étaient si remarquable, qu'il suffisait d'un seul regard pour en conserver à jamais le souvenir.

On disait, dans le séminaire, qu'il n'avait été envoyé par ses parens dans un collége si éloigné de Strasbourg, qu'à cause de son inconduite et de quelques graves irrégularités. Ces rumeurs étaient assurément justifiées par les exemples, souvent répétés, qu'il donnait de sa fourberie et de ses penchans cruels, pour lesquels il était toujours sévèrement mais inutilement puni.

Florian, l'ami de Barthold, quoique plus jeune seulement de deux années, était

moins grand que lui de toute la tête. Sa figure, un peu féminine, n'était..... n'était pas mal, et sa personne plaisait assez généralement. Cependant il n'avait point d'amis... parce que ses habitudes réservées l'éloignaient des réunions tumultueuses de ses compagnons, qui ne pouvaient s'accoutumer à sa tranquillité et à son humeur paisible.

Tels étaient Florian et Barthold, qui, malgré la différence de leurs caractères, s'aimaient si sincèrement que le directeur crut ne pouvoir expliquer cette énigme psycologique qu'en supposant que Barthold, détesté des séminaristes à cause de sa méchanceté, avait trouvé dans la douce sympathie du crédule Florian un appui auquel il pouvait recourir au besoin. Il présumait, avec assez de vraisemblable, que le farouche Barthold, cherchait à profiter de l'influence protectrice de celui qui avait su se concilier l'estime de ses supérieurs,

et qui le défendait souvent auprès d'eux, car ses raisonnemens spécieux manquaient rarement de convaincre Florian qu'il avait été injustement accusé, puisque bien des fois le témoignage de celui-ci l'avait soustrait aux châtimens qu'il avait mérités.

Florian, d'un autre côté, flatté de l'idée qu'il protégeait celui que tout le monde craignait, et qu'il croyait persécuté à tort, lui était d'autant plus attaché que lorsqu'il avait une querelle, Barthold se chargeait toujours de prouver, à coup de poing, la justice de sa cause. Cette amitié éloigna de Florian tous ceux que son bon naturel avait attirés vers lui, de manière qu'en peu de temps les deux amis se trouvèrent livrés à eux-mêmes, séparés de la société de leurs camarades, et, par là, plus indispensables encore l'un à l'autre. Cette liaison, entre deux êtres si différens, était surveillée avec soin par les révérends pères jésuites : non

qu'ils pensassent qu'elle pût adoucir le caractère indomptable de Barthold, mais parce qu'ils espéraient apprendre de Florian ce que l'autre leur aurait peut-être caché.

Présumant que le spectacle d'une exécution ferait une impression salutaire sur l'âme de Barthold, ils lui donnèrent, ainsi qu'à son ami, la permission d'y assister. Quoique vaincu par les instances réitérées de son camarade, ce ne fut pas sans avoir de longues discussions et de grands battemens de cœur que Florian consentit à le suivre.

Ils arrivèrent tous deux de bon matin à Caen, et se placèrent le plus avantageusement et le plus près possible de l'échafaud, afin de pouvoir distinguer les traits du criminel. Florian le vit s'agenouiller devant le bourreau; il vit briller aux rayons du soleil

le large et fatal glaive, et il frémit... Une pâleur mortelle couvrit ses traits; un frisson parcourut tous ses membres, et si Barthold ne l'avait pas soutenu dans ses bras, il serait tombé. Quant à celui-ci, ses nerfs n'étaient nullement affectés; ses yeux, qui brillaient d'une curiosité sauvage, s'ouvraient de toute leur grandeur pour mieux contempler cette scène d'effroi.

Après quelques secondes passées en lugubres préparatifs, le condamné s'assit sur une chaise de fer, à laquelle il fut attaché; un morne silence s'établit dans la foule. — Le bourreau, vêtu d'une tunique noire, avec un tablier rouge, s'avança lentement, brandit trois fois son redoutable cimeterre, et d'un seul coup trancha la tête, qui bondit plusieurs fois sur les planches qu'elle teignit d'une pluie de sang. L'exécuteur la saisit par les cheveux et la montra au peuple, qui applaudit de toutes ses forces à son

adresse. Barthold alors se tourna vers son ami qui n'avait rien vu.

— « Allons-nous-en Florian, lui dit-il avec indifférence; allons-nous-en, tout est fini. Il faut avouer que ce bourreau est un homme de mérite : il a rempli son devoir d'une manière admirable. Je gagerais bien un louis que tu n'as rien vu, et pourtant ton visage est aussi blême que s'il n'appartenait déjà plus à ton corps. Allons donc, ami, sois homme! Si tu te déconcertes ainsi à la vue de l'exécution d'un scélérat, que deviendrais-tu s'il te fallait monter toi-même à l'échafaud!

— « Moi, monter à l'échafaud! s'écria Florian, à Dieu ne plaise que pareille chose m'arrive! Je saurai d'ailleurs éviter un pareil sort.

— « Ne dis donc pas cela, reprit Barthold avec impatience, aucun homme ne peut éviter sa destinée! Sache qu'il existe

une *fatalité*, et que s'il est écrit au ciel que toi ou moi devons monter sur l'échafaud, nous y monterons ! *L'éviter* ! ah comment ! tu n'y penses pas. N'a-t-on pas vu les maux dont on cherchait le plus à se préserver tomber sur la tête de ceux qu'ils devaient frapper. Pour moi, je me suis accoutumé depuis long-temps à ne rien éviter, et dès que je serai mon maître dans ce monde, tu m'y verras jouer mon rôle sans jamais chercher à résister au destin qui me poussera. Ce serait en vain, et je ne le tenterai pas.

Le timide Florian sentit son sang se glacer en entendant ces mots ; il allait répliquer pour lui dire qu'il comptait sur l'intégrité de sa vie et de ses principes, lorsqu'il pensa soudain à l'assassinat juridique de Calas. Il garda le silence, et suivit son ami au couvent.

Tout le long du chemin, il fut oppressé comme s'il lui était survenu quelque cala-

mité. Son imagination lui montrait son avenir enveloppé de sombres nuages, à travers lesquels des ombres menaçantes se montraient par intervalles. Quant à Barthold, il causait et riait comme s'il fût revenu du spectacle, faisant de temps en temps quelques remarques plaisantes sur la mine allongée de ceux qui s'éloignaient du lieu du supplice. . . . .

. . . .

Plusieurs mois s'écoulèrent et effacèrent à peine de l'esprit de Florian l'impression profonde qu'avaient produite sur lui les commentaires de Barthold et le souvenir de l'exécution. L'indécision qui faisait la base de son caractère s'en accrut et lui fit supporter sans se plaindre les mauvais tours que lui jouaient ses compagnons, tours qu'un autre n'aurait pu endurer sans en tirer vengeance.

Un incident extraordinaire vint cependant changer sa situation : environ six mois après son voyage à Caen, Barthold disparut un jour du séminaire. Cette circonstance singulière, dont Florian souffrait seul, ne fut jamais comprise par les révérends pères, ni par les écoliers, qui s'épuisèrent en vaines conjectures sur l'endroit de sa retraite et sur le motif de sa fuite. Tous finirent par l'oublier et cessèrent de s'en occuper, excepté Florian. Il perdait son unique et (il le croyait) son plus sincère, son plus fidèle ami. Sa liaison avec Barthold l'ayant privé de l'affection de ses compagnons d'études, il se vit livré à lui-même et à ses seules ressources, Pendant long-temps il gémit sur sa disparition. Il se ressouvint que quelques jours auparavant son ami paraissait si triste qu'il n'avait pu s'empêcher de lui faire à ce sujet des

questions qui étaient restées sans réponse satisfaisante.

Il alla à sa chambre, et vit qu'il avait emporté avec lui, non-seulement ses vêtemens et ses livres, mais même son lit. Cette dernière circonstance lui parut inexplicable.

Il ouvrit les armoires, elles étaient vides ; il allait les refermer, lorsqu'au fond d'un rayon un objet blanc attira ses regards. Il le prit,..... c'était un couteau de table d'un travail exquis que Barthold avait oublié. La poignée en était d'ivoire richement sculpté, et sa longue lame, terminée en pointe aiguë, était retenue par un ressort qui l'empêchait de se fermer. Ainsi cet instrument pouvait servir à la fois de couteau et de poignard. Barthold avait souvent prié son ami de le lui conserver ; c'était le don d'un de ses parens, il y attachait, disait-il,

un grand prix, et craignait que les jeunes séminaristes ne le lui volassent.

— « Maintenant, dit Florian en soupirant, il n'est que trop probable qu'il l'a perdu pour jamais. Mais, s'il vit encore, je peux le revoir un jour et le lui rendre. En attendant, il ne me quittera pas : je le porterai toujours sur moi en mémoire de son propriétaire . . . . »

Tout le temps que Florian demeura au séminaire, son ami ne cessa d'être l'objet de ses pensées. Un soir, qu'il se confessait à un vieux prêtre, et lui avouait qu'il ne pouvait se consoler de la perte de son compagnon, celui-ci lui posa la main sur la tête et lui dit, à sa grande surprise : « O mon fils, remerciez Dieu qui a voulu qu'il en fût ainsi ! »

Ces mots et l'accent emphatique avec lequel ils furent prononcés firent une vive

impression sur l'esprit de Florian ; mais il ne put jamais en comprendre le sens caché. Il continua à porter le couteau de Barthold, qui le rappelait à son souvenir. Cependant ce souvenir s'affaiblit à la longue ; son jugement, en devenant plus mûr, lui dit que celui qu'il appelait autrefois son ami avait bien souvent abusé de sa crédulité, et néanmoins son image, qu'il avait continuellement présente, exerçait toujours une influence funeste à son bonheur.



§ III.

L'Assassinat.

L'univers est une espèce de livre dans lequel on n'a lu que la première page, quand on n'a vu que son pays.

(Monbhard.)

Environ trois ans après la disparition de Barthold, les protecteurs de Florian (il était orphelin depuis sa plus tendre enfan-

ce), le retirèrent du séminaire, et le placèrent, en qualité d'étudiant en droit, à l'université de D***. Mais là, comme ailleurs, quoique avantageusement recommandé, il se trouva encore dans l'isolement; car sa réserve et sa mélancolie furent cause que ses nouveaux camarades le surnommèrent « *le Taciturne.* »

Ceux que sa douceur avait attirés vers lui, en voyant son caractère si peu communicatif, cessaient de cultiver sa connaissance; tandis que son indécision et son hésitation perpétuelles, à chaque incident qui se présentait, le rendaient ridicule aux yeux de ceux qui lui étaient le plus attachés.

Florian, enfin, était malheureux par la disposition de son caractère; hélas! ce n'était point sa faute: sans amis, sans parens, abandonné et livré à lui-même depuis sa plus tendre enfance, il n'avait jamais vécu qu'avec des étrangers, qui, peu soucieux de

son avenir, ne le reprenaient qu'avec dureté lorsqu'il commettait quelques fautes, et ne mêlaient point à leurs réprimandes les tendres conseils de l'amitié.

Ainsi, parmi les jeunes gens de son âge, au milieu des meilleures sociétés et de la population bruyante et agitée d'une ville, le pauvre Florian continua à ignorer les usages du monde. Sa tristesse naturelle s'en accrut : ne trouvant dans toute cette foule tumultueuse, avide de plaisir, amoureuse de joie, aucun être qui l'aimât, qui partageât ses peines, ou qui pût en adoucir l'amertume, il céda à l'impulsion qu'il sentait en lui, et devint d'une humeur sombre et misanthropique.

Sa seule occupation était l'étude ; sachant bien qu'en France une connaissance approfondie de la jurisprudence lui ouvrirait le chemin des honneurs civiques, il s'y appliquait avec une ardeur infatigable ; pen-

dant la dernière année qu'il resta à D***, il fut encore stimulé par l'amour qu'il ressentit pour la fille d'un négociant qu'il eut occasion de voir plusieurs fois.

L'amour, cette passion qui, lorsqu'elle est véritable, ne connaît point de frein, et qui déploie si souvent les facultés cachées et ensevelies dans le silence du cœur, l'amour, dis-je, qui aurait dû inspirer le timide Florian, ne put même le faire résoudre à révéler ses sentimens à celle qui les faisait naître, quoique pourtant elle n'y parût pas insensible.

Il est vrai que sa timidité était encore augmentée par l'empressement et les petites attentions galantes de deux jeunes officiers de la garnison, qui rivalisaient d'amabilité, ou plutôt de fatuité, pour plaire à la belle Angélique.

Tandis que ces papillons militaires voltigeaient autour de la femme qu'il aimait, le

triste Florian, abattu par la conscience de son infériorité, se désolait et n'allait que rarement à la maison de campagne qu'elle habitait avec son père à une lieue des portes de la ville; le seul bonheur qu'il pût goûter était d'errer dans les bois qui l'avoisinaient. Souvent il s'assayait au pied d'un gros orme, sous l'ombrage duquel Angélique venait travailler; il y laissait un bouquet de fleurs ou quelque autre signe muet de sa présence; il ne le retrouvait plus le lendemain, et cette preuve que sa tendresse respectueuse était favorablement accueillie, ne le rendait pas plus vain, et ne le enhardissait nullement.

Les vacances arrivèrent enfin; elles terminèrent ses études académiques, et le décidèrent à passer l'hiver dans sa province natale, où il espéra que le témoignage des jésuites, ses premiers maîtres, lui faciliterait le moyen de mettre en prati-

que les connaissances qu'il avait acquises. Il forma le projet de retourner le printemps suivant à D***, et de faire l'aveu de son amour à sa maîtresse, si huit mois d'absence n'avaient pas influé sur ses sentimens.

Il alla dire adieu au père de sa bien-aimée, qui était alors à son comptoir; puis, la tête brûlante, le cœur palpitant d'espérance et de crainte, il se dirigea vers la petite maison de campagne où il fut assez heureux pour trouver Angélique seule. Il trembla en l'approchant; ses joues se couvrirent de rougeur, et elle devina aussitôt que sa confusion était causée par la révélation qu'il n'osait lui faire de son attachement pour elle. Lorsqu'elle apprit que Florian allait passer l'hiver en Normandie, ses yeux devinrent humides de larmes, et son émotion fut si grande qu'elle eut à peine la force de donner quelque faible espoir au

timide soupirant, qui, enchanté de cette marque d'intérêt, se hasarda, dans l'excès de sa joie, à presser sa main sur son cœur; mais, honteux et effrayé de son audace et de la liberté inouïe qu'il avait prise, il sortit précipitamment sans lui jeter un autre regard.

Après avoir retenu sa place dans la voiture qui partait le lendemain, il alla voir le peu de connaissances qu'il avait faites à D***, et se rendit ensuite vers l'après-midi au bocage favori d'Angélique. Dans ses pensées romanesques, il avait résolu de transformer l'orme qui l'embellissait en confident de son amour, et, voulant graver sur son écorce verdoyante les lettres initiales du nom de sa belle et du sien, il tira de sa poche le couteau de Barthold, qu'il commençait, après six ans de fidèle dépôt, à regarder comme sa propriété. Il s'agenouilla sur un banc de gazon, et traça, en

gros caractère, les deux noms dont le premier lui était si cher ; puis, laissant échapper l'instrument, il s'assit, et les bras croisés, en contemplant son ouvrage, il tomba dans une de ses rêveries accoutumées.

Une heure s'était écoulée ainsi, lorsqu'il fut tiré soudain de ses songes de bonheur par des voix véhémentes et colères qui semblaient se disputer. Mu par son aversion pour les scènes de violence, il se cacha derrière le tronc de l'arbre, et, au travers d'un buisson, il distingua ses deux rivaux qui s'approchaient de l'orme en décélant par leurs paroles et leurs gestes la fureur qui les animait.

Florian, craignant, s'il restait en cet endroit, qu'ils ne l'accusassent d'avoir écouté leur conversation, se retira dans le fourré du bois ; il avait déjà atteint la grande route, lorsqu'il se rappela qu'il avait oublié son couteau; se reprochant sa poltron-

nerie, il retourna le chercher ; il regarda à travers les buissons, et n'entendant plus aucun son, et n'apercevant point les militaires, il présuma qu'ils s'étaient éloignés ; il hâta sa marche, car le crépuscule avait remplacé le jour, et s'étant avancé jusqu'au pied de l'arbre, il heurta quelque chose qui le fit trébucher. Inquiet, il se baissa, et à la pâle clarté de la lune qui se dégageait en ce moment des nuages, il vit un cadavre étendu sur la terre ; des torrens d'un sang noir s'échappaient en bouillonnant d'une horrible blessure qui lui traversait le cou, d'où sortait le manche blanc du poignard de Barthold.

Frappé de terreur et d'épouvante à cet affreux spectacle, Florian se couvrit la figure de ses mains et demeura quelques instans anéanti sans pouvoir trouver la force de fuir ; son cœur battait violemment, et ses jambes se dérobaient sous lui.

Il sortit enfin de son accablement; excité par la peur, il se sauva précipitamment de ce lieu fatal, laissant le couteau dans la blessure. Il traversa le bois sans rencontrer personne, et lorsqu'il fut sur la grande route, la nuit était devenue si obscure que les passans ne purent remarquer son trouble ni son agitation; il en profita pour courir à toutes jambes vers la ville : il atteignit la promenade hors des barrières, et se laissa tomber épuisé sur un banc.

Jetant des regards craintifs autour de lui, il fut long-temps à recouvrer l'usage de ses sens. Ce fut alors seulement qu'il se ressouvint d'avoir oublié de retirer son couteau du corps de la victime, alors aussi il se rappela le sourire sardonique de son ami, lorsqu'il lui dit ses mots : « *Le sort que nous cherchons à éviter nous frappe toujours.* » Et la pensée que cette arme si remarquable, qu'on avait sans cesse vue en

sa possession, pourrait le faire soupçonner pour le meurtrier et le conduire à l'échafaud, vint remplir son esprit de nouvelles terreurs, vives, fortes, terribles, puisqu'elles étaient fondées sur les apparences.

Ayant fait à la hâte ces diverses réflexions, il se leva brusquement du banc et s'achemina vers son logement pour y achever ses préparatifs de départ.



§ IV.

Une Rencontre.

Amour, que je crains ton empire
Et tes charmes et tes bienfaits!
Epargne un cœur qui ne respire
Que l'innocence et que la paix.
(OLD PLAY.)

APRÈS une nuit agitée, passée tout entière sans sommeil, et pendant laquelle chaque bruit qu'il entendait le faisait tres-

saillir, Florian, aussitôt qu'il fit jour, alla à la poste, où il se plaça dans un char prêt à partir pour la Normandie. Au bout de quelques instans, qui lui parurent un siècle, la voiture s'ébranla et dépassa bientôt après les bastions de la citadelle. Il se sentit alors soulagé d'un poids énorme. Néanmoins ce soulagement n'était que momentané, car dès qu'un nuage de poussière s'élevait au loin, et qu'un cavalier passait sur la route, ses craintes devenaient plus vives. C'était en vain qu'il tâchait de rassurer sa conscience par la pensée qu'il n'avait rien à se reprocher : le souvenir des supplices endurés par des milliers d'innocens élevait dans son âme un trouble qui augmentait encore son effroi ; c'était en vain aussi qu'il cherchait à s'endormir : à peine ses paupières appesanties se fermaient elles, que la voix et l'éclat de rire satanique de Barthold le réveillaient en sur-

saut, et ses oreilles retentissaient de ces paroles

— « Cesse, cesse de te soustraire à ta destinée! en France, l'innocent et le coupable périssent sur le même échafaud. »

Ces visions effrayantes poursuivirent le malheureux jeune homme jusqu'à la tombée de la nuit. Le char s'arrêta alors devant une auberge qu'il ne devait quitter que le lendemain matin. Les inquiétudes du pauvre fugitif se renouvelèrent, lorsqu'il apprit cette fâcheuse circonstance.

— « Si l'on est sur mes traces, se dit-il, et si l'on sait la route que j'ai suivie, les archers ne tarderont pas à m'atteindre. »

Un voyageur, qui arriva sur ces entrefaites, lui fournit le moyen de s'échapper. Cet homme se lamentait de ce qu'à la foire voisine il n'avait pu vendre un de ses chevaux. Florian le prit à part, et, lui ayant

offert 40 livres, il obtint sa monture à ce prix.

Sachant qu'il lui importait de se presser, il s'élança dessus et galopa toute la nuit, en prenant les premières routes qui se trouvaient devant lui. Pendant quatre jours il continua son voyage au hasard, faisant mille détours, et ne s'arrêtant que pour donner à son coursier fatigué le temps de se reposer; car, à cette époque, on n'exigeait point de passeports des voyageurs qui ne sortaient pas de France.

Le matin du cinquième jour de sa fuite, il se trouva dans un canton qu'il ne connaissait pas; se croyant hors de danger, il poursuivit plus doucement son chemin entre des coteaux couverts de vignes, et par l'ardeur d'un soleil brûlant qui lui faisait vivement sentir l'aiguillon de la soif. Il regardait autour de lui, pour découvrir quelque hameau ou quelque chaumière où il pût se rafraîchir,

ainsi que son cheval, lorsque des cris plaintifs, qu'il entendit à peu de distance, lui firent tourner la tête. Il aperçut une mule abattue sur la route, la jambe cassée, et faisant d'inutiles efforts pour se relever.

Non loin de là, un grand lourdaud, en habits de paysan, les yeux ouverts et la bouche béante, se grattait la tête pour trouver quelque expédient. Plus loin, une jeune personne, d'une beauté ravissante, se tordait les mains dans son désespoir, et pleurait sur le sort de son animal favori, dont les harnais brodés et le riche caparaçon indiquaient l'aisance de son propriétaire.

Florian sauta à terre, et offrit son assistance. La jeune fille ne répondit pas : mais, levant ses beaux yeux noirs pour le remercier, elle les arrêta sur lui avec une expression qui jeta le désordre dans son âme. Il

compris ce langage muet, et voyant que la timidité l'empêchait seule de lui parler, il s'approcha de la mule.

— « Pauvre bête, dit-il, il n'y a plus d'espoir ; le moyen le plus prompt et le plus humain d'alléger ses souffrances serait de la tuer à l'instant. Si vous le permettiez, mon cheval pourrait porter les paniers qui sont sur votre selle jusqu'au prochain village, ou aussi loin qu'il vous serait agréable. »

La jeune fille lui témoigna alors toute sa reconnaissance de cette proposition obligeante, et lui dit, en l'acceptant, qu'elle revenait de visiter un de ses parens, et qu'elle avait encore quatre lieues à faire pour atteindre la maison de son père. Mais elle voulut que son serviteur ne tuât sa chère mule que lorsqu'elle ne serait plus en état d'entendre ses gémissemens; puis, se tournant vers son nouveau conducteur, elle lui annonça, avec une grâce charmante, qu'elle

était prête à partir. Cependant elle ne consentit point à l'échange des selles, et ajouta que, comme elle avait monté quelquefois à cheval, elle aimait mieux se tenir, tant bien que mal, derrière lui, que de le voir marcher l'espace de quatre lieues par la chaleur et la poussière.

Florian, ne pouvant vaincre la résistance de cette belle inconnue, remonta sur son coursier, et, une minute après, la jeune personne, avec l'aide de son domestique, se plaça derrière lui. Tout en rougissant de la nécessité, elle passa, pour se soutenir, un bras autour du corps de notre jeune homme, et le pria de se mettre en route, afin d'arriver avant la nuit.

Ils causèrent tout le long du chemin avec une intimité qui, à chaque instant, devenait plus grande; la jeune fille était moins timide et Florian plus communicatif. Jamais il ne s'était trouvé dans une situation

si douce : la blanche main de sa compagne était posée sur son cœur dont elle accélérait les battemens déjà si précipités ; son corps touchait le sien ; il n'avait qu'à tourner la tête pour rencontrer ses regards et pour baiser sa bouche. Un frémissement voluptueux parcourait tous ses membres ; ses yeux se troublaient ; son imagination s'égarait, et dans le trouble où se perdait son âme, il demeurait silencieux. Dans cet instant plein de charmes pour lui, Barthold, Angélique, son amitié, son amour, tout était oublié. C'était véritablement de l'amour qu'il ressentait alors ; c'était cette passion indomptable et aveugle qui, pour n'être venue que plus tard, n'en était que plus ardente. Sa destinée était fixée : il avait trouvé celle qu'il devait aimer. Sa conversation réservée, modeste et pourtant enjouée, le captivait sans qu'il s'en aperçût ; en l'écou-

tant, ses craintes disparaissaient pour faire place à des émotions plus douces.

Cependant il remarqua, non sans quelque surprise, que chaque fois qu'un voyageur passait, elle tirait sur son visage le coin de son manteau; mais bientôt sa surprise se changea en un vague soupçon, lorsque, vers la fin de leur voyage, elle abaissa tout-à-fait son capuchon, de manière qu'il cachait entièrement ses traits. Dès lors ses réponses, auparavant si animées, devinrent brèves et entrecoupées, comme si quelque objet secret la préoccupait.

Le soleil s'était couché au milieu de nuages resplendissans des feux lancés par ses derniers rayons, quand les deux voyageurs arrivèrent à une demi-lieue de la ville où ils devaient entrer. En cet instant, l'étrangère demanda soudain à son guide si son intention était de voyager jusqu'au matin. Celui-

ci, espérant obtenir quelques notions sur le nom et la demeure de sa compagne, lui répondit qu'il était indécis sur ce qu'il ferait. Elle lui conseilla d'accorder une nuit de repos à son cheval harassé, et lui désigna minutieusement un hôtel où il pourrait loger.

Il promit de suivre ses avis. Aussitôt, par un effort subit, elle se laissa glisser à terre; puis, s'approchant de Florian, elle le remercia de nouveau du service qu'il lui avait rendu.

— « Maintenant, reprit-elle avec un embarras visible en regardant craintivement autour d'elle, j'ai une autre grâce à vous demander : mon père ne serait pas content que vous m'accompagnassiez à la maison, et je ne voudrais pas non plus fournir un thème aux propos des commères qui me verraient à pareille heure avec un jeune homme; vous m'obligerez donc beaucoup

en attendant ici que je sois entrée dans la ville. — Voulez-vous m'accorder cette faveur? » répéta-t-elle avec un regard suppliant.

— « Oh! certainement, » répliqua Florian un peu désappointé.

— « Adieu donc, dit-elle avec une douce expression, et puisse le ciel récompenser votre bonté! »

Et bondissant d'un pas rapide et léger, elle disparut bientôt derrière un angle de la route, occasionné par un détour que faisait la rivière en cet endroit. Florian mit pied à terre pour soulager son cheval, et resta quelques instans à suivre des yeux la jeune fille, admirant sa démarche gracieuse, sa figure enchanteresse, jusqu'à ce qu'elle eût tout-à-fait disparu à sa gauche. Il se rappela avec un soupir de regret l'amabilité, le charme irrésistible et sans art de ses discours; puis, se voyant encore seul, il se trouva plus

malheureux que jamais : le sentiment de sa position périlleuse vint de nouveau le tourmenter et lui faire maudire sa timidité habituelle qui l'avait empêché de s'informer, d'une manière plus pressante, du nom et de la demeure de la charmante inconnue.

Tout en réfléchissant ainsi, une demi-heure s'était écoulée. Il remonta sur le coursier, et laissant flotter la bride sur son cou, il lui abandonna le soin de le conduire. Le noble animal ne se trompa pas, il marcha droit à la ville.

A peu de distance des portes, la grande route passait sous une arcade enfumée, noircie par le temps, et qui tenait à une vieille masure d'architecture gothique. Arrivé sous cette arcade, Florian fut arrêté par un jeune garçon qui, à cheval sur une barrière, lui tendit son chapeau en lui demandant un sou.

— « Pourquoi? demanda Florian.

— « Monsieur, c'est une redevance établie, répondit le jeune garçon, et si vous avez un cœur compâtissant, vous donnerez un autre sou pour le repos de l'âme des criminels. »

Et, en disant ces mots, il lui indiqua du doigt une boîte de fer-blanc placée sous la niche d'une madone près de la porte de la maison.

Florian frémit involontairement, jeta quelque monnaie dans le tronc et s'éloigna, s'efforçant, pour bannir ses pénibles idées, de penser à la mystérieuse inconnue. Soupçonnant, d'après la manière pressante avec laquelle elle l'avait engagé à se rendre à l'auberge qu'elle lui avait indiquée, qu'il pourrait peut-être l'y trouver, ou du moins apprendre de ses nouvelles, il se dirigea vers l'enseigne de *Henri IV*, qui était celle d'un hôtel du troisième

ordre, mais vraiment remarquable par sa propreté et la promptitude avec laquelle on y était servi.

Les soirées, dans cette saison, étaient assez fraîches; et comme il eût été trop long de chauffer la salle à manger, l'hôte proposa à Florian de prendre quelques rafraîchissemens dans la cuisine, que des fourneaux et un grand feu rendaient excessivement chaude. Il accepta cette invitation, tout en appréhendant la présence de trois étrangers qu'il avait vus entrer; mais à son plaisir extrême, il n'aperçut que des domestiques qui étaient trop sérieusement occupés à préparer le dîner pour faire attention à lui.

Il s'assit donc dans un coin près du feu, où les effets combinés d'une chaleur extraordinaire et d'une fatigue inaccoutumée, le plongèrent dans un sommeil profond, qui dura plusieurs heures; il se serait même

prolongé beaucoup plus long-temps, s'il n'avait été interrompu par l'hôte, qui l'avertit, la serviette sous le bras, que son souper était prêt depuis quelques instans, et qu'il l'aurait déjà réveillé s'il n'avait craint de troubler son repos.

Il est vrai que le pauvre fugitif n'avait pas, durant les cinq nuits précédentes, dormi si bien et si tranquillement, la tête calme, les membres étendus, l'esprit dans une douce quiétude et libre de toute crainte, de tout songe, de toute vision menaçante qui pussent interrompre son insensible et délicieux *far niente*.



pendant le voyage, pour [illegible], cil.
[illegible] l'Abbé [illegible]
tir, le [illegible] sous le bras, [illegible]
[illegible] près de [illegible] quelques [illegible]
qu'il l'aurait déjà réveillé s'il n'avait craint
de troubler son repos.

Il est vrai que le pauvre [illegible] n'avait
pas dormi des cinq nuits précédentes,
[illegible] si bien et si tranquillement, la [illegible]
[illegible], les membres [illegible]; [illegible]
[illegible] et [illegible] de [illegible]
[illegible] devinrent [illegible]
[illegible] qui [illegible] interrompre son [illegible]
[illegible] et [illegible].

§ V.

La Proposition.

Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? un Juif n'a-t-il pas des mains, des sens, des organes, des dimensions, des passions ? N'est-il pas nourri de la même nourriture que l'est un autre homme ?

(SHAKSPEARE, *Merchant of Venice.*)

FLORIAN se leva de sa chaise, les yeux à demi-ouverts, et suivit l'hôte d'un pas appesanti vers une table où un chapon rôti

et une bouteille remplie d'un vin rouge et mousseux, attendaient son arrivée. Les domestiques étaient tous retirés; l'hôte quitta la cuisine, et Florian, sérieusement occupé à disséquer le chapon dont le parfum délicieux achevait de le réveiller, était trop préoccupé pour remarquer s'il était le seul habitant du spacieux appartement où il se trouvait; car le feu était presque éteint, et la chandelle, posée sur sa table, ne répandait qu'une lueur faible au milieu du vaste espace dont les extrémités se perdaient dans l'ombre, comme une étoile égarée qui jette dans les ténèbres du firmament les tristes rayons de sa tremblante lumière.

Minuit sonnait dans la cour de l'auberge; lorsqu'il eut un peu apaisé sa faim, il songea alors à examiner les lieux. En tournant la tête du côté du foyer, il vit avec surprise que la chaise qu'il venait de quitter était occupée; en regardant plus attentive-

ment, il aperçut un homme d'un certain âge, dont la figure, large et carrée, était cachée en partie par un manteau brun ;.ses cheveux paraissaient gris, son front était sillonné de rides, et ses sourcils, épais et rapprochés, ombrageaient des traits mornes et massifs comme du bronze. Ses yeux, petits et enfoncés dans sa tête, brillaient d'un pâle éclat; ils étaient fixés sur Florian avec un air de sombre méfiance.

Un profond silence régnait dans toute la maison; l'étranger avait une attitude si immobile, son regard était si extraordinaire et son aspect si étrange, qu'à la lueur incertaine des tisons, le fugitif l'aurait pris pour un être surnaturel, si, de temps à autre, les bouffées de tabac qui s'échappaient de sa pipe, ne l'avaient convaincu de son erreur.

L'étranger ayant quitté son siége près du feu, prit un flacon de vin et s'approcha de Florian : « Avec votre permission, lui dit-

il, je vais m'asseoir à côté de vous, car une petite causerie amicale est le meilleur assaisonnement d'un verre de bon vin. »

Et, sans attendre de réponse, cet homme singulier s'assit juste en face de Florian; puis le sourire sur les lèvres, il le regarda avec des yeux étincelans qui firent baisser les siens et jetèrent l'effroi dans son ame. Le malheureux jeune homme continua en silence à faire disparaître son souper; mais il n'avait plus d'appétit; il ne mangeait que pour se donner une contenance. Intimidé par son nouveau compagnon, il osait à peine lever les yeux sur lui, de peur qu'il ne découvrît le fond de son cœur. Il remarqua cependant que ses traits n'étaient point d'une forme commune, et que ses regards ne portaient point l'empreinte d'une vaine curiosité, mais celle d'un sang-froid soupçonneux, qui lui fit craindre qu'il ne fût un agent de la police envoyé à sa poursuite. Il pâlit à

cette terrible conjecture, et ne pouvant plus feindre une tranquillité qu'il n'avait pas, il n'achèva pas son pain, se leva brusquement, et allait quitter la chambre, lorsque le vieillard se levant aussi, courut après lui, l'arrêta par le bras et le ramena près du feu; jetant ensuite un regard autour de lui pour s'assurer s'ils étaient seuls, il lui dit d'une voix lente et expressive :

— « Jeune homme, ce n'est point le hasard qui nous réunit à cette heure; je suis venu ici pendant votre sommeil, et c'est moi qui ai prié l'hôte de ne vous éveiller que lorsque ses domestiques seraient au lit, parce que j'avais quelques mots à vous dire. »

— « A moi ? » s'écria Florian.

— « A vous ! reprit le vieillard, en regardant encore une fois autour de lui. Mon projet était de vous donner un bon avis,

car j'ai de l'expérience. Sachez qu'un danger imminent vous menace. »

— « Un danger !... » répéta Florian d'une voix troublée.

— « Et...... n'avez-vous pas sujet de craindre ce danger, continua l'étranger? Oui, votre pâleur et votre agitation m'annonçent que vous me comprenez. Je suis vieux, ma vie n'a été qu'un long pèlerinage; cependant mon cœur n'est point encore glacé, et je ne suis pas inflexible pour les crimes où l'impétuosité et la force des passions entraînent la jeunesse. Confiez-vous à moi, poursuivit-il en plaçant sa main sur son cœur; ici repose la confession de bien des malheureux, elle y reposera tant qu'une pulsation battera dans mes veines, car jamais, jamais, je n'ai trahi l'homme qui a eu confiance en moi.... *fût-il même souillé de sang.* »

S'arrêtant après ces mots, il lança un

coup d'œil pénétrant sur Florian, dont la main tremblait dans la sienne, puis, se penchant vers lui, il lui dit à l'oreille :

— « Jeune homme ! vous avez *un meurtre* sur la conscience ! »

— « C'est faux ! s'écria Florian indigné d'une pareille supposition, c'est faux !... Je jure au nom du Dieu vivant qui lit au fond des cœurs, que ma conscience ne me reproche *aucun* meurtre ! »

— « Je suis aise de m'être trompé, reprit le vieillard d'un air satisfait ; si vous êtes innocent, j'en suis aussi charmé que vous ; cependant le danger dont je vous ai parlé ne vous menace pas moins, et il faut tout l'intérêt que vous m'inspirez pour m'engager à le détourner de votre tête. »

Florian, trop alarmé pour lui répondre, le regarda d'un air de doute.

— « Je vais vous parler franchement, continua le vieillard après un instant de

réflexion : lorsque vous passâtes près de ma maison, ce soir....... »

— « Quelle créature, quel homme êtes-vous ? » interrompit Florian au comble de l'étonnement.

— « Ayez un peu de patience, répliqua l'étranger, tandis qu'un sourire égayait son visage rembruni ; vous rappelez-vous la grande arcade appuyée contre une vieille maison, où l'on vous demanda un sou ?..... Cette maison est à moi, et j'étais assis à ma fenêtre lorsque vous déposâtes votre aumône dans la boîte pour les malheureux criminels. Alors, si vous aviez levé les yeux, vous auriez aperçu une épée nue et une hache étincelante suspendues au-dessus de votre tête. »

En entendant ces mots, Florian tressaillit et recula de trois pas.

— « Je vois à votre effroi, poursuivit,

sans s'émouvoir, son sinistre compagnon, je vois que vous devinez quelle personne est en cet instant devant vous. Vous avez raison, jeune homme, vos conjectures sont fondées : *je suis* l'Exécuteur de la ville ; mais du reste un honnête homme, décidé à vous rendre service autant que je le pourrai. Maintenant, écoutez-moi : lorsque vous vous arrêtâtes sous le tranchant du glaive, il vacilla et se heurta contre la hache. Quiconque est ainsi accueilli par l'épée du bourreau est inévitablement destiné à se trouver en contact avec elle. J'ai entendu ce cliquetis, que tous mes collègues de France n'interprêtent que d'une seule manière, et j'ai pris aussitôt la résolution de vous suivre pour vous en avertir. »

Le malheureux jeune homme, qui avait écouté en silence cette étrange communication, fut saisi d'une terreur inexprimable ; et, couvrant de ses mains son visage déco-

loré par la crainte, il s'écria avec angoisse......

— « O Dieu, Dieu tout-puissant, protége moi ! »

— « Ha, ha ! dit le bourreau avec un éclat de rire affreux, j'ai donc réussi à réveiller votre *conscience* assoupie. C'est peut-être dommage de déranger une dame si accommodante, si peu cruelle... Au fait, elle pouvait changer ; « *n'est-elle pas du genre féminin?*...... » Mais calmez-vous, reprit-il d'un ton plus doux, je ne vous trahirai pas ; non, je ne suis pas assez lâche ni assez perfide pour cela. L'accusation et le jugement ne font point partie de mon office, et, comme vous savez que je ne puis instrumenter hors de mon ressort, vous n'avez rien à redouter de moi. Profitez seulement de mon avertissement, je vous y engage, et vous m'en remercierez sans doute un jour.

Hélas, qui aurait pu penser qu'un être si jeune était déjà souillé de sang ! »

— « Par tout ce qui est sacré ! s'écria Florian d'une voix tremblante, je suis innocent de meurtre et incapable de mensonge ! Vous m'êtes étranger, mais vous paraissez réunir la bonté à la pénétration, l'indulgence à la sagesse ; écoutez donc mon histoire, et aidez-moi ensuite de vos conseils. »

Il révéla alors à son auditeur l'enchaînement de circonstances qui l'avait forcé à chercher son salut dans la fuite, et son récit fut si simple et si candide, qu'il démontra clairement son innocence. Les traits austères du bourreau s'éclaircirent par degrés, à mesure qu'il l'écoutait, et tout-à-fait convaincu, il serra cordialement la main de Florian, en lui disant, comme il finissait :

— « C'est bien! c'est bien! je vois maintenant ce qui en est. Ne vous étonnez pas, dans ma profession on apprend à pénétrer le cœur humain. Lorsque je vous regardais dormir, votre sommeil ne me parut pas celui d'un coupable; et, à présent, je jurerais que vous êtes aussi innocent de tout meurtre, que je le suis moi-même. Avec l'aide de Dieu, j'espère vous arracher à ce péril; et vraiment, eussiez-vous tué votre rival dans une querelle, j'aurais agi de même avec vous; car je sais que la colère a fait pécher plus d'un juste. Il n'est que trop vrai que le glaive vous a dénoncé par son balancement; mon aïeul, mon père et moi, nous avons toujours découvert, à ce signe, ceux qui étaient criminels; mais rassurez-vous; l'épée vacille également pour son maître et pour sa victime.

« Vous n'ignorez pas, je pense, mon jeune ami, que, dans ce monde, il faut être

quelque chose, et que le sort impitoyable nous force tous à jouer un rôle. Il faut que nous soyons (métaphoriquement parlant) le marteau ou l'enclume, le boucher ou l'agneau : choisissez donc. Bref, je m'intéresse à vous; je vous veux du bien : je n'ai point de fils, il ne me reste qu'une fille, une fille charmante, épousez-là, et je vous adopterai pour mon successeur; vous aurez satisfait alors à votre destinée, en étant en contact avec le glaive, et, si vous le tenez d'une main ferme, j'ose jurer qu'il ne vous donnera jamais la mort.

« D'ailleurs, en examinant bien ma proposition, je ne vois pas qu'elle ait rien d'inconvenant ni de déplacé pour vous?

« Qu'est-ce qu'un bourreau?

« C'est un homme comme un autre : Au physique, vêtu d'une tunique au lieu d'une robe d'hermine, coiffé d'un bonnet au lieu d'un chapeau. Au moral, c'est un homme qui

obéit comme tant d'autres. Il remplit sa charg eavec impartialité, et cette charge, objet d'horreur, et parfois de mépris, n'est pas plus indigne que celle du soldat qui pointe son canon contre une personne désignée. Certes! ce meurtre ne peut pas être imputé à l'un plus qu'à l'autre. Le soldat obéit à son colonel; moi, j'obéis à mon juge: pour canon j'ai une hache, pour affût, un billot.

« On me désigne un condamné; on me commande d'exterminer en lui le principe vital; je soupire, mais je fais mon devoir, et mon esprit n'est plus occupé que du moyen d'exécuter les ordres que j'ai reçus, de la manière la plus douce pour le malheureux qui en est la victime. »

« Aucune cruauté, aucune férocité ne m'anime alors. Oh! si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous y verriez quels sentimens l'agitent! Je me figure être un chi-

rurgien : je me dis que ma profession est un art. Je me raffermis, je pense à ceux qui font souffrir l'humanité avec des titres plus nobles que le mien; je me répète que ma mission est purement passive, et je tâche de faire l'opération de la façon la plus expéditive.

« Le ciel, s'il y avait là quelque chose de mal, ne m'en punirait pas : il remonterait à la source; car, pour moi, je ne suis qu'un instrument : quoique la malveillance et des préjugés injustes s'acharnent après cet instrument, fort de ma conscience, qui ne me reproche *aucun crime*, je me moque de leurs axiomes.

« L'enfant craint toujours la verge qui le frappe.... »

Florian, étonné, interdit, stupéfait, n'avait pas la force de lui répondre, tant l'horreur et l'indignation avaient glacé ses

sens; cependant il fit un geste pour l'interrompre.

« — Un instant, dit froidement le Bourreau, ne vous pressez pas. Ce que je vous propose mérite quelque réflexion. La nuit est longue et favorable aux pensées, employez-la à bien peser mes paroles, et songez, en même temps, que votre tête n'est pas tellement affermie sur vos épaules que vous puissiez vous croire en droit de dédaigner mes conseils; songez aussi que tous vos projets pour l'avenir sont désormais détruits, et que mon offre amicale et franche peut seule vous assurer un asile inviolable, une existence certaine, et vous préserver d'une destruction que, sans elle, vous ne pourriez sûrement éviter; soyez bien persuadé, d'ailleurs, que votre innocence ne vous sauverait pas des soupçons de la police, ni de la sévérité de ses châtimens, puisque

vous n'avez aucune preuve à alléguer en votre faveur. »

En achevant ces mots, le bourreau laissa aller le bras de Florian, et ayant quitté brusquement la cuisine, l'abandonna à ses réflexions.



§ VI.

La Fuite.

A horse! a horse! my kingdom for a horse!
(Shakspeare, *Richard III.*)

Un instant après son départ, l'hôte parut avec une lumière pour conduire Florian dans sa chambre; celui-ci le suivit en silence, et aussitôt qu'il se vit seul, il se jeta

sur son lit, après avoir éteint sa lampe, dans l'espérance que l'obscurité lui donnerait peut-être le sommeil qu'il cherchait; mais vain espoir, il ne pouvait s'assoupir : la proposition du vieillard le poursuivait et lui dérobait un repos dont il avait un si grand besoin.

« Moi, devenir un.....! » murmurait-il dans son agitation, sans pouvoir jamais prononcer le mot si horrible et si odieux à son oreille. Un tremblement convulsif agitait tous ses membres; et si parfois ses yeux se fermaient, appesantis par la fatigue, il faisait des songes affreux, mélange épouvantable de tout ce que la vie a de plus terrible et la mort de plus hideux. Le glaive, la hache, l'échafaud, la potence et la roue, passant devant lui comme une procession funèbre, semblaient intercepter tous les chemins de salut.

Il s'éveilla au point du jour, la tête en-

core remplie de ces visions fantastiques, et quitta son lit aussi fatigué que lorsqu'il y était entré. Appréhendant que le bourreau ne lui renouvelât ses détestables offres, redoutant, d'un autre côté, d'être arrêté, jugé et condamné comme meurtrier, il ne vit d'autre ressource que la fuite, une fuite prompte et immédiate. En cet instant le coq chanta pour la troisième fois, et Florian, troublé, éperdu et ne sachant comment échapper au sort qui le menaçait, ne se sentait pas le courage de devenir, soit marteau, soit enclume, selon l'expression de l'homme de sang.

Cependant le danger était pressant, il le sentit, et ayant descendu précipitamment l'escalier, il demanda son cheval avec toute l'ardeur d'un roi trop célèbre dans l'histoire d'Angleterre, car, pour lui, il y allait aussi de la vie ou de la mort. Mais le garçon d'écurie était sorti, et l'hôte n'était pas

encore levé; une mortelle demi-heure se passa à l'attendre. Enfin il parut, accabla Florian de ses ennuyeuses prévenances, et voulut qu'un marmiton l'accompagnât pour lui montrer le plus court chemin. Le bouillant jeune homme, malgré son impatience, fut obligé d'accepter pour ne point perdre de temps à discuter. Son guide le quitta à l'extrêmité d'un faubourg. Débarrassé de sa présence, il jeta autour de lui des regards inquiets et chercha à découvrir quelque rue de traverse; il en aperçut une bordée de chaque côté par une rangée de châtaigniers; mais à peine son cheval s'y fut-il engagé qu'il vit venir à lui, monté sur une mule, le même vieillard de la veille. Avant qu'il eût eu le temps de rétrograder, il était déjà à ses côtés.

— « Ha, ha! mon jeune fugitif, dit-il, je savais bien que vous chercheriez à vous échapper; mais je suis plus fin que vous,

et je m'en réjouis, puisque ma perspicacité me procure le bonheur de vous sauver ; car, n'en doutez pas, en sortant de cette ville vous courriez à votre destruction. Il ne faut point se dégoûter ainsi de la vie, ni se dérober à l'amitié de ceux qui vous aiment.

« Vous n'avez pas assez de fermeté pour soutenir un regard scrutateur, ni une volonté assez décidée pour aider vos résolutions. A la première question que l'on vous ferait, vous vous troubleriez, et votre trouble serait l'aveu d'un crime, le signal de votre perte !...... Vous ne me répondez pas? Votre silence me dit pourtant que vous appréciez les raisons que l'affection me dicte. Ah ! pourquoi vous soustraire à l'asile, à la protection que je vous offre si franchement et de si bon cœur ? Parce que je suis un bourreau, me croyez-vous donc sans ame, dépourvu d'entrailles et de sentiment ? Ne

suis-je pas un homme comme vous, comme vous sujet à l'infortune, aux misères, à la mort, et pensez-vous que la profession que j'exerce m'ôte le droit de compatir aux malheurs des autres, et la faculté d'y être sensible ?.... Si vous avez pu concevoir une pareille pensée, vous vous êtes trompé, et cruellement pour moi; car mon unique dessein était de vous arracher aux limiers de la police, et, en vous recueillant sous mon toit, de vous mettre à l'abri de tout soupçon. Je vis retiré, je ne vois personne et je ne reçois aucune visite : votre présence ne sera donc nullement remarquée. Dans peu de semaines les poursuites qu'on dirige contre vous se ralentiront, et vous pourrez alors partir sans danger et sans crainte.

— « Sans danger et sans crainte ! répéta le timide Florian ; ah, plût au ciel !.... »

Le discours du vieillard était si sensé

qu'il ne put refuser davantage d'accepter sa proposition ; il pressa donc doucement sa main, et lui dit :

— « Je vous accompagnerai, et puisse Dieu vous récompenser de votre bonté, car, pour moi, je ne le puis. »

— « Il faut que nous nous en retournions par la route que j'ai suivie, reprit le bourreau, elle nous conduira à ma maison, où vous arriverez sans être aperçu. Votre hôte, qui m'a diverses obligations, vous a fait prendre ce chemin à ma requête. Il croit que vous êtes un de mes proches parens, et que, pour ne pas paraître en public avec un Exécuteur, vous m'aviez fixé un rendez-vous ce matin de bonne heure. »

Après avoir chevauché quelque temps le long des remparts, ils atteignirent le bâtiment gothique dont je vous ai parlé, et Florian y entra avec une émotion difficile à décrire, quoique les manières ouvertes et

amicales de son nouvel hôte eussent banni de son esprit tout soupçon de perfidie.

Il trouva une table garnie d'un excellent déjeuner, et le bourreau envoya demander sa fille, pour qu'elle lui apportât une bouteille du meilleur vin de sa cave.

Florian regardait la porte avec une attente remplie d'anxiété, se représentant déjà avec dégoût les avances hardies d'une femme qui, en faisant son possible pour l'enchaîner dans les liens du mariage, ne croirait faire que son devoir et obéir aux vues de son père. Il se figurait l'ennui et le tourment qu'il aurait à se débarrasser de ses importunités, lorsqu'enfin la porte, en s'ouvrant, vint changer soudain le cours et la nature de ses sentimens pour les reporter vers des idées plus riantes.

— « Que vois-je! s'écria-t-il. »

C'était elle..... elle-même; la belle voyageuse, sa charmante compagne que, dans

ses terreurs et son trouble, il avait totalement oubliée.

Une rougeur pudique colorait ses joues, et ajoutait à la douceur de son visage et à la grâce de sa personne. Transporté d'une joie, dont il ne pensait seulement pas à se rendre compte, Florian se leva vivement pour lui parler; mais, en passant derrière son père, elle lui jeta un coup d'œil significatif, qui lui fit comprendre qu'elle désirait que leur première connaissance fût un secret pour ce dernier. Il se contenta donc de la saluer en silence, et se remit sur sa chaise, tandis que le vieillard lui présentait sa fille sous le nom de Juliette.

Ce fut alors, qu'entouré des soins de l'amitié et d'une hospitalité des plus franches, la fièvre de terreur qui avait poursuivi sans cesse Florian commença à le quitter et à le laisser un peu à lui-même, c'est-à-dire libre d'arrêter ses méditations

sur les images qui lui plaisaient, sans se voir obligé de penser à des objets de crainte qui le forçaient à chercher des moyens pour s'en préserver. La maison de l'exécuteur, qui lui inspirait d'abord une horreur si grande, une répugnance si invincible, devint peu à peu pour lui un séjour de bonheur et de paix, que la vivacité, les grâces et l'aimable enjouement de Juliette transformaient à ses yeux en un palais digne de rivaliser avec la splendeur de celui d'Aladin.



§ VII.

L'Indécision.

—

Vous voyez qu'un vieillard par fois peut être utile.
(Shakspeare).

Privée de sa mère dès l'âge de quatorze ans, et isolée, d'après la volonté de son père, de toute espèce de société, la fille du bourreau avait été habituée depuis longtemps à une existence solitaire.

Elle avait consacré la plus grande partie de ses heures de loisir à des lectures historiques, que son père crut propres à nourrir, tout en l'amusant, cette force d'esprit que réclamait la position dans laquelle le sort l'avait placée. Ces études utiles l'avaient douée d'un stoïcisme, d'une résolution de caractère que n'aurait pas fait soupçonner sa douceur, et qui la rendaient bien propre à être le soutien d'un homme aussi faible et aussi indécis que Florian.

Sa mère était Parisienne, et avait reçu une éducation distinguée; mais, orpheline et sans défense, elle ne put échapper aux poursuites d'un seigneur libertin qui, pour se venger de ses vertueux refus, l'avait accusée de vol; elle fut obligée, pour se soustraire à une mort inévitable, de fuir du château, où elle résidait comme gouvernante des filles de cet indigne gentilhomme, et de se réfugier dans la même ville où Florian

avait été découvert par le bourreau. Diverses circonstances, assez semblables à mon récit, mais qui lui sont étrangères, et que par conséquent il vous importe peu de connaître, lui firent accepter un asile dans la maison de ce dernier, qui avait encore sa sœur. Ce fut là que, déplorant l'amertume de sa destinée, et dans un moment de désespoir et d'exaspération, elle accepta les offres respectueuses et tendres du bourreau, qui ne tarda pas à la conduire à l'autel. Mais, incapable de s'accoutumer à un genre de vie si triste, le chagrin mina sa santé; elle dépérit chaque jour jusqu'à ce que son ame se fût enfin envolée vers l'éternel séjour.

Juliette était le portrait vivant de sa mère: comme elle, elle était sensible, instruite et aimable; comme elle, accomplie en talens et en vertus. A ces avantages, elle joignait une voix flexible et sonore. Accoutumée à trouver tous les hommes dédaigneux, brusques,

grossiers, méprisans, elle ne fut que plus surprise et plus captivée par la tournure élégante et les paroles affables et polies de Florian, dont elle put juger, d'après ses prévenances gracieuses durant leur voyage de quatre lieues. Le sentiment qui l'attirait vers lui, était une émotion si douce, qu'elle s'y abandonnait sans réflexion; elle trouvait un plaisir singulier à prêter l'oreille à ses discours, à entendre le son harmonieux de sa voix, et à se laisser entraîner par le charme inexprimable des pensées qu'il émettait avec une si vive éloquence.

Quant à Florian, son attachement était plus lent à se former, car le souvenir d'une première affection rendait plus difficile les commencemens d'une seconde. Mais le temps ne tarda pas à affaiblir dans son cœur l'image d'Angélique, et le doute, l'incertitude de savoir si son amour était partagé, finirent par l'effacer tout à fait sans

en laisser de traces. D'ailleurs, le tragique incident arrivé à D***, en détruisant ses espérances pour l'avenir, la lui faisait regarder comme à jamais perdue pour lui. Il céda donc insensiblement à la magie de la présence de Juliette, à sa bonté, à sa douceur et à cette gaîté inépuisable qu'elle semblait n'exprimer que pour lui.

Il apprit bientôt à apprécier ses vertus, ses rares qualités; il fut surtout touché de la tendresse qu'elle lui témoigait. La douce intimité qui les unissait s'augmentait de jour en jour, elle se changeait en un sentiment ardent, impétueux, qui s'emparait de toutes les facultés de Florian, sans qu'il s'en aperçût ou même sans qu'il cherchât à s'en rendre compte. Mais hélas! il ne fut que trop tôt éveillé de ce rêve de bonheur, et trop tôt replongé dans une longue réalité d'angoisses nouvelles, terribles et poignantes.

Quelques semaines après son arrivée, le

bourreau l'avait engagé à prolonger son séjour chez lui, pour donner à ceux qui pourraient le poursuivre le temps de l'oublier. Florian sentait ses craintes se dissiper insensiblement, et il se livra sans appréhension à la sécurité, à la joie, à l'espérance. Cette dernière ne quitte jamais l'homme, et, pour deux amans, le présent renferme l'avenir. Cependant, le rusé vieillard ne perdait point de vue ses projets, car ses forces qui diminuaient lui rappelaient qu'il serait réduit à la misère, si un étranger venait le remplacer dans la charge que son grand âge allait bientôt le rendre incapable de remplir.

Plusieurs mois s'étaient ainsi écoulés, et le vieil exécuteur, après avoir enfin su de sa fille que Florian, éperduement épris d'elle, lui avait donné sa foi, saisit un matin l'occasion de lui parler en particulier.

— « Je crois, mon jeune ami, lui dit-il,

qu'il est temps que nous commençions ensemble un petit apprentissage. Venez, suivez-moi à mon atelier. »

Florian, sans réfléchir au sens de ces paroles, lui obéit en silence, et se trouva un instant après dans une vaste cave, où le vieillard ouvrit une porte en fer qu'il n'avait jamais remarquée. Il entra alors avec son guide; mais à peine eut-il franchi le seuil de cette chambre souterraine qu'il recula saisi d'effroi; car il ne vit autour de lui que des instrumens de supplice.

Une rangée de haches étincelantes et de glaives tranchans étaient suspendus le long des murs avec une horrible symétrie : en face d'une potence, on voyait une roue; plus loin un chevalet; à quelques pas, une estrapade sur laquelle étaient placés des scies, des fers aigus, des clous et des tenailles simples et dentelées; puis, debout, dans un coin, une croix de Saint-An-

dré où quelques mêches de cheveux et des esquilles d'os s'étaient enfoncées dans le bois, sous le coup formidable qui les avait séparés du corps dont ils faisaient autrefois partie; tandis qu'au milieu de ces épouvantables trophées s'élevaient plusieurs têtes... de choux plantées, au bout d'un pieu, sur un bloc de bois où étaient accrochés des tranches carrées et épaisses d'un lard jaune qui servait à graisser les écroux des machines. Celles-ci reposaient sur des planches numérotées et barbouillées d'une teinte rougeâtre sur laquelle paraissaient çà et là quelques taches d'une couleur plus foncée.....

Florian tressaillit; mais pour ne point montrer un effroi ridicule, il se raffermit et resta. Le bourreau, ayant décroché un sabre, en essuya soigneusement la lame et la présenta à son compagnon.

— « Maintenant, mon fils, dit-il, es-

sayez un peu votre force et votre adresse sur ces têtes de choux. La tentative n'est pas difficile, elle ne demande qu'une main ferme. »

— « Ciel! s'écria Florian, parlez-vous sérieusement?

— « En pourriez-vous douter, répondit le bourreau avec calme. Je vous fais cette proposition, et je n'ai pas besoin, je pense, de vous en expliquer le motif : il est facile à deviner, puisque la cause en est naturelle. Vous aimez ma fille; vous vous êtes acquis son amour; elle vous aime, Florian, et vous n'êtes pas capable de la tromper, de payer sa tendresse de mépris et sa confiance de perfidie.

— « Oh non, assurément! s'écria Florian avec une vivacité qui dévoilait la bonté de son cœur; je l'aime passionnément, et je ne désire rien plus que de devenir son époux.

— « Eh bien, mon fils, il ne tient qu'à vous de l'être, reprit aussitôt le vieillard; vous avez obtenu son affection sans mon consentement : je compte trop sur votre honneur pour douter un seul instant du parti que vous prendrez pour justifier votre intimité. Il est donc temps d'en venir à une conclusion, et de vous vouer entièrement à la seule carrière qui puisse vous mériter la main de Juliette.

— « *La seule?*..... répéta tristement le jeune homme; j'ai abandonné, il est vrai, pour votre fille, le monde et ses préjugés;... mais je suis jeune, industrieux : je possède quelques talens que je peux utiliser malgré leur faiblesse, et certainement je pourrais bien trouver une occupation, une place capable de me faire vivre avec ma femme et ma famille, dans une modeste aisance, sans me vouer à cette vocation terrible.....

— « *Et ma fille!* s'écria le bourreau

avec une profonde amertume, ma fille, que deviendra-t-elle ? Vous, vous pouvez rentrer dans le monde, mais elle ?..... On sait que vous avez demeuré trois mois dans ma maison ; vous sentez qu'après votre séjour, elle ne peut plus paraître nulle part, si ce n'est avec le titre de votre épouse.

« Mais que dis-je? Vous ne pouvez plus rentrer vous-même dans le sein de la société : vous n'avez pas encore assez de stoïcisme, ni assez de fermeté pour braver l'opinion, et c'est naturel... Non, non, Florian, ce courage même vous serait inutile, car le glaive de la justice vous frapperait tôt ou tard en tout lieu, et je vous aime trop d'ailleurs pour vous permettre d'en courir la chance, surtout lorsqu'elle n'est pas douteuse. Tenez, lisez ce papier, le contenu vous rendra l'usage de la raison. »

Florian, tremblant comme une feuille d'automne agitée par le vent, saisit le pa-

pier que le vieillard tira de son porte-feuille : c'était un vieux journal à moitié déchiré, contenant sommation judiciaire de la part des autorités de D***, de livrer un étudiant dont le signalement était donné, et qui avait quitté tel jour l'université et pris la diligence de Normandie... A ces explications étaient joints le nom du fugitif, son âge et quelques détails sur sa taille, sa tournure, ses vêtemens et ses traits..... En jetant un coup-d'œil au bas de la page, il aperçut le mot meurtre plusieurs fois répété. Sa vue se troubla, ses genoux s'entrechoquèrent, et après une vaine tentative pour lire une ligne ou deux de plus, il laissa tomber le fatal document, et s'appuya contre le mur, tremblant, sans pouvoir respirer et presque mort.

— « *C'est bien lui!* murmura le bourreau dont le regard subtil était fixé sur le jeune homme. Je ne vous ai jamais de-

mandé votre nom, lui dit-il alors tout haut, mais, je le sais à présent. Votre effroi vous trahirait même aux yeux d'un enfant. Vous ne possédez pas le grand art de dissimuler. Croyez-moi, Florian, en me quittant vous trouverez la mort, que vous éviterez en restant; car ce n'est vraiment *qu'ici seulement* que vous trouverez la sécurité, le repos et le bonheur.

— « Le bonheur !..... répéta tristement Florian.

— « Oui, le bonheur... reprit le tentateur. Vous et Juliette, vous vous aimez tous deux, et dans toutes les positions de la vie, l'amour est le calme de l'existence.

« Mon office se transmet de génération en génération; il produit à celui qui l'exerce, non-seulement une bonne maison et quelques arpens de terrain, mais encore un revenu assez considérable. Chaque voyageur qui passe sous l'arche de ma maison me

paie un droit, parce qu'il y a une cinquantaine d'années qu'une inondation força la ville à ouvrir une route sur les propriétés de mon aïeul. Eh bien, je serais privé de tous ces bénéfices si, vieux et infirme, mes enfans dédaignaient de suivre ma profession, et si Juliette se mariait avec un des membres de cette société qui regarde son père avec horreur et mépris. Alors, ma maison serait détruite par la populace, toujours féroce et toujours fanatique, et mon unique enfant serait massacrée sur ses ruines......

« Florian, Florian, seriez-vous assez cruel pour la vouer à la mort,............ pour la délaisser,... elle qui vous aime d'un amour si vrai, d'une tendresse si touchante et si vive; seriez-vous assez perfide, assez barbare, assez cruel, après lui avoir fait des sermens auxquels l'honneur *seul* vous en-

gage, pour l'abandonner à sa douleur et à ses larmes ?..... Oh, je ne puis le croire ; une telle pensée, j'en suis certain, n'est jamais entrée dans votre cœur si noble et si pur.

« Par respect pour quelques préjugés aussi absurdes qu'injustes, vous ne voudrez certainement pas condamner au malheur et au désespoir celle qui ne respire que pour vous, en refusant de remplir un emploi essentiel à la société, et dont vous rachètent, en vous lavant de tout reproche intérieur, les lois de votre patrie, qui doivent être observées par tous les bons citoyens.

« Mais si vous êtes déterminé à me quitter, où trouverez-vous la résolution nécessaire pour faire face aux périls qui vous environneront de toutes parts ; car la police a des agens partout, et, si vous leur échappez, comment ferez-vous pour vivre, lorsque

vous serez dans des transes perpétuelles, et que vous n'oserez vous découvrir, de peur de subir le destin auquel vous voulez-vous soustraire ? »



§ VIII.

L'Exécution.

Abbhorson : *Coquin, la hache est-elle sur le billot?*
Pompée : *Toute prête, monsieur.*

(Shakspeare, *Mesure pour mesure.*)

L'horrible alternative présentée par le politique bourreau au malheureux Florian, et le sentiment qu'avait ce dernier de l'impossibilité où il était d'échapper aux poursuites de la police, lui ôtèrent la fa-

culté de pouvoir produire un argument capable de réfuter ceux qu'on lui opposait. Il n'avait ni parens ni amis sur l'appui desquels il pût compter ; il se rappela que tous les cœurs lui étaient fermés, et qu'il ne possédait aucune preuve de son innocence, puisqu'il n'y en avait d'autres témoins que le ciel et lui.

Accablé par ces tristes réflexions, il demeura quelques instans perdu, abîmé dans ses pensées, tandis qu'un désespoir muet glaçait tous ses sens et l'empêchait de parler. Le bourreau vit son avantage; mais, satisfait de l'impression que ses discours avaient produite sur sa crédule victime, il cessa de la presser, et, après l'avoir engagé à réfléchir à sa proposition, il alla dans son jardin.

Florian revit sa chère Juliette, qui, par ses larmes et ses soupirs, par ses prières et par ses tendres reproches, lui arracha une

résolution à laquelle il n'osait s'arrêter. Entraîné et captivé tour à tour par la douce éloquence de la fille et par les raisonnemens spécieux du père, qui l'assurait que depuis quelques années les sentences à mort avaient été commuées en travaux forcés à perpétuité (à une ou deux exceptions près), son énergie l'abandonna; il céda à tous les sophismes par lesquels on répondait à ses objections, et, comme le roitelet fasciné qui tombe dans la gueule du serpent, il se soumit à la destinée qui le poussait irrésistiblement vers une vocation qu'il ne pouvait nommer sans horreur.

Ce n'était cependant pas un sacrifice pour Florian d'abandonner un monde égoïste et ingrat, où le jour du bonheur est toujours sans lendemain, et où il était comme un étranger, égaré, sans guide et sans soutien. Il se résigna à la force des circonstances, et ne tarda pas à trouver

quelque adoucissement à ses peines dans l'attachement sincère du vieillard, et dans la tendresse toujours croissante de sa charmante fille, qui adorait, en lui, un homme qu'elle voyait si supérieur à tous ceux qu'elle avait connus jusqu'alors . . . .

. . . .

Quinze jours après les deux amans furent unis, et les autorités de la ville stipulèrent avec le vieil exécuteur qu'à la première condamnation Florian prouverait, par son adresse et la force de son bras, sa capacité à lui succéder. . . . .

Plusieurs mois s'écoulèrent.... l'arrivée de chaque criminel qu'on jetait dans les prisons frappait Florian d'une terreur et d'une angoisse inexprimables. Heureusement que l'assertion de son beau-père fut

justifiée par les circonstances, et que, durant deux années, il jouit d'une félicité sans mélange auprès de Juliette, qui le rendit l'heureux père de deux beaux garçons. Il commençait à sentir une tranquillité d'esprit qui lui était depuis long-temps inconnue, lorsqu'au moment où les cachots étaient vides, une calamité imprévue fondit sur sa tête comme l'éclair qui sillonne un ciel sans nuage.

Son beau-père reçut un matin, à l'heure du déjeuner, un ordre du juge de la province qui lui prescrivait de se rendre le lendemain à une ville située à dix lieues de distance de chez lui, pour décapiter un criminel dont l'exécution avait été différée par la maladie et la mort de l'exécuteur de l'endroit.

A cette nouvelle inattendue, le visage de Florian se couvrit d'une pâleur effrayante, un tremblement soudain s'empara de tous

ses membres, et son cœur sembla prêt à se briser.

Le vieillard, assez indifférent à l'émotion qu'éprouvait son gendre, le conduisit, malgré sa résistance, dans la salle souterraine, où, après quelques pourparlers dans lesquels il triompha encore de sa timidité, il lui fit abattre une vingtaine de choux, jusqu'à ce qu'il se fût acquitté de cette opération avec la dextérité convenable, en dépit de la sueur froide qu'il voyait découler de son front.

En remontant, ils se mirent à table pour dîner, mais Florian ne toucha à aucun des mets qui étaient devant lui, et il remarqua que le bourreau, tout en noyant son trouble dans de fréquentes libations, paraissait affecté, quoiqu'il ne voulût pas en convenir, et qu'il tâchait de prendre un air insouciant que sa contenance démentait.

Après une nuit passée dans la plus vive agitation, Florian, que les tendres consolations de sa femme n'avaient pu calmer, prit congé d'elle au lever de l'aurore, et monta dans la voiture qui l'attendait, ainsi que son beau-père, sous l'arcade gothique. Le vieillard calcula qu'ils arriveraient dans la ville quelques minutes seulement avant l'instant fixé pour l'exécution, ce qui épargnerait à son gendre, dont il craignait la faiblesse, les préparatifs lugubres de la sanglante catastrophe, et ne lui laisserait que le temps d'assister à la messe, que le condamné devait entendre à l'église avant d'aller au supplice.

Il ne se trompa point dans son calcul; car ils arrivèrent au moment où la triste procession s'approchait lentement de l'échafaud. Florian, incapable de supporter la vue du criminel, se détourna promptement, monta l'échelle en chancelant, et

se cacha derrière son beau-père, tandis que la victime de la justice humaine montait d'un pas ferme et mesuré les degrés de l'échafaud.

L'exécuteur jeta sur son gendre un regard de reproche, comme pour lui rappeler de ne pas laisser faiblir son courage. Le moment décisif approchait; il lui dit à l'o-l'oreille. « Allons, Florian, du courage! Garde-toi seulement d'envisager le criminel avant de le frapper; mais lorsque la tête sera abattue prends la par les cheveux, et regarde la alors en face, ou la canaille doutera de ton courage. »

— « Oh! mon père... ma main tremble; je me sens défaillir.

— « Si tu trembles, tu es perdu! Songe que si tu manques le condamné le peuple te mettra en pièces, ainsi que moi. Tiens voici la hache; elle coupe bien. Je l'ai aiguisée ce matin. Raffermis-toi; allons, al-

lons, sois homme! C'est si peu de chose; tu lèves le bras.......

« Une seconde....... et tout est dit! »

Florian sentait un nuage passer sur ses yeux, sa vue se troublait, ses oreilles tintaient, et les clameurs tumultueuses de la foule qui se pressait au pied de l'échafaud arrivaient jusqu'à lui, comme un bourdonnement confus.

— « Ne me pousse pas tant, blanc bec! disait une grosse commère à un petit ouvrier, qui se démenait des pieds et des coudes pour arriver jusqu'à une borne, sur laquelle il voulait monter.

— « A-t-on jamais vu un morveux comme ça, disait une autre? Y ne se presserait pas tant pour assister à la messe.

— « Pardi, je crois bien, ce n'est pas si drôle...

— « Qu'est-ce que tu veux donc, polisson?

— « Alle est plaisante celle-là; ce que je

veux? Pardi! je veux voir. Et vous, qu'est-ce que vous voulez donc?

— « Qu'est que ça te fait, blanc bec? A t'y de l'esprit, ce gamin?

— « Tiens, te voilà cadet! s'écria un homme en tablier vert, qui avait aperçu le petit ouvrier. Ce vaurien est toujours fourré dans toutes les exécutions. Peut-on être cannibale comme ça à c't âge-là? A quoi que ça te sert de rester ici, mauvais garnement?

— « Ça me donne du cœur.

— « Ah ben! je t'en vas donner du cœur, moi. Allons, oust! Ote-toi de là que je m'y mette! »

Et, en disant ces mots, l'homme ayant donné un coup de pied à l'enfant, qui s'en alla en pleurant, monta sur la borne qui lui fut aussitôt disputée par une vingtaine de curieux mal placés.

— « A la glace! à la glace! qui veut boire, criait une femme avec un baril sur le dos.

— « Qu'est-ce que tu vends, princesse? s'écria une écaillère qui était là depuis neuf heures du matin exposée au soleil, afin d'avoir une meilleure place.

— « C'est du rogomme; vous en faut-t'y un petit verre?

— « Non, donne moi-z'en un grand... Ah! ça fait du bien, ça! Donne-moi z'en encore un. Y a si long-temps que j'attends, que j'en ai le gosier tout sèche.

— « Vont-t'y bientôt commencer? madame, demanda un tanneur.

— « Ma foi, je n'en sais rien. Mais ce que je sais bien, c'est que c'est se moquer du monde, dont auquel nous faisons partie, que de faire attendre comme ça tout debout.

— « Tiens, Jeannette, regarde ce *fadard,* dit une voisine en désignant Florian,

auquel le vieil exécuteur continuait à parler bas. A-t'y pas l'air d'un Jean-Farine?

— « Et c't autre donc qui lui jabotte à l'oreille, avec sa bedaine pointue, dit une charcutière, dirait-on pas qu'il est farci de boudins?

— « Gare! gare! femelle!!! » s'écria un cavalier en faisant caracoler son cheval au milieu de la foule, pour rejoindre son escadron.

— « C't insolent! » répétèrent toutes les femmes, en rivalisant d'injures.

— « Paix, silence, silence! crièrent plusieurs voix, voilà le condamné qui s'agenouille..... le prêtre qui parle.

— « Il détourne sa tête du crucifix, dit un vieillard.

— « Comme il a l'air tranquille et courageux, observa un autre.

— « Quel dommage! mourir sitôt, car il est encore jeune, reprit l'écaillère.

— « On dirait presque que le bourreau regrette de le tuer, » remarqua le premier interlocuteur.

— « Est t'y bête! s'écria un garçon boucher, si j'étais à sa place, ce serait bientôt fait..... Faut voir comme je vous abats un bœuf.

— « Tais-toi donc, brutal » interrompit le vieillard.

— « Chut! chut! s'écrièrent quelques voix; le criminel a posé sa tête sur le billot..... »

Et au même instant, un horrible silence s'établit dans cette foule agitée; tous les esprits étaient tendus, tous les regards fixés vers l'échafaud, sur lequel devait se jouer la plus sanglante des tragédies.

La foudre même, en tombant, n'aurait pu détourner, d'une minute, la curiosité féroce de cette multitude avide de sang et d'émotion.

Cependant Florian avait un peu surmonté

son effroi, et, ayant levé les yeux vers le ciel, spectateur de ses actions, il le prit à témoin de l'innocence de son ame; puis, refoulant sa faiblesse, il s'avança d'un pas ferme, avec l'énergie du désespoir, vers sa victime, couchée en travers du billot.

— « Bravo, mon fils! s'écria à demi-voix le bourreau, courage!...... ce n'est qu'une tête de chou!

Et, avec un effort frénétique, Florian saisit à deux mains l'instrument fatal, qui étincela de mille feux divers sous les rayons du soleil, tandis qu'il le balançait dans les airs. Ses yeux, appesantis, étaient fixés sur le cou du criminel, pour calculer la distance; enfin il les détourna; et, guidé plutôt par une longue habitude que par l'attention, il frappa le coup mortel, qui retentit sourdement sur les planches, qu'un torrent de sang couvrit soudain.

La tête, séparée du corps, fit plusieurs bonds sur l'échafaud, et vint rouler jusqu'aux pieds de Florian, qui, immobile, n'osait croire encore qu'il eût arraché la vie à un de ses semblables.

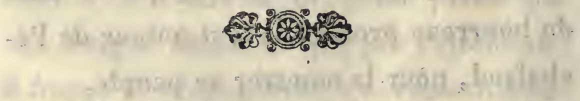
Son beau-père s'approcha alors de lui. « Tu as été admirable, mon fils! lui dit-il à demi-voix, je te félicite de ton adresse. Mais rappelle-toi mes avis, regarde hardiment ton ouvrage, ou la populace te huera et se moquera de toi. »

Il fut obligé de répéter une seconde fois ses paroles, avant qu'elles pussent être entendues de son gendre. Accoutumé depuis quelque temps à une obéissance absolue, Florian obéit, et aperçut au même instant la tête sanglante du criminel, que le valet du bourreau promenait tout autour de l'échafaud, pour la montrer au peuple.

Mais que devint-il, grands Dieux? lorsque ses regards rencontrèrent une figure

bien connue....... celle de Barthold, livide et pâle, et dont les yeux bleus, brillant d'un éclat sinistre, étaient fixés sur lui d'une manière horrible, tandis que ses lèvres, entrouvertes, se crispaient dans la dernière lutte des muscles qui se distendaient, et dans la dernière agonie de la mort!.....

Paralysé par la terreur, Florian tomba privé de sentiment dans les bras de l'exécuteur, qui, ayant prévu ce moment critique, le transporta, aidé de son valet, dans la maison du défunt bourreau de la ville.



§ IX.

La Révélation.

Les arbres brisés repoussent des rejetons, les travaux du laboureur rendent la fertilité aux champs ravagés, mais rien ne peut rendre la vie aux hommes,

(SHAKSPEARE, *Périclès.*)

PENDANT une heure, le malheureux jeune homme demeura plongé dans une heureuse insensibilité.

Le désespoir, après avoir épuisé en lui

ses plus violens paroxismes, l'avait réduit à un état de langueur et d'abattement qui lui laissait à peine le souvenir de ce qu'il avait fait. Le vieillard, qui commençait à soupçonner quelque motif extraordinaire à une émotion si grande, le força de boire plusieurs verres de vin, et le supplia ensuite de lui révéler la cause de sa faiblesse. Mais il se passa long-temps avant que Florian put recouvrer assez de force pour lui répondre. Enfin il fondit en larmes et parut soulagé.

— « Je le connaissais ! dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots : il fut autrefois mon ami. O mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi as-tu permis que je vécusse !.... Il n'y a plus d'espoir pour moi...... je suis un homme déshonoré,... un misérable !.... un infâme !..... un assassin ! O ciel, serait-ce vrai ?.... serait-il possible que j'eusse assassiné mon meilleur, mon plus cher ami,

celui qui m'avait tant aimé...... Toutes les nuits son ombre sanglante va me poursuivre, et demandera ma mort en expiation de la sienne.... Ma conscience ne me laissera plus aucun repos; mes jours seront sans joie et mes nuits sans sommeil. O Barthold, Barthold! que m'avais-tu fait pour que je t'égorgeasse......

« Je ne puis le croire criminel! non, non, je ne puis que me rappeler sa tendresse et son amitié pour moi. O mon père, je vous en conjure, si vous m'aimez, allez trouver les juges, car *il faut* que je connaisse son crime.

L'exécuteur, dans l'ame froide duquel la pitié se mêlait au repentir, se hâta de courir aux informations, et revint une demi-heure après : ses traits étaient empreints d'un air d'inquiétude qui ne put échapper au malheureux Florian :

— « Pour l'amour de Dieu, ô mon père,

s'écria celui-ci, dites-moi tout,..... il faut que je sois instruit tôt ou tard. Parlez, parlez, ce silence me tue... Votre anxiété m'annonce un malheur, car si un homme, tel que vous, est ainsi ému......

— « Moi, ému ! c'est impossible ! répliqua le vieillard un peu déconcerté, celui que vous avez exécuté était un misérable qui a été condamné pour deux meurtres. Consolez-vous donc. »

Florian, soulagé par cette nouvelle, brièvement rapportée, commença à respirer plus librement, et regarda le bourreau avec des yeux qui semblaient implorer quelques détails plus circonstanciés.

— « Florian, continua le vieillard en l'examinant d'un œil pénétrant, lorsque vous m'avez fait le récit de vos infortunes à D***, m'avez-vous tout révélé ? N'avez-vous gardé *aucune* réserve avec moi ?

— « Aucune, mon père, aucune, je vous

le jure au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré! répondit son gendre d'une voix solennelle.

— « Un des crimes de Barthold, poursuivit le bourreau, était intimement lié avec votre histoire. On dit qu'il a tué l'officier dans le meurtre duquel vous vous trouvâtes impliqué, à cause des apparences qui se réunissaient alors contre vous.

— « *Lui!* s'écria Florian saisi d'horreur; non, non! de par le Tout-Puissant il ne l'a point tué!!!... J'ai assassiné un innocent, et le souvenir en sera pour moi aussi cruel, aussi fatal, que la malédiction du ciel!

— « Pouvez-vous *me prouver* qu'il n'eut aucune part à ce meurtre? lui demanda l'impassible exécuteur, dont les vagues soupçons s'étaient renouvelés en apprenant que Florian avait connu intimement Barthold.

— « Je puis affirmer, par serment, qu'il est innocent de ce meurtre, répondit Florian avec une chaleur qui sembla pour un moment lui rendre l'usage de ses sens. Quant à l'autre crime, poursuivit-il, par pitié, mon père, dites-moi quelle autre personne l'accuse-t-on d'avoir assassiné ?

— « *Vous-même !* dit le vieillard, si toutefois le nom qui a été inséré dans les avis judiciaires de D*** vous appartient réellement.

Pendant quelques instans, Florian fixa ses yeux sur son beau-père sans le voir ; il paraissait comme anéanti, son désespoir fut tel qu'il ne put articuler un mot,... ses yeux étaient ternes,.... ses cheveux hérissés,... son front humide,.... ses dents serrées,... ses mains tordues et renversées, et tout son corps agité par une violente attaque de nerfs. Il serait tombé de sa chaise, si le vieillard ne l'avait soutenu. Ce dernier

ne put s'empêcher de contempler, dans une douloureuse perplexité, le malheureux qu'il pouvait nommer sa victime.

— « Après tout, murmurait-il, c'est l'époux de ma fille; il est doux et bon pour elle. C'est moi qui l'ai forcé d'embrasser ma profession; c'est donc à moi d'en supporter les terribles conséquences. »

Après bien des efforts il réussit enfin à rendre Florian à lui-même; l'infortuné jeune homme, en sortant de l'insensibilité dans laquelle il avait été plongé, ouvrit les yeux, et s'appuyant sur l'épaule de l'exécuteur, il fondit en larmes.

Quand il fut un peu plus calme, celui-ci lui demanda s'il se sentait la force de l'entendre.

— « Oui, mon père, répondit-il en soupirant.

— « Rappelez-vous alors, mon fils, continua le vieillard, que vous êtes sous la pro-

tection du glaive, et que vous pouvez, sans aucune crainte, m'ouvrir votre cœur tout entier. Dites-moi donc d'abord qui vous êtes?...

— « Je suis, mon père, répondit-il avec énergie, je suis Florian, comme je vous l'ai déjà déclaré : je fus l'ami d'enfance et le compagnon d'étude de l'homme dont j'ai répandu le sang sur l'échafaud..... mais il me faut, et j'aurai la preuve de tous les crimes imputés à Barthold... Tenez! je vois encore ses yeux sortant de leurs orbites et arrêtés sur moi!... Ah! cette affreuse vision me déchire le cœur!!! Oui! oui! je vous le dis, si vous ne parvenez à me convaincre qu'il a mérité son sort, mes remords me feront justice de moi-même, et je ne sais où mon désespoir m'entraînera. »

Il était maintenant avéré, pour le vieillard, que les soupçons qu'il avait eus sur la liaison de Florian avec Barthold, étaient

dénués de vraisemblance; se ressouvenant aussi de la franchise invariable et de la vertu qui faisaient la base du caractère de son gendre, il éprouva la plus vive compassion pour la torture morale qu'il endurait. Il sentit que la vérité, et rien que la vérité, pouvait seule le satisfaire; il se détermina alors à appeler près de lui le confesseur du criminel; et, après avoir obtenu de Florian qu'il irait prendre du repos, il le veilla jusqu'à ce qu'il se fût endormi.

Après trois heures d'un sommeil tranquille qui le remit en quelque sorte des secousses qu'il avait éprouvées, Florian s'éveilla, aperçut son beau-père assis près de son chevet, la figure sereine, et les yeux presque rians; cette vue releva son courage en même temps qu'elle lui fit pressentir quelque consolation.

— « Florian, dit-il, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre : j'ai parlé au prêtre

qui a confessé Barthold ; c'est un vieillard aimable et indulgent, qui ne désire rien de plus que de tâcher d'adoucir votre juste chagrin. Il vous recevra ce soir dans sa cellule; et, non-seulement il versera dans votre ame le baume de la religion, mais encore il révélera, autant que le lui permettra la sainteté du secret que le criminel lui a confié, quelques-unes des circonstances antérieures à sa mort.

« En attendant, mon cher fils, chassez loin de vous cette morne stupeur, et faites un effort sur vous-même pour m'accompagner dans une petite promenade autour des remparts de la ville. »

Après un exercice salutaire, ils se rendirent, à l'heure fixe, au couvent des jésuites; le frère tourier les conduisit immédiatement dans la chambre du confesseur, prêtre d'un aspect vénérable, qui, en voyant entrer Florian, le regarda un ins-

tant en silence; puis, lui frappant sur l'épaule, s'écria tout à coup : « Grand Dieu!!! est-il possible, ô! Florian! que vous existiez encore? »

Le jeune homme, étonné, leva soudain ses yeux qu'il avait tenus tristement baissés, et reconnut aussitôt, dans l'ecclésiastique qui était devant lui, le digne supérieur du collége où il avait été élevé (le même qui l'avait félicité de la disparition de Barthold). Cette découverte inattendue lui fit éprouver la plus douce sensation; les années qu'il avait passées sous la surveillance paternelle de ce bon vieillard se retracèrent à sa mémoire, pénétrèrent son ame attendrie d'une profonde vénération, et dissipèrent sa timidité. La confiance que lui inspirait le guide de son enfance l'engagea bientôt à lui faire l'aveu sincère de ses remords, de ses infortunes, avec cette éloquence irrésistible et sans art d'une

ame pure. Le confesseur qui avait écouté son récit sans l'interrompre, lui dit à son tour :

— « Je me réjouis d'apprendre que Barthold, quoique coupable de bien des crimes, ait cependant quitté la vie sans s'être souillé de votre mort. Je ne puis révéler à qui que ce soit les détails de sa confession, sans violer le dépôt sacré qui doit reposer en moi. Tout en vous cachant ses dernières fautes, il m'est néanmoins permis de vous entretenir de quelques particularités antérieures de sa vie, et de vous dire comment il se trouve impliqué dans le meurtre dont vous avez connaissance. Elles vous réconcilieront sûrement avec vous-même, et vous engageront à vous soumettre à la volonté de celui qui, dans ses desseins secrets, a fait de vous l'instrument aveugle d'un châtiment justement mérité. Sachez donc, mon fils, que lorsque vous crûtes, ainsi que bien

d'autres, que Barthold s'était enfui du séminaire, il était retenu prisonnier dans ses murs; nos révérends pères avaient acquis la certitude de la part qu'il avait prise aux brigandages d'une bande d'incendiaires qui, depuis quelques mois, infestaient le voisinage......... Odieux à ses maîtres comme à ses camarades, repoussé de tous, excepté de vous, il avait cherché des compagnons dignes de lui, dans le but d'acquérir de l'argent pour satisfaire ses penchans vicieux; il sortit de chez nous une nuit, et pilla, avec ces bandits, plusieurs habitations sans défense.

« A cette époque, nous reçûmes de la police l'avis qu'il était impliqué dans un plan projeté pour incendier un château, et que la nuit suivante était le moment fixé pour l'exécution de cet horrible dessein. Ayant fait les perquisitions nécessaires, on découvrit que Barthold avait été ab-

sent toute la nuit : ce qui fit craindre qu'il ne reparût plus. Heureusement pour la réputation de la maison, il revint peu après l'avis du lieutenant civil, pour reprendre, je crois, le couteau précieux qu'il avait oublié dans sa chambre. Il fut aussitôt arrêté par nos agens et jeté dans un cachot. Nous espérions alors qu'une réclusion sévère et nos réprimandes opéreraient, peu à peu, un changement salutaire dans son cœur, que les mauvais conseils endurcissaient.

« Cette réclusion, approuvée par ses parens, dura trois années consécutives; sans en obtenir de bons résultats. Enfin, après plusieurs tentatives infructueuses, Barthold réussit à s'échapper et à rejoindre ses compagnons de débauches et de crimes, dispersés par la vigilance de la police. Bientôt il devint le chef de ces misérables, les rassembla sous ses ordres, et fut la ter-

reur du pays par les cruautés inouïes qu'il exerça.

« Venons aux faits qui vous sont connus ; après votre fuite de D***, le vent souffla plusieurs jours avec tant de violence que personne ne dirigea ses pas vers le bosquet où le malheureux officier avait été frappé. On ne découvrit donc le cadavre que le quatrième jour après votre départ. L'épouvante que ce meurtre causa dans le pays fut égale à l'exécration que l'on voua à l'assassin. La maréchaussée, munie d'indices certains, se mit à le poursuivre vigoureusement. Dès qu'on avait appris dans la ville la sanglante catastrophe, on s'était porté en foule sur le théâtre du crime, où le corps était encore gisant sur le dos et le cœur percé d'outre en outre par le fatal couteau. Conduit par la Providence et la justice divine, Barthold, qui était arrivé le matin à D***, se fraya un passage à tra-

vers la foule, et jeta sur la victime un regard indifférent, lorsque, tout à coup, la poignée d'ivoire du couteau qu'il avait perdu depuis si long-temps vint frapper sa vue. Etonné de le retrouver en pareil lieu, il lui échappa un geste de surprise, et sa figure basanée se couvrit d'une rougeur subite. Des espions avaient été apostés dans le bosquet pour observer les diverses émotions que la vue du cadavre produirait sur les spectateurs, afin de diriger les premières recherches. Ces hommes remarquèrent le trouble de Barthold et l'arrêtèrent.

« Lorsqu'on l'interrogea, il commença par nier qu'il eût jamais connu le couteau; au bout de quelques jours, on le mit de nouveau en présence de la victime: il l'examina sans émotion et avec son effronterie accoutumée. Mais, quand on lui commanda de retirer l'arme sanglante de

la blessure, il détourna la tête, un tremblement convulsif agita tous ses membres, et le fer homicide lui échappa des mains. La superstition et la férocité faisaient, vous le savez, la base du caractère de Barthold. Aussi, j'attribue maintenant les sensations, qu'il ne put refouler dans son sein, à l'idée qu'il avait que sa destinée était attachée à ce funeste couteau, déjà cause de son emprisonnement, et qui mettait alors sa vie en danger. Cette agitation, qu'il ne fut pas maître de réprimer, fut remarquée de tout le monde; mais lorsqu'on lui fit subir un nouvel interrogatoire, il persista à nier que le poignard lui eût jamais appartenu. Cependant, quand on lui demanda son nom et la nature de ses occupations à D***, son embarras redoubla, ses réponses s'embrouillèrent, et ses contradictions manifestes ne servirent qu'à l'accuser davan-

tage ; enfin il convint qu'il avait vu autrefois le couteau en votre possession.

« Cette perfide insinuation faillit diriger les soupçons sur vous, dont la conduite irréprochable et sans tache était si avantageusement citée à l'université. Vos mœurs douces et paisibles, votre aversion si décidée pour les scènes d'horreur et de sang, fut rappelée pour votre défense, par plusieurs assistans; l'un d'eux affirma que vous aviez quitté la ville trois jours avant la consommation du crime. En un mot, la lâche disculpation de Barthold lui devint funeste et indisposa tous les esprits contre lui. Quelques heures plus tard, on reçut la nouvelle que la voiture dans laquelle vous étiez parti de D*** avait été attaquée par une bande de voleurs en traversant une forêt. Plusieurs voyageurs avaient été tués ou blessés, tandis que d'autres avaient trouvé leur salut dans la

fuite. Comme vous aviez disparu, on présuma que vous étiez tombé sous les coups de Barthold, et qu'il vous avait dérobé le couteau dont il s'était servi ensuite dans le bosquet. Cette nouvelle présomption se trouvait fortifiée par l'émotion soudaine que l'accusé avait éprouvée à la vue de l'arme, et par la probabilité que le meurtre du jeune officier avait dû suivre le pillage de la diligence. Il fut donc emprisonné jusqu'à ce qu'on eût instruit son procès. Peu de temps après, on reçut de Normandie une lettre à votre adresse; elle annonçait que votre malle, que vous aviez confiée à un voiturier, était parvenue à sa destination, et que le retard que vous mettiez à arriver causait une inquiétude générale.

« Les juges, ne sachant plus que faire, répandirent de tous côtés votre signalement exact, avec l'ordre, aux agens de la force publique, de s'emparer de votre

personne et de vous conduire à D***, pour que vous pussiez éclaircir l'affaire et dévoiler la vérité. Mais toutes les recherches furent infructueuses ; elles n'aboutirent qu'à faire traîner le procès en longueur et à rejeter les magistrats dans l'incertitude, non-seulement sur votre compte, mais encore sur celui de vos compagnons de voyage, dont le sort est toujours resté douteux.

« Cependant la gendarmerie réussit à arrêter plusieurs des brigands qui avaient dévalisé la voiture, et quand on les confronta avec Barthold, ils le dénoncèrent pour leur chef. Celui-ci ne pouvait continuer le système absolu de dénégation qu'il avait adopté dès le commencement, il avoua qu'en effet il avait participé au meurtre des voyageurs; néanmoins, il persista à nier qu'il vous eût aperçu parmi eux, et même qu'il fût coupable de l'assassinat commis dans le

bosquet. Mais votre disparition, son émotion en regardant le couteau, et ses aveux déposaient toujours si fortement contre lui, qu'il fut déclaré coupable et condamné à mort.

« Pendant la semaine qui suivit son arrêt, un de ses camarades lui procura des outils qui lui fournirent les moyens de se sauver et de reprendre le cours ordinaire de ses infâmes habitudes; ce ne fut qu'un mois après qu'on put remettre la main sur lui, tandis qu'il était engagé dans une entreprise audacieuse, ou plutôt (pour appeler les choses par leur nom) dans une horrible complication de vols et d'atrocités. Il fut reconnu pour l'audacieux criminel qui avait brisé les verroux de sa prison, et, comme les autorités de D*** craignaient de n'avoir pas de cachot assez sûr pour un scélérat aussi ingénieux et aussi redoutable, elles obtinrent de Paris l'ordre de

procéder à l'exécution immédiate de la sentence qui avait déjà été prononcée contre lui.

« Ainsi, quoiqu'il ne fût condamné que pour un seul crime, dix vies n'auraient pu expier les forfaits dont il s'était souillé. Dès sa tendre jeunesse, il avait montré, dans la société, un caractère sanguinaire : aussi, mon fils, ne vous est-il pas permis de murmurer contre le décret qui a voulu que votre main fût l'instrument d'une sévère et juste punition. »



§ X.

Le Pardon.

Du haut des cieux, divine Providence,
Jette sur nous un regard protecteur!
Le repentir invite à la clémence,
Et le remords veut un consolateur.
Que nos douleurs désarment ta justice!
La foi nous dit de toujours espérer;
Loin de nos cœurs elle a chassé le vice,
Et son flambeau daigne nous éclairer.

Les dernières paroles du vénérable prêtre pénétrèrent comme une rosée bienfaisante dans le cœur de Florian; il retourna

chez lui, triste, mais calme et pleinement convaincu que les voies de la Providence, quelque impénétrables et quelque cruelles même qu'elles paraissent parfois, n'en sont pas moins droites ni moins équitables. Il se résigna donc à la vocation à laquelle il vit que le destin l'avait appelé depuis long-temps, et que son désespoir, ses gémissemens, ses regrets n'auraient pu changer. Il suivit l'avis de son vieil instituteur, en laissant le public ignorer pour toujours qu'il avait échappé à la mort, et qu'il avait embrassé l'odieuse et ignoble profession de bourreau.

Néanmoins, malgré sa résignation, les longues et douloureuses angoisses auxquelles il avait été en proie, opérèrent une réaction tellement funeste à sa constitution, ébranlée par tant de chocs violens, que les symptômes d'une indisposition sérieuse se manifestèrent le lendemain de sa visite au mo-

nastère : ils furent suivis d'une maladie aussi longue que critique.

La bonne, la douce Juliette, se reprocha amèrement d'être la cause de tous ses maux, et chercha, par l'amour le plus tendre, par les soins les plus empressés, à en adoucir l'amertume. Tout le temps que dura son état de souffrance, elle ne prit aucun repos et ne voulut jamais confier à d'autres la conservation d'une vie qui lui était si chère. Enfin, tant de dévouement et d'amour furent récompensés; il s'opéra une crise favorable, et Florian fut en état d'entendre un secret qu'elle ne pouvait cacher davantage. Elle s'agenouilla humblement devant lui et lui révéla ce que vous avez sans doute deviné : que c'était elle qui, d'une fenêtre élevée, avait causé le choc funeste de la hache contre l'épée, pronostic fatal qui avait porté son père à le croire criminel.

Florian ne put retenir un mouvement

d'indignation ; mais sa bonté naturelle l'emporta bientôt sur son courroux, il ne se sentit pas la force d'accabler de reproches celle qui venait de lui sauver la vie, et qui lui avait toujours donné des preuves du plus tendre attachement ; ses lèvres tremblantes murmurèrent un pardon, il ouvrit les bras et la pressa tendrement sur son cœur. . .

. . . .

Le vieil exécuteur survécut plusieurs années à ces événemens, et, tant que ses forces égalèrent son courage, il continua d'épargner à son gendre les pénibles devoirs de sa place ; mais, après sa mort, celui-ci se vit obligé de remplir l'horrible tâche que la fatalité lui avait imposée. Pendant long-temps, avant et après chaque exécution, une noire tristesse s'emparait de son ame ; par degrés, cependant, elle céda à l'effet des ferventes prières qu'il adressait au ciel, et aux cares-

ses de sa femme. Dans les intervalles, il recouvrait sa tranquillité, et cette quiétude d'esprit pour laquelle il était né; alors il se vouait avec ardeur à l'éducation de ses fils, et aux travaux que nécessitaient son jardin.

On m'a dit pourtant que, depuis la décapitation de Barthold, on ne l'avait jamais vu sourire, et que, lorsqu'il regardait parfois les jeux innocens de ses enfans, ses yeux se remplissaient de larmes.

C'est ainsi que bien des années s'écoulèrent sans aucun changement. Aussi Florian en bénissait-il Dieu. Ses fils sont devenus des hommes; l'aîné, qui vient d'être désigné pour son successeur, l'a plongé dans les angoisses qu'éprouve un bon père en voyant son premier enfant ressentir les tourmens qu'il a endurés lui-même.....

§ XI.

Suite de l'Introduction.

To be, or not to be......
(Shakspeare, *Hamlet.*)

Ici l'intéressant conteur s'arrêta : à mesure qu'il approchait de la conclusion de son récit, sa voix, dont le timbre était profondément empreint d'une vague mélanco-

lie, devenait tremblante, et, lorsqu'il se tut, ses yeux se mouillèrent de pleurs.

Ses compagnons l'avaient écouté avec une sympathie qui les priva un instant de l'usage de la parole, et le silence religieux qui suivit ne fut interrompu que par leurs soupirs involontaires. Enfin, le professeur se réveilla de la sombre torpeur causée par le récit de son jeune ami, et voulant l'arracher à ses tristes réflexions, il s'empressa de faire la question suivante :

— « N'avait-il donc point d'autre parti à prendre?

— « Vous oubliez, mon cher monsieur, répondit Jules Arembourg (car c'était le nom que se donnait ce jeune homme), vous oubliez, répéta-t-il en faisant un effort sur lui-même, qu'aux termes des lois qui régissent la France, le fils d'un bourreau doit succéder à son père, ou voir passer

tous les biens de sa famille à l'étranger qui le remplacerait.

« Lorsque le vieil exécuteur sentit venir sa fin, il fit jurer à son gendre, pour que sa fille ne fût pas réduite à la misère, d'élever l'aîné de ses garçons dans la profession qu'il ne devait plus avoir en horreur, maintenant qu'elle était connue de tous les habitans de la ville, ce qui ôtait à ses enfans la possibilité d'aucune autre carrière. Le premier fils de Florian, qui, à la douceur de son père, joignait le courage de sa mère, témoigna toujours une si forte antipathie pour l'état qu'on lui destinait, que ses parens ne voulant point faire son malheur, sacrifièrent son frère puîné, dont le caractère mâle et les manières brusques semblaient annoncer une moins grande sensibilité; mais, par une fatalité inconcevable, il mourut d'une fièvre maligne peu après sa nomination. Sa mère, désespérée, obser-

vant avec inquiétude l'état de souffrance de son mari, employa tour à tour les larmes et les supplications pour décider son troisième fils, en l'absence du premier, à accepter cet office odieux, à la mort de son père.

Ce jeune homme, qui n'avait pas encore accompli sa dix-neuvième année, et qui pour la faiblesse d'esprit et la timidité naturelle, était la vivante image de Florian, était également inhabile à son affreux métier; sachant cependant que son refus priverait pour jamais ses parens de leurs moyens d'existence dans un âge aussi avancé, il se raidit contre le sort, et, à la première exécution qui eut lieu, il monta sur l'échafaud comme le successeur de son père : mais au moment décisif, sa force et sa résolution l'abandonnèrent; l'horreur et l'effroi troublèrent sa vue, et il fit son devoir avec une telle maladresse, que le

peuple, irrité des souffrances qu'il fit endurer au criminel, faillit le mettre en pièces, et que les magistrats de la ville prononcèrent sa cassation.

La conséquence inévitable de ce désastreux événement fut que le dernier fils de Florian qui, ne se croyant pas destiné à succéder à cette charge, s'était voué à une autre profession, se vit sommé au nom de la loi de remplacer son frère. Un changement si inattendu dans sa destinée l'accabla; il crut déjà sentir le froid glacial de la hache pénétrer jusqu'à son cœur.

— « Et pensez-vous qu'il soit possible, s'écria l'un des étudians, de se soumettre à cette affreuse existence ?

— « Ce n'est que trop probable, répliqua Jules tristement, car il faut qu'il s'y soumette. En vérité, je ne vois pas d'alternative pour lui : son refus réduirait nonseulement ses parens à la misère, mais en-

core exposerait leur vie, qu'une populace féroce et fanatique ne se croirait plus en droit de respecter. »

Ici Jules fit une nouvelle pause ;..... des larmes brillèrent pour la seconde fois sur le bord humide de sa prunelle noire, et sa tête se pencha.......

Soudain il se leva, comme frappé d'un souvenir, et prit son chaperon pour sortir. Le bon professeur et les trois étudians tachèrent vainement, par leurs instances réitérées, de le retenir pour boire un autre bol de punch; il rajusta son manteau et posa sa main sur le verrou de la porte.

— « Demain, de grand matin, dit-il à son hôte, je viendrai réclamer de vous la promesse que vous m'avez faite relativement à mon introduction près du lieutenant. Adieu donc jusqu'alors.

— « Promettez-moi, du moins à votre tour, reprit le professeur, que vous nous

ferez jouir de votre société demain soir. Après le spectacle que vous aurez contemplé, il vous faudra absolument un bol de punch et la compagnie de quatre amis pour vous égayer. »

Les Etudians secouèrent cordialement la main du jeune homme, et l'engagèrent affectueusement à se rendre à l'invitation qui lui était faite. Touché de cette bienveillance, de cette sympathie à laquelle il était loin de s'attendre, le jeune homme, fortement ému, ne put retenir plus longtemps ses pleurs, et dit à ses hôtes :

— « Jamais, non jamais je n'oublierai votre bonté; et, si je connais bien mon cœur, j'espère vous prouver que j'en suis digne..... Si cela est en mon pouvoir, je me réunirai à vous demain soir, mais..... »

Il s'interrompit, puis ajouta en hésitant :

— « Je n'ai point encore vu d'exécution, et je ne sais quelle impression fera sur mes

sens celle à laquelle je me propose d'assister. »

Le professeur et ses disciples l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la rue, où ils le quittèrent après lui avoir souhaité une excellente nuit.



Conclusion.

Le soir suivant, les trois étudians étant encore rassemblés dans le cabinet du professeur Nohmann, la conversation tomba naturellement sur leur nouvel ami, sur sa narration, et l'on s'occupa plus de l'un et de l'autre que de la sanglante tragédie qui avait été représentée le matin sur la place des exécutions. Le professeur dit à ses hôtes que Jules était venu de bonne heure, qu'il l'avait présenté au lieutenant, et que depuis il n'avait pas eu de ses nouvelles.

Un des étudians avoua alors que, poussé

par la curiosité, il avait suivi ce mystérieux jeune homme, qu'il l'avait vu plus pâle que la mort, et les bras croisés sur sa poitrine à quelques pas de l'échafaud; mais, que ne pouvant surmonter le dégoût que lui inspirait la catastrophe qui se préparait, il avait quitté ce lieu avant l'arrivée du criminel.

Lorsque tous les convives eurent tari sur le compte de Jules, une heure s'écoula pendant laquelle ils s'attendaient à chaque instant à le voir entrer; cependant il ne vint point. La conversation languit par degrés, et peu à peu elle dégénéra en monosyllabes. Déjà le vieillard ne savait plus comment déguiser son anxiété, lorsqu'il entendit frapper un petit coup à la porte, comme la veille, sans qu'il eût été annoncé par un bruit de pas.

— « Entrez! dit le professeur d'un air satisfait. Mais la porte ne remua pas. Il ap-

pela et appela encore ,.... on ne répondit pas davantage. Se levant brusquement de sa chaise, il alla l'ouvrir lui-même, et, à son grand étonnement, ne vit personne.

Les étudians, qui s'imaginaient aussi avoir entendu un léger coup, firent eux-mêmes des recherches sans être plus heureux. Ce fut alors que le vénérable Nohmann, pour dissiper ses craintes, se détermina à se rendre immédiatement chez Jules, afin de savoir si c'était lui qui venait de frapper. Il pria un des jeunes gens de l'accompagner.

Ils connaissaient la rue dans laqnelle il demeurait, mais non pas la maison ; ils la demandèrent de boutique en boutique. Arrivés à un certain endroit, leur attention fut distraite par un rassemblement considérable causé par une détonnation de fusil ou de pistolet dans l'appartement d'un étudiant.

Le cœur serré par un funeste pressentiment, le professeur et son compagnon fendirent la foule et réussirent à pénétrer dans la maison désignée, où l'hôte les reçut aussitôt d'un air respectueux.

— « Répondez-moi vite, dit le vieux doyen de l'université d'une voix émue, est-ce Jules Arembourg ?

— « Hélas! oui, monsieur, répliqua ce dernier, c'est lui-même. Montez avec moi, et vous le verrez. »

Ils trouvèrent le corps du malheureux jeune homme étendu sur son lit, un pistolet à ses côtés. Ses traits, si beaux et si réguliers, quoique défigurés par une blessure affreuse, n'avaient point perdu cette expression mélancolique dont ils étaient ordinairement empreints. L'aubergiste et sa femme, bonnes gens s'il en fût jamais, pleuraient en racontant au vieillard que Jules était rentré, après l'exécution, les

yeux hagards et les joues d'une pâleur effrayante. Sans parler à leurs enfans, ainsi qu'il en avait l'habitude, il s'était enfermé à double tour dans sa chambre, où il était resté plusieurs heures à écrire quelques lettres, qu'il porta ensuite à la poste. Peu de minutes après son retour, la fatale détonnation s'était fait entendre; ils étaient accourus vers lui, et l'avaient trouvé baignant dans son sang.

« Mais, j'oubliais de vous dire, ajouta l'hôte, qu'il a laissé sur sa table une lettre portant pour suscription :

A Monsieur,

Monsieur le Professeur NOHMANN.

Le digne homme ouvrit la lettre d'une main tremblante, et lut ce qui suit à son jeune compagnon:

« C'est de vous, mon cher maître, et de « mes jeunes amis, quoique amis de la veille, « que je me hasarde à solliciter la dernière « faveur que puisse m'accorder la compas- « sion des hommes. Si, comme j'ose l'espé- « rer, vous avez daigné concevoir pour moi « quelque bienveillance, vous ne vous refu- « serez pas à faire ensevelir mes restes avec « autant de décence que le permettront les « magistrats. Ma bourse contient encore as- « sez pour suffire aux dernières dépenses.

« J'ai, de plus, une autre grâce à vous de- « mander; elle a rapport à mes infortunés « parens. Je les ai préparés à recevoir la « nouvelle de ma mort, et c'est vous que je « charge du soin de la leur transmettre au « moyen de la note suivante, qui pourra « être insérée dans les journaux de Metz et « de Strasbourg. Mon dernier désir sera « sans doute exécuté par ceux dont la tou- « chante bonté m'apprit à apprécier la

« vie, dans un temps où il me fallait déjà
« me résoudre à la quitter.

« Que ces bénédictions, que cette pros-
« périté, que ce bonheur terrestre qui me
« furent refusés à moi et aux miens, puis-
« sent être à jamais votre partage : c'est
« l'ardente prière du malheureux qui se
« nomma

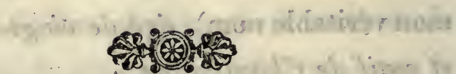
JULES.

NOTE.

— « *Mort de la fièvre à Augsbourg*, *en Allemagne*, *Jules-Florian* LAROCHE (c'est mon véritable nom), *âgé de vingt-deux ans et natif de Champagne.* »

— « Hélas! s'écria le professeur vivement ému, le mystère est enfin dévoilé.... mes soupçons n'étaient que trop fondés! O Jules, mon élève chéri! ta destinée a été cruelle; mais du moins tes dernières volontés seront sacrées pour moi. »

Imprimant un baiser vraiment paternel sur le front décoloré du jeune homme, il resta quelque temps penché sur lui, dans l'accablement d'une douleur profonde; il murmura une courte mais fervente prière pour implorer de l'Eternel son pardon; puis, après avoir donné en peu de mots ses instructions relativement aux funérailles, il reprit tristement et à pas lents le chemin de sa maison, en versant des larmes sur la triste fin de son élève.



LES QUATRE FUGITIFS.

LES

QUATRE FUGITIFS,

§ Ier.

La Tempête.

Il se nommait Aumerle, il a perdu ce nom
Pour avoir de Richard embrassé la défense,
Et s'appelle Rutland aujourd'hui, par prudence.
(SHAKSPEARE, *Richard II.*)

L'ORAGE qui se préparait depuis long-temps éclata vers minuit avec une incroyable furie, et les roulemens prolongés du tonnerre, que les échos d'alentour répé-

taient sourdement, vinrent tirer de leur sommeil léthargique les trois habitans d'une misérable hutte située près du petit village de Brighthelmstone, sur un rocher au-dessus de la mer.

Les murs de cette hutte étaient de tourbe; une cloison de même matière la séparait en deux parties inégales : dans la plus grande, on voyait quelques tisons qui jetaient une clarté rougeâtre au milieu du foyer. A côté, sur un bloc de bois qui servait de table, était une lampe à demi expirante, dont la lueur pâle et incertaine permettait à peine de distinguer l'ameublement de la cabane, consistant principalement en un fauteuil qui en faisait le plus bel ornement. Une corde, à laquelle étaient suspendus des harengs, décorait le plafond; un banc scellé dans le mur à côté du foyer tenait lieu des escabelles qu'on trouve même chez les plus pauvres paysans. A gauche,

une petite porte formée de planches mal jointes donnait entrée dans l'autre chambre. Enfin une toile à voile étendue devant la fenêtre pour fermer le passage à l'air, et quelques filets entassés sur un rayon où étaient déjà une bouteille et plusieurs gobelets d'étain, complétaient l'aspect misérable de ce lieu.

Un jeune homme, assez simplement vêtu, était assis dans le fauteuil; ses yeux, tournés vers le feu, étaient fixés sur les charbons qui s'éteignaient lentement, son teint, un peu foncé, à la faible clarté qui éclairait la hutte, paraissait être celui d'un Maure. Son regard pénétrant, tantôt s'obscurcissait lorsqu'une sombre pensée traversait ses esprits, tantôt brillait comme l'éclair, lorsqu'elle se dissipait. On voyait que son âme, fortement trempée, ne pouvait se laisser long-temps abattre, et que les revers de la fortune faisaient peu

d'impression sur lui. Ses traits étaient réguliers, mais si fortement prononcés, qu'ils n'étaient pas exempts d'une certaine dureté. Son air était aisé, et ses manières si pleines de noblesse, que sous ses grossiers vêtemens on voyait facilement que son rang était plus élevé qu'il ne voulait prudemment le faire paraître. Enfin ses cheveux noirs, qui retombaient en grosses boucles sur ses épaules, annonçaient, malgré son déguisement, qu'il était un de ces malheureux *Cavaliers* (1) que les événemens, lors de cette époque fatale, forçaient à fuir pour échapper à la cruauté de leurs fanatiques adversaires.

Une seconde personne reposait, étendue de toute sa longueur sur le banc, c'était un homme court, aux formes athlétiques, à la figure large et bouffie : son extérieur rus-

---

(1) On désignait alors par le nom de cavaliers les royalistes et tous les partisans de Charles Stuart.

tique indiquait sa profession, ses yeux ternes, ses traits sans expression, son origine hollandaise.

Ce dernier était Hans Molken, le pêcheur, le propriétaire et le souverain seigneur de la hutte. A peu de distance de ces deux personnages était couché à terre et enveloppé dans un vaste manteau, un troisième individu plus âgé que les précédens.

Celui qui fixait ses regards sur le feu avait fini par fermer ses paupières, et un long ronflement, qui faisait trembler la cabane, attestait le repos dont jouissait Hans Molken, tandis que l'homme étendu sur le plancher paraissait enseveli dans un sommeil qui, pour être moins bruyant, n'en était pas moins profond, lorsque le bruit soudain de l'orage qui éclatait les réveilla tous.

— « Richard! aux armes! » s'écria le

jeune homme en secouant vivement son compagnon et en se levant de son fauteuil. Un second roulement de tonnerre, plus violent encore que le premier, gronda sur leur tête, et ils entendirent distinctement le bruit que faisait la pluie en tombant et celui des vagues qui se précipitaient avec fureur contre la base inébranlable du rocher.

— « Ce n'est qu'un orage, murmura celui à qui il avait adressé la parole, rendormez-vous, monsieur, demain nous ne pourrons peut-être pas nous reposer. » Et pour joindre l'exemple au conseil, il rajusta son manteau autour de lui, reprit sa première position, et se mit de nouveau à sommeiller.

— « Tu as, ma foi, raison! » répondit l'autre, et s'étant rejeté dans le fond de son siége massif, il continua d'un air pensif à regarder les tisons. Hans Molken, ac-

coutumé aux ouragans, se tourna seulement sur son banc en marmottant tout bas :

« Der Deyvil! » Puis se rendormit tranquillement.

La tempête cependant redoublait de rage; des montagnes de vagues venaient se briser contre le roc qui soutenait la hutte, avec un mugissement sourd et profond, tandis que des éclairs d'une lueur bleuâtre se succédaient avec une effrayante rapidité et que les éclats retentissans du tonnerre se mêlaient à la pluie qui tombait par torrens. Tout à coup le jeune homme, par un mouvement convulsif, s'élança hors de son fauteuil et souffla la lampe.

— « Richard! Richard! réveille-toi! dit-il d'une voix basse et étouffée : cette maudite lumière nous a trahis!!! »

— «. Comment cela, monsieur? Je n'ai rien entendu, répondit, à moitié endormi, celui qui reposait à terre. »

— « Allons, ouvre les yeux, et prête une oreille attentive ?... Tiens!... entends - tu maintenant ?....... On vient! ce sont eux! Tire ton épée, Richard : ne nous laissons pas égorger comme de faibles enfans! »

Celui à qui il s'adressait, s'était relevé pour mieux écouter.

— « Mon cher monsieur, vos oreilles vous trompent ; on ne nous poursuit pas : ce n'est que la voix plaintive de quelque voyageur égaré. »

— « Un voyageur, Richard! Perds-tu la tête ? Que diable veux-tu qu'un voyageur fasse à minuit sur ces rochers déserts et stériles? Pour moi, je n'y vois qu'un piége, qu'un piége infernal pour nous tirer d'ici. Malédiction sur ce vil déguisement! qui me force à marcher ainsi sans épée! »

Le vent qui s'était un instant calmé leur permit d'entendre plus distinctement ce

qui se passait au-dehors : ce fut alors qu'un cri de détresse, porté par la bise expirante et répété par les échos d'alentour, arriva jusqu'aux habitans de la cabane.

— « Sur ma vie! s'écria Richard, un gémissement si déchirant ne saurait être feint : c'est un cri d'agonie! »

Et, par un mouvement involontaire, il se dirigea vers la porte.

— « Arrête! s'écria le cavalier, quoi! voudrais-tu me trahir,... me sacrifier à un étranger? »

Richard le regarda d'un air de reproche, et hésita sur ce qu'il devait faire.

— « Der Deyvil! dit le gros Hollandais, qui avait écouté leur dialogue, vous aimeriez donc mieux le laisser périr? Qu'avons-nous à craindre? ne sommes-nous pas trois contre un? »

Et en achevant ces mots, sortant de l'in-

différence et de l'apathie habituelles à sa nation, il se précipita hors de la hutte.

— «Suivez-le, reprit le cavalier, suivez-le, si vous croyez qu'il n'y ait point de trahison. »

Richard ne se le fit pas dire deux fois ; il enfonça précipitamment son chapeau sur sa tête et disparut.

Peu d'instans après, le Hollandais et son hôte rentrèrent accompagnés d'un inconnu d'une taille élevée, dont la figure, autant qu'on pouvait en juger, paraissait noble et belle, car elle était en partie cachée par un chapeau à grands bords ombragé de plumes ondoyantes, et par les plis d'un large plaid (1) jeté sur ses épaules. Il donnait le bras à une jeune femme qui, enveloppée d'une roque-

---

(1) Manteau du temps à la mode écossaise.

laire (1), se serrait, en tremblant, contre lui. Sa taille était svelte et son air timide

Le jeune cavalier s'avança pour lui offrir ses services; mais l'étranger le repoussa, et soutint sa compagne, que l'effroi avait presque privée de sentiment, pendant qu'il l'aidait à gagner le fauteuil. Le chapeau qu'elle portait tomba à terre; alors les boucles de sa chevelure dorée s'échappèrent en foule et couvrirent ses épaules et son cou, laissant à découvert une figure d'une beauté ravissante. Les diverses émotions que ce léger incident jeta dans l'âme du cavalier, se reflétèrent sur son visage, et le regard qu'il lança sur le nouvel arrivé eut trahi, aux yeux d'un observateur impassible, la cause du trouble qui l'agitait. Cependant il ne fut pas remarqué; car chacun

---

(1) La roquelaire était une espèce de mantille à larges manches.

des auteurs de cette scène avait aussi ses émotions secrètes. Le Hollandais prit une coupe, et ayant tiré d'une barrique qui lui servait d'armoire, une bouteille de Nantz, il la présenta avec le verre à l'étranger qui paraissait accablé de lassitude.

— « Je vous remercie, brave homme, dit celui-ci en acceptant son offre; mais pour mettre le comble à votre obligeance, ne pourriez-vous pas m'indiquer un endroit où cette dame pût reposer le reste de la nuit? Je saurai reconnaître l'hospitalité que vous me donnez de si bon cœur.

— « J'ai encore une chambre à côté de celle où nous sommes, répondit Hans en mauvais anglais; mais il n'y a d'autre lit qu'une botte de paille. »

L'inconnu s'était agenouillé près de la chaise où la jeune dame était assise; elle paraissait en ce moment recouvrer l'usage de ses sens.

— « Chère Roselle, lui dit-il tendrement, pourrez-vous reposer sur un lit de paille?

— « Oh! oui, Robert. Mais vous... vous aussi, avez besoin de repos...

— « Ne te tourmente pas, chère amie, un soldat n'est pas habitué aux logemens somptueux; le seuil de la porte me suffit. »

La lampe fut rallumée. Roselle la prit, et, après avoir salué gracieusement la compagnie, elle se retira dans la chambre voisine, suivie de son compagnon, qui ne tarda pas à revenir auprès de ses hôtes.

— « Buvez, mes amis, s'écria-t-il gaîment en passant une bouteille à Richard, et recevez, je vous prie, mes remercîmens pour votre généreux secours.

— « N'en parlez pas, monsieur, s'écria Richard, nous ne remplissons qu'un devoir naturel en assistant nos semblables, car ceux qui entendent de sang-froid une voix en

détresse ne peuvent appartenir à une nation civilisée. »

L'étranger saisit sa main et la secoua cordialement, tandis que le jeune homme, qui ne vit dans ces paroles qu'une satire cachée, sourit dédaigneusement, s'assit de nouveau dans son fauteuil, et retomba insensiblement dans sa première rêverie. L'inconnu ayant roulé son manteau, le plaça sous sa tête en guise d'oreiller, et se coucha à l'entrée de la chambre où reposait sa compagne. Richard s'étendit par terre, un peu plus loin, et Hans Molken, chez lequel les émotions soudaines étaient rares et par conséquent fatigantes, se remit horisontalement sur son banc, où il ne tarda pas à ronfler. Richard ne pouvant s'endormir, se tourna du côté de l'étranger.

— « L'orage se calme, monsieur, lui dit-il, je pense que vous en avez reçu la plus grande partie ? »

Aucune réponse ne suivit ces mots. Richard cependant brûlait d'apprendre de la bouche de ce dernier comment la jeune dame et son compagnon s'étaient trouvés dans cette fâcheuse position. Toutefois il ne voulait point hasarder une question directe, car les yeux de l'étranger étincelaient d'un feu qui semblait prédire que les demandes curieuses ne seraient pas bien accueillies, et Richard comprenait très-bien que provoquer le courroux de l'homme qu'il avait sauvé, et surtout d'un homme qui avait une épée à son côté et des pistolets à sa ceinture, ne serait ni généreux, ni prudent.

Et Richard était très-prudent.

Pendant cette question, qui fut suivie d'une courte pause, ses réflexions luttant avec sa curiosité, amenèrent enfin la remarque suivante, qu'il n'émit toutefois qu'a-

qu'après l'avoir mûrement pensée, retournée et pesée.

— « Il était heureux pour vous, monsieur, que vous n'eussiez point de chevaux, car, sans cela, il y a mille à parier contre un que ces fougueux animaux vous auraient précipités du haut des rochers.

— « Nous en avions, lui répond-il; mais comme ils s'effrayaient de la lueur des éclairs qui se succédaient avec rapidité, et se cabraient à chaque pas, nous avons préféré les abandonner sur la route, avant qu'ils ne prissent le mors au dents. Ayant aperçu de loin une lumière, nous sommes arrivés ici chercher un abri jusqu'au lever de l'aurore. Déjà fatiguée par une course précipitée, ma compagne se sentit défaillir en escaladant le sentier étroit taillé dans ce rocher. Ce fut alors que j'appelai à mon secours, et que vous accourûtes noblement à ma voix. »

— « Peut-on apercevoir la lumière de notre lampe depuis la route de Brighthelmstone? » demanda finement Richard, qui savait que rien n'était plus aisé, mais qui désirait s'assurer si l'inconnu avait eu le dessein de venir en ce lieu ? »

— « On la voit très-bien; car nous voulions aller à ce village pour nous embarquer sur un bâtiment qui met à la voile demain matin. Mais, d'après votre question, je présume que vous êtes étranger... »

Quelque curieux que fût Richard de connaître les affaires des autres, son intention n'était pourtant pas de découvrir les siennes; il marmotta quelques mots inintelligibles, comme s'il était accablé de sommeil, bâilla, étendit les bras, retomba à terre, et se mit à ronfler d'une manière épouvantable, ce qui était le plus sûr moyen de détourner la conversation.

§ II.

Projets.

Tu l'as prouvé par ta pratique,
C'est un argument sans réplique,
Pour me convertir tout de bon
La douceur vaut mieux qu'un sermon.
(Hudibras.)

Une heure s'était écoulée de la sorte lorsque le cavalier, qui avait ranimé le feu, se leva doucement, et prenant un tison enflammé, le passa plusieurs fois devant la

figure de l'étranger, qui dormait d'un profond sommeil; il le rejeta ensuite, et s'approchant de Richard, il le secoua légèrement par le bras. Celui-ci en se réveillant crut que c'était une nouvelle alerte.

— « Y a-t-il du danger, monsieur? demanda-t-il en saisissant son épée.

— « Non! tais-toi, et suis-moi sans mot dire. »

Richard obéit; le cavalier ouvrit doucement la porte de la hutte, de peur qu'elle ne fît du bruit, et s'arrêta ensuite pour s'assurer si tout autour de lui était tranquille; il la referma, et fut bientôt après sur le sommet du rocher, suivi de son compagnon.

La tempête avait cessé, de même que la pluie; un frais et doux zéphir avait succédé au vent impétueux qui régnait quelques heures auparavant, et une nuit claire et paisible avait remplacé l'orage. La lune disparaissait peu à peu à l'horison, son éclat

pâlissait insensiblement, éclipsé par celui de l'aurore, tandis que les étoiles s'enfuyaient dans le lointain. Le rocher élevé sur le sommet duquel la cabane du pêcheur avait été construite, partageait en deux la route qui conduisait du rivage à Brigthelmstone, du côté du grand chemin; son abord était un peu difficile, mais nullement impraticable. Il n'en était point ainsi du côté de la mer; car son sommet escarpé; et en quelque sorte suspendu sur les eaux, aurait pu faire croire que la montagne s'était inclinée pour jeter un regard dédaigneux sur son impuissante ennemie. Un sentier presque perpendiculaire conduisait de la hutte au bas du rocher. Les voisins disaient que c'était par-là que Hans Molken communiquait avec les bâtimens qui faisaient la contrebande; mais peut-être cette assertion n'était-elle qu'une pure calomnie; quoi

qu'il en soit, le jovial Hollandais s'en affectait peu.

— « Clifford (car tel était le nom que portait le cavalier) paraissait absorbé dans une profonde méditation, tandis que Richard, debout et les bras croisés, attendait patiemment derrière lui qu'il daignât s'expliquer.

— « Tu te rappeles sans doute, lui dit Clifford, que, pendant que je demeurais caché chez sir Roger Myrston, je devins éperduement amoureux de sa charmante fille, lady Roselle..... »

— « Je me le rappelle très-bien, répondit sèchement Richard, et je me rappelle aussi que vous devintes éperduement amoureux, à la même époque, de sa cousine, qui venait la visiter, puis de la sœur de cette cousine, puis encore de la fille de chambre de cette même cousine.

— « Tu as rêvé cela, Richard, tu l'as

rêvé; c'était la belle Roselle, elle seule que j'adorais.

— « Ah! pour cela, je ne le conteste pas, car je me ressouviens de vous avoir dit bien souvent que votre passion ne s'augmentait que parce que vous saviez qu'elle en aimait un autre.

— « Cela se peut. Ces *Têtes-Rondes* (1) sont si rusés et si hypocrites, qu'en dépit de leur conversation impie et de leur rébellion, Roselle a pu se laisser séduire par le langage insidieux de l'un d'eux.

— « Je vous avoue, monsieur, que je n'ai jamais vu le colonel Selworth; mais tout le monde dit pourtant qu'il a un noble caractère; et, quant à sa rébellion, c'est peut-être ce qui a charmé la dame, et l'a rendu plus intéressant à ses yeux.

---

(1) *Têtes rondes* (Round Heads) était le sobriquet que les royalistes donnaient aux rebelles parlementaires de Cromwell sous Charles I[er] et Charles II.

— « Allons, finis, dit vivement Clifford, et contente-toi de m'écouter. De toutes les femmes que j'ai aimées, jamais aucune n'a exercé un empire plus grand sur mon cœur que la fille de Myrston; je l'aime..... Que dis-je? je l'adore !

— « Vous voilà bien avec vos sentimens exaltés......

— « Voyons, veux-tu m'écouter, sinon je rentre, et je ne t'en dis pas davantage..... Sache Richard que tu peux me rendre le plus fortuné des hommes; je ne demande que ton aide pour que Roselle devienne la compagne de mon exil........ »

Richard recula de quelques pas à cet étrange discours, et s'écria :

— « Est-il possible!....... ai-je bien entendu?.....

— « Oui, oui, elle s'est enfuie de la maison de son père, brave et vieux royaliste,

avec Robert Selworth, et ils sont maintenant.........

— « Où sont-ils? demanda vivement Richard. »

Clifford lui montra du doigt la cabane.

— « Ils dorment là... ce sont les fugitifs.

— « Enfin voilà, s'écria Richard, voilà donc pourquoi ils voyageaient si tard! Je me doutais bien de quelque chose; tous ces demi-mots, cette réserve, ce mystère dont ils se sont entourés, cachaient un motif : ma perspicacité ne m'a jamais trompé. Il est à peu près certain qu'ils ont tous deux l'intention de quitter l'Angleterre. Elle, pour échapper au ressentiment de son père, qui ne lui pardonnera jamais de l'avoir déshonoré par sa fuite avec une Tête-Ronde; et lui, pour se soustraire à l'autorité de Cromwell, qu'il a osé braver en aimant la fille d'un cavalier.

— « Tâche de reprendre haleine, et, pendant ce temps, écoute bien ce que je

vais te dire; d'ailleurs, persuade-toi bien qu'en aidant un cavalier à enlever la maîtresse d'une Tête-Ronde, tu fais une bonne action, puisque tu venges ton roi d'un de ses ennemis. Voici une poudre, c'est un soporifique puissant; tu n'auras qu'à le mettre dans de l'eau-de-vie, et l'offrir adroitement au colonel des rebelles; il produira un effet des plus prompts. Débarrassés de sa présence, il nous sera facile de conduire la charmante Roselle à bord du paquebot qui nous attend; nous aurons soin de cacher son amant, pour qu'elle ne l'aperçoive pas en passant, puis nous broderons une petite histoire; nous lui dirons, par exemple, qu'il est parti avant elle, et qu'il l'attend dans la chaloupe; de cette manière, nous la déciderons aisément à descendre le rocher. Une fois en bas, nous pourrons lui faire croire qu'il nous a devancés, et qu'il s'est embarqué, dans la certitude que nous

ne tarderions pas à le suivre. Au surplus, si, arrivée là, elle a un assez mauvais caractère pour se fâcher de cette petite supercherie, c'est moi qui me chargerai d'apaiser son courroux.

— « Pardon, monsieur, mais je ne puis ni vous approuver, ni vous aider dans un aussi coupable projet. »

Richard s'attendait à des exclamations ou à des transports de fureur, mais voyant que Clifford ne répliquait point, il s'enhardit, et continua d'un ton qu'il tâcha de rendre imposant.

— « Quand j'ai dit que votre plan était coupable, monsieur, savez-vous bien que je n'ai pas encore assez dit ? Bien plus que coupable, il est criminel.....

— « Mon bon Richard...

— « Oui, monsieur, criminel! Et pour qui me prenez-vous, de me croire capable d'exécuter un pareil dessein ?...

— « Mais, mon bon Richard...

— « Oui, monsieur, cria Richard d'une voix encore plus forte, croyant se donner plus de dignité; oui, monsieur! pour qui me prenez-vous? Je ne reviens pas de ma surprise, de mon indignation... C'est à moi, à moi Richard, à celui qui possédait toute la confiance de votre illustre père, que vous osez faire de semblables propositions!... Encore, s'il ne s'agissait que d'enlever à une Tête-Ronde sa maîtresse, je comprends, je ne m'y refuserais pas;... mais trahir un homme qui est venu chercher asile près de vous!.. cette conduite n'est pas loyale, elle est indigne d'un gentilhomme. Je suis certain que si vous réfléchissez plus mûrement vous sentirez toute la déloyauté et l'infamie d'un tel procédé, et que vous ne voudrez pas reconnaître l'hospitalité généreuse que vous a accordée sir Roger Myrston en lui ravissant sa fille.

— « Avez-vous bientôt fini, monsieur ? demanda Clifford. »

Richard s'inclina.

— « Je ne peux me vanter, continua le premier, d'avoir jamais entendu prêcher *Bare-bones*, l'apprêteur de cuirs de Fleet-street ; mais, à en juger par votre dernier discours, je présume que vous devez le surpasser, en morale surtout. Néanmoins, je ne pourrais que vous féliciter d'être devenu prédicateur presbytérien, si vous étiez un peu moins ennuyeux ; comme il paraît cependant que vous avez de fort heureuses dispositions, allez, je vous conseille, près des Têtes-Rondes ; informez ces dignes bourgeois que vous êtes inspiré par le ciel ; racontez-leur tout le mal que vous savez de moi, et, par suite, de ce réprouvé, de ce débauché, nommé Charles Stuart, au sort duquel vous savez que ma destinée est liée. N'oubliez pourtant pas de recevoir de ces

derniers quelque présent, cela ne gâte rien aux affaires. Indiquez à quelques soldats la route de cette cabane; livrez-leur ma personne, la personne de votre humble compagnon; puis, pour gagner jusqu'à la fin les bonnes grâces des puritains et vous attirer des applaudissemens sur une conduite que quelques gens mal appris auront peut-être la sottise d'appeler trahison, accompagnez-le et prêchez-le tout le long du chemin jusqu'à l'échafaud........ Allons, monsieur, partez! qu'attendez-vous? »

Richard soupira, baissa tristement la tête et se retira lentement en essuyant quelques larmes.

Clifford, que la colère avait rendu injuste envers ce vieux serviteur, le suivit quelque temps des yeux; mais quand il le vit prêt à entrer dans la hutte, il courut à lui, et le saisit vivement par le bras.

— « Richard, où allez-vous?

— « Monsieur, je vais me coucher, en attendant le jour, et au lever de l'aurore, je m'en retournerai à Londres.

— « Comme il vous plaira, monsieur! répliqua Clifford d'un ton piqué, et en repoussant brusquement le bras qu'il avait saisi; comme il vous plaira, mais n'oubliez pas, je vous prie, mes instructions touchant votre conduite future.

— « Avant de les mettre en pratique, monsieur, j'espère que vous serez embarqué, et qu'aucun danger ne vous menacera.

— « O Richard! Richard! s'écria le jeune cavalier que ces mots avaient ému, pardonne-moi, je t'en supplie; je suis un misérable, je t'ai affligé. Je t'en conjure, ne pense plus à ce que j'ai pu te dire d'offensant. Dis-moi que tu n'y penses plus!

— « Monsieur, je l'avais oublié », répondit Richard.

Clifford serra sur son cœur ce fidèle et

véritable ami, qui n'avait pu retenir ses larmes.

Sachant que, dans un moment semblable, il pouvait tout obtenir, il revint à la charge.

— « O mon cher Richard! me prêteras-tu ton assistance? Ajoute encore, je t'en supplie, ce petit service à tous ceux que tu m'as déjà rendus, et ma reconnaissance sera éternelle. »

Un nouveau débat, moins animé que le premier, eut encore lieu; mais le jeune cavalier, par ses prières et des paroles flatteuses, parvint à vaincre la répugnance de Richard, qui consentit enfin à seconder ses projets.



§ III.

L'Enlèvement.

Grands dieux ! est-il personne au monde qui puisse avoir un moment de repos sur cette mer en naufrages féconde ?
COWLEY.

En retournant à la hutte ils trouvèrent le Hollandais qui dormait encore ; quant à l'étranger, ou plutôt à Selworth, l'excès de

la fatigue l'empêchait de se livrer à un sommeil profond. Les confédérés, comme ils en étaient convenus, tâchèrent plusieurs fois de le réveiller en lui adressant des questions; mais après leur avoir répondu quelques mots, il s'assoupissait de nouveau.

— « Le jour ne tardera pas à paraître, dit Clifford au colonel, vous devriez bien, en attendant l'aurore, nous raconter quelque histoire; nous passerions agréablement le temps de cette manière. »

Selworth donna dans le piége.

— « Volontiers, répondit-il en se frottant les yeux; mais je ne promets pas que mon récit vous plaira. »

Clifford et Richard s'étant assis sur des barriques à côté de lui, il commença alors une anecdote curieuse du règne de François Ier. Clifford avait placé devant lui un verre d'eau-de-vie, dans lequel il avait jeté adroitement de la poudre narcotique, et

lorsqu'il eut cessé de parler, il le lui présenta.

— « Buvez à notre santé et à la chute de Charles Stuart !

— « Oh ! pour Charles Stuart, ajouta Selworth, on assure qu'il a perdu tout espoir de régner, et que son désir le plus ardent est de gagner la France. Quant à moi, je dédaigne d'accabler un ennemi vaincu. Ainsi donc, permettez-moi de changer le toast en un vœu sincère pour son heureuse fuite, et je vous ferai raison de tout mon cœur.

— « Amen ! amen ! répondit Richard, et Selworth, ayant pris la coupe, la vida d'un trait. »

Quelques minutes après il bâilla à plusieurs reprises d'une manière convulsive, s'étendit et retomba par terre à demi-mort de sommeil. Le cavalier le surveillait attentivement ; lorsqu'il le vit profondément en-

dormi, il regarda la coupe, et s'aperçut qu'i ne l'avait pas entièrement vidée.

— « Par Jésus! s'écria-t-il, il n'a pas tout bu! Nous n'avons pas de temps à perdre; son assoupissement ne durera pas deux heures. Hola! Hans! lourdaud! dormiras-tu donc toujours? »

Un grognement sourd et inarticulé répondit à cette question, et le Hollandais, après une longue hésitation, se décida enfin à descendre de son banc. Pendant ce temps-là Richard avait ôté la toile à voile qui masquait la fenêtre; les premiers rayons du jour pénétrèrent alors dans la hutte, et firent pâlir le triste éclat de la lampe, devenue désormais inutile.

— « Hans Molken, dit le jeune cavalier, hâte-toi de descendre à la côte; jette-toi dans ta barque, et, de toutes tes forces, rame jusqu'à ce brick qui est en panne; demande au capitaine Tattersol s'il peut

prendre sur son bord deux passagers au lieu d'un, et surtout n'oublie pas de lui dire que la récompense sera doublée. Nous t'attendrons sur le rivage; dépêche-toi, je t'en supplie : pense qu'il y va pour nous de la vie! »

On peut aussi bien parler de vivacité à une tortue qu'à un Hollandais : l'une est aussi prompte que l'autre. Le gros Hans se mit pesamment en marche; le cavalier le suivit des yeux avec anxiété jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les rochers; mais bientôt il le vit se diriger d'un pas modéré vers un canot caché sous les roseaux, le démarrer et faire voile vers le brick, dont on distinguait confusément les mâts aux confins de l'horison.

Clifford rentra dans la hutte; il y trouva son compagnon, qui avait mis le temps à profit pendant sa courte absence; il avait transporté le colonel, toujours endormi;

dans l'angle le plus obscur de la chambre, et l'avait recouvert d'un manteau qui, sans gêner sa respiration, le dérobait à tous les regards.

— « C'est bien, dit le cavalier; maintenant, au tour de la dame. »

Richard soupira et ne répondit rien; son maître frappa doucement à la porte de Roselle, qui lui ouvrit aussitôt, et parut devant lui disposée pour le départ, et plus belle encore que la veille.

— « Je suis prête, mon cher Robert, dit-elle sans lever les yeux, et en plaçant sa jolie main dans celle de Clifford : Viens, quittons vite ce lieu. Ciel! que vois-je?

— « Un ami, lady Roselle Myrston, répondit Clifford en s'inclinant respectueusement, sans chercher à reprendre sa main qu'elle avait retirée précipitamment; un ami, un fugitif comme vous. Mon camarade Robert Selworth, m'a chargé de vous

conduire sur la côte, car il a été assez heureux pour assurer son passage sur un bâtiment sans être obligé de traverser le village de Brighthelmstone, et maintenant il n'attend plus que votre arrivée pour s'embarquer.

— « Pourquoi donc est-il parti avant moi ? demanda timidement Roselle, qui était loin de soupçonner un piége, mais qui se sentait blessée de ce que son amant l'eût ainsi confiée à un étranger.

— « Devant nous embarquer sur un bâtiment contrebandier, il était nécessaire que le colonel négociât lui-même avec le capitaine pour éviter les retards et les difficultés. Il sort à l'instant d'ici, et je suis sûr qu'en nous dépêchant nous le rejoindrons avant qu'il n'ait atteint le rivage.

— « Oh ! hâtons-nous donc ! s'écria Roselle en acceptant le bras qui lui était offert. En passant devant le feu, Clifford jeta un

regard furtif sur Selworth, qui, en dormant, agitait son manteau; il se hâta d'entraîner sa compagne qui, heureusement, ne l'aperçut pas; et ils sortirent tous deux de la hutte, suivis de Richard, sur la figure duquel se peignait l'humeur et le mécontentement.

— « Mon maître est certainement fou, murmura-t-il; pour sûr, il a perdu la tête. Faire encore des sottises à présent, lorsque pour échapper à la mort il devrait s'embarquer au plus tôt! »

Ce n'était pas une entreprise facile, ni sans danger, que de descendre du rocher. Aussi ne fut-ce qu'avec beaucoup de peine, et une perte de temps considérable, que les fugitifs parvinrent à gagner le rivage. En y arrivant, ils n'aperçurent aucune trace du Hollandais; mais l'œil perçant de Richard découvrit sa barque qui abordait le brick.

— « Nous arrivons trop tard, madame, dit Clifford en continuant de déguiser sa voix et de cacher ses traits; mais le colonel a atteint le vaisseau, et le canot ne tardera pas à revenir pour nous conduire à bord. »

En effet, Hans Molken, qui avait rempli son message, sautait dans sa barque et ramait vigoureusement vers le rivage, tandis que le trio impatient attendait, assis sur un roc, son tardif retour.



§ IV.

La Recherche.

Je n'ai jamais entendu une colère aussi confuse, aussi étrange, aussi outrageante et aussi variable que celle que le chien de Juif exhalait dans les rues: « — Ma fille! ô mes ducats! ô ma fille! enfuie avec un chrétien! ô mes ducats chrétiens! Justice! protection! Mes ducats et ma fille!!! »

(Shakspeare, *Merchant of Venice.*)

Revenons maintenant à Robert Selworth, que nous avons laissé dans la hutte. Le cavalier ne s'était pas trompé en présumant

que son sommeil léthargique ne durerait pas deux heures; car le tiers de ce temps était à peine écoulé qu'il s'éveilla. Cependant la poudre narcotique agissait encore puissamment; ses souvenirs étaient vagues et confus, sa tête lourde et pesante, et tous ses membres raides et engourdis. D'étranges visions paraissaient devant ses yeux troublés; les objets environnans semblaient danser autour de lui, et lorsqu'il voulut se lever il retomba pesamment; mais ce malaise se dissipa bientôt, ses idées s'éclaircirent et se reproduisirent plus nettement à sa pensée. Il jeta alors de tous côtés des regards surpris, et chercha vainement à se rappeler par quel hasard il avait pu s'endormir dans ce coin retiré. Il est vrai qu'il n'était plus dans la même position : la porte qui conduisait à la pièce du fond était ouverte, et il régnait dans toute la cabane un désordre qui l'étonna; mais sa surprise se

changea en terreur, non pour lui, mais pour Roselle, lorsqu'un bruit de voix confuses vint frapper son oreille; il se retourna, et devant la porte qui donnait sur le rocher, il aperçut un homme debout, l'épée à la main, placé là pour empêcher sans doute que personne ne pût s'échapper de la hutte.

Selworth n'avait pas encore recouvré tous ses sens, car, au lieu de se jeter sur la sentinelle et de la désarmer avant qu'elle ne l'eût aperçu, il resta dans la même position, à demi caché par le fauteuil, et le regarda d'un air stupéfait. Mais un cri horrible, qui partit de la chambre voisine, le fit revenir à lui, et au même instant il en vit sortir un homme déjà âgé et d'une tournure distinguée, tenant dans sa main gauche un bracelet qu'il agitait avec désespoir.

La vue de ce bracelet, qui était encore, la veille au soir, au bras de Roselle, acheva de ranimer ses sens.

— « Elle a été ici ! s'écria le vieillard, ce bracelet me le prouve ! Voilà mon émeraude, voilà ma topaze que j'ai payées mille écus, au coin légitime ! Suivez-moi, vous autres, elle ne peut être loin. »

Alors il se précipita comme un insensé hors de la cabane, suivi de deux ou trois de ses gens et de l'homme qui veillait à la porte.

Selworth passa sa main sur sa tête brûlante et se releva.

— « Suis-je le jouet d'un songe ? se dit-il en lui-même, ou suis-je bien éveillé ? »

Et en même temps il parcourait à grands pas l'espace étroit de la hutte ; il entra dans la chambre où avait reposé sa maîtresse, et la trouva déserte.

— « Roselle ! Roselle ! s'écria-t-il, parle-moi ; sauve-moi du délire ! »

Mais aucune voix ne répondit à la sienne. Il retomba, accablé, dans le fauteuil.

On prêchait le sang-froid aux soldats de Cromwell, on leur prescrivait d'éviter toutes sensations vives, et on ne leur permettait de se livrer à aucun genre d'émotion (excepté à celui d'une vengeance fanatique sur leurs ennemis). D'après ce principe, toutes leurs passions étant concentrées sur un seul point, devenaient d'autant plus violentes qu'aucune autre ne venait y faire diversion : c'est ainsi que leur chef avait atteint le but politique qu'il s'était proposé.

De fausses vues et un goût marqué pour la controverse avaient engagé autrefois le père de Selworth à se joindre au parlement dans la guerre civile. Dès qu'il eut embrassé la cause de la liberté, il s'y voua avec énergie, et éleva son fils dans les plus fiers sentimens du républicanisme. Robert Selworth, comme beaucoup d'autres esprits de

ce temps, avait les passions vives et ardentes, mais, élevé et instruit selon les principes de Cromwell, il apprit de bonne heure à se maîtriser, et à ne donner aucune borne à sa haine contre les ennemis de la chose publique, ou, comme on le disait alors, contre les partisans de la tyrannie.

Dans la torture qui déchirait son ame, l'éducation puritaine vint à son secours, et des pensées de vengeance, de vengeance terrible, seules, le préservèrent de la folie.

— « Idiot! sot que j'étais! se dit-il après quelques instans d'une sombre méditation, n'était-il pas évident que cette chaumière était habitée par des cavaliers? Que pouvais-je attendre des champions de la royauté, si ce n'est que lâcheté et trahison? Je me suis endormi, et ils ont profité de mon sommeil pour me tromper; mais qu'ils y prennent garde! je saurai bien les atteindre

et leur prouver que Robert Selworth ne supporte pas tranquillement un affront. »

Tandis qu'il donnait ainsi cours à l'indignation qui remplissait son ame, il avait chargé ses pistolets, les avait placés à sa ceinture, et ayant tiré son épée, il sortit précipitamment de la hutte. Il aperçut le brick contrebandier, déjà loin de la côte, qui étendait ses voiles blanches et son pavillon rouge, comme pour le braver; il s'avança jusqu'à l'extrémité du rocher. Des voix confuses, qui s'élevaient de terre jusqu'à lui, frappèrent son attention, il regarda, et il aperçut sa chère Roselle et ses deux compagnons qui paraissaient attendre avec impatience une petite chaloupe qui s'approchait du rivage, et que Selworth reconnut pour être montée par un de ceux qu'il avait vus la veille.

Il descendit furieux le long des flancs escarpés du rocher, cherchant des yeux quel-

que sentier plus court qui put le conduire vers la mer. Il découvrit enfin celui que Hans Molken avait pratiqué pour son commerce de contrebandier, le suivit, et se dirigea d'un pas agile vers le lieu où était Roselle. Le bateau touchait alors le rivage; le Hollandais, qui jetait des regards d'intelligence à Clifford pour lui annoncer le succès de son message, avait mis une planche sur le sable. Ce ne fut pas sans étonnement et sans douleur que le colonel vit lady Roselle la traverser, non-seulement sans résistance, mais même avec joie.

— « Roselle! Roselle! s'écria-t-il, désespéré, m'abandonnez-vous ? »

Elle jeta un cri de surprise, et ayant tourné la tête, elle aperçut son amant qui sautait de rocher en rocher avec une rapidité aussi effrayante que dangereuse, en agitant son épée qui étincelait aux rayons éclatans du soleil levant.

— « Ciel miséricordieux! dit-elle, que signifie ceci?

— « Madame, répondit Clifford, qui vit que la promptitude ou la force pouvait seule assurer son entreprise, je n'ai pas le temps de vous l'expliquer, mais vous allez me suivre, il le faut! »

Et la saisissant par le bras, il voulut l'obliger à entrer dans la barque. Elle fit retentir l'air de ses cris, et se débattit avec tant de violence qu'elle le força à lâcher prise, de peur que dans la lutte le frêle esquif ne chavirât. Clifford ayant perdu tout espoir, se saisit alors de l'épée de Richard.

— « Vous voulez donc la mort de votre amant : eh bien! vous serez satisfaite. »

Et il se précipita au-devant de Selworth qui, frémissant de rage, et tout haletant de sa marche précipitée, eut à peine le temps de se mettre en garde pour se dé-

fendre de l'attaque furieuse de Clifford, qui se battait avec une vigueur et une adresse dignes d'une meilleure cause.

§ V.

Générosité.

A son roi malheureux rester long-temps fidèle,
S'attacher partout à ses pas,
C'est vaincre le vainqueur qui soumit ses Etats;
C'est s'assurer une gloire immortelle.
(Shakspeare.)

Le combat ne fut pas long, car, après avoir croisé le fer quelques instans, Clifford frappa si rudement l'épée de son adversaire qu'il la lui fit tomber des mains. Selworth, en se

baissant pour la ramasser, glissa et tomba ; au même instant le cavalier se précipita sur lui. C'en était fait de sa vie, si Roselle ne se fût échappée des faibles étreintes de Richard, et ne se fût précipitée au-devant de ses coups.

— « Arrête ! infâme, oserais-tu bien frapper un ennemi vaincu ?

— « Ne craignez pas pour moi, Roselle, dit Selworth ; sa vie est entre mes mains... Meurs, déloyal ! s'écria-t-il en se relevant, et en dirigeant sur Clifford le canon d'un pistolet qu'il tira de sa ceinture. Il allait l'étendre à ses pieds, si Richard, qui avait suivi de près Roselle, n'avait retenu son bras vengeur.

— « Arrêtez ! monsieur, arrêtez ! Dans celui que voulez frapper, reconnaissez *votre Roi !*

— « Je ne veux pas, dit Charles (car c'était vraiment ce monarque insouciant et

libertin), je ne veux pas devoir la vie à mon nom. Tirez, monsieur; mais si vous me manquez, vous paierez de vos jours votre maladresse.

— « Je ne reconnais point de roi, répliqua fièrement Selworth en abaissant son pistolet; et quand même vous seriez Charles Stuart, votre conduite n'en serait pas moins infâme et ne justifierait que trop le bannissement prononcé contre vous.

— « Monsieur, épargnez-moi les reproches, répliqua Charles; vos pistolets vous rendent maître de ma personne jusqu'à l'arrivée de vos compagnons; alors vous pourrez me livrer à eux pour me faire subir la même mort qu'a subie mon royal père. »

Et en disant ces mots, il montrait du doigt une douzaine d'hommes armés qui longeaient la côte.

— « Le bien de la République demanderait peut-être que vous périssiez sur un

échafaud, répliqua le colonel; mais Selworth n'aura jamais à se reprocher votre mort. Entrez dans cette barque, monsieur; je vais aller à la rencontre de ces hommes; bien qu'ils me soient inconnus, je saurai les arrêter assez pour vous donner le temps de vous embarquer; car, malgré mon amour pour la république, je ne suis pas moins touché de vos infortunes.

— «Oh! Selworth! Selworth! partons au plus vite, s'écria Roselle; cet homme qui s'approche vient pour nous séparer à jamais : c'est mon père!

— « Réjouissez-vous, sire, réjouissez-vous! dit le fidèle Richard : ce sont des amis qui s'avancent, c'est votre dévoué sujet Roger Myrston suivi de ses gens.»

Robert Selworth pressa Roselle contre son cœur, et s'efforça de calmer son agitation. Charles, après un moment de réflexion, lui dit :

— « Colonel Selworth, en cherchant à vous ravir votre maîtresse, je vous ai outragé tous deux; acceptez, je vous prie, la seule réparation qui soit en mon pouvoir. Ce bâtiment que vous voyez a reçu le prix pour deux passagers; montez dans cette barque, elle va vous conduire à son bord, et le ciel vous guidera, j'espère, sains et saufs en Normandie!

— « Et vous, sire, que deviendrez-vous? » demanda Richard.

— « J'attendrai dans la hutte le départ d'un autre bâtiment.

— « Charles Stuart, dit Selworth, je ne puis accepter votre offre généreuse... Ne vous abusez pas sur votre position. Votre déguisement a été découvert, et avant que le soleil disparaisse, la côte sera environnée par les braves soldats de la République.

— « J'ai parlé, dit Stuart; maintenant si

vous voulez vous échapper, ne perdez pas un instant, fuyez!

— «Jamais! s'écria Selworth, dont l'ame se révoltait à la pensée de devoir la vie à un Stuart.

— «Votre entêtement, dit Charles, mérite un châtiment, et voici ceux qui vont vous l'infliger.

— «Saisissez-les tous! s'écria la voix que Selworth avait entendue dans la cabane. Fille ingrate, poursuivit-il en s'adressant à la malheureuse Roselle, je ne vous ferai point de reproches, votre conduite en mérite plus que je ne pourrais vous en faire; mais une séparation éternelle de votre indigne amant sera votre juste punition.

— «Je le défends, monsieur! dit Charles.

— «Vous! et de quel droit, s'il vous plaît?»

Charles arracha sa fausse barbe, et s'a-

dressant au chevalier avec sa voix naturelle :

— « Me reconnaissez-vous ? »

Sir Roger s'agenouilla respectueusement ; et ses gens, oubliant toute prudence, s'écrièrent :

— « Longue vie au roi Charles !

— « Sir Roger, au moment de quitter, et peut-être pour jamais, le sol de l'Angleterre, refuserez-vous à ma prière d'unir ces deux amans selon les rites de l'église ?

— « Sire, les prières de votre majesté sont des ordres pour moi.

— « Eh bien! que dites-vous? maître Selworth, dit Charles.

— « J'admire votre générosité, et vous rends grâce de votre intercession, répondit le colonel ; mais comme il me faudrait sacrifier, ou du moins compromettre ce qui m'est plus cher encore que lady Roselle,

mon honneur, je ne puis rien accepter de celui qui... Mais il suffit! adieu, seigneur.

— « Adieu, rancunier, répliqua gaîment Charles. Vous, sir Roger, n'oubliez pas vos promesses... lorsque ce colonel des Têtes-Rondes, ce cœur d'airain, que l'amour même ne peut adoucir, consentira à demeurer neutre dans la lutte (car je n'espère pas qu'il devienne cavalier), vous lui donnerez votre charmante fille, mais pas avant. »

Maintenant, Hans Molken, par la force de ton bras, montre-moi ton dévouement, et il sauta dans la barque.

— « Adieu! mon bon Richard, dit-il en lui tendant sa main; adieu, je ne t'oublierai jamais. »

Richard s'inclina, et saisit la main de son maître, qu'il baisa avec transport.

Le Hollandais fit force de rames, pendant que Charles, s'éloignant de la terre,

saluait ses amis de la main. De longues acclamations lui répondirent, et l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il eût atteint le brick. Le soir du même jour il débarqua à Fécamp, sur la côte de Normandie, avec lord Wilmor et le colonel Gunter.

Lorsque le navire se fut perdu à l'horison, sir Roger dit alors à Selworth :

— « Vous avez entendu, monsieur, il ne vous reste plus qu'à exécuter les ordres du roi, et ma fille est à vous.

— « Alors, adieu, Roselle, dit Selworth, adieu pour jamais ! »

. . . .

. . . .

Le colonel reçut un accueil des plus froids à la cour de Cromwell. On savait qu'il aimait la fille d'un cavalier, et ses anciens services ne le mirent pas à l'abri des soupçons, et lorsqu'on apprit que Charles

s'était embarqué à Brighthelmstone, Cromwell n'hésita pas à lui témoigner des doutes sur sa conduite, et Selworth, après avoir repoussé d'indignes soupçons, déclara que, quoiqu'il eût le même attachement pour la république, il avait vu partir Charles sans chercher à s'opposer à sa fuite.

Comme le colonel était adoré de ses soldats, le Protecteur n'ayant aucune preuve, ne jugea pas prudent de le punir publiquement; il feignit de croire qu'il n'avait pas été en son pouvoir d'arrêter le roi, et lui fit parvenir secrètement son congé, en le remerciant de tous les services qu'il avait rendus. Selworth quitta Londres, dégoûté de son état, et se retira dans le petit domaine que lui avait laissé son père. Ce fut là que l'image de Roselle, qui n'était jamais sortie de son souvenir, se reproduisit avec plus de force que jamais. Enfin, ne pouvant plus vivre sans elle, et ayant satisfait à l'hon-

neur, il vendit sa commission et se maria bientôt après avec sa bien-aimée.

. . . .

. . . .

Tout le monde sait que neuf ans après sa fuite, Charles, en sa qualité de souverain légitime, remonta ensuite sur le trône de ses ancêtres.

Cet événement inattendu donna quelque inquiétude à Selworth, qui craignit que le nouveau monarque ne cherchât à se venger des sentimens qu'il lui avait manifestés. Cependant ces alarmes furent sans fondement; Charles, avec sa légèreté et son insouciance accoutumée, négligea également de récompenser ses amis et de punir ses ennemis; il s'abandonna à la débauche, et s'entoura des mêmes courtisans, qui, de calomniateurs de Charles Stuart, devinrent les flatteurs du roi d'Angleterre.

Nous allions oublier de faire mention du plus fidèle des amis, du plus loyal des sujets. Si le lecteur, intéressé par ce faible aperçu de si grands événemens, veut faire un pèlerinage à sa tombe, il peut aller dans le cimetière de ce noble édifice dédié à Saint-Gilles ; là, il verra une pierre, quelques cyprès, et un nom bien connu dans l'histoire d'Angleterre : Richard Penderel (1).

Paix à ses cendres!

---

(1) Richard Penderel est célèbre par son dévouement à Charles Stuart. Après la fatale bataille de Worcester, que ce monarque perdit, il l'accompagna et le protégea dans sa fuite au péril de sa vie. Il mourut le 8 février, et fut enterré à Londres.

FIN.

TABLE.

LA FEMME A SEPT MARIS.

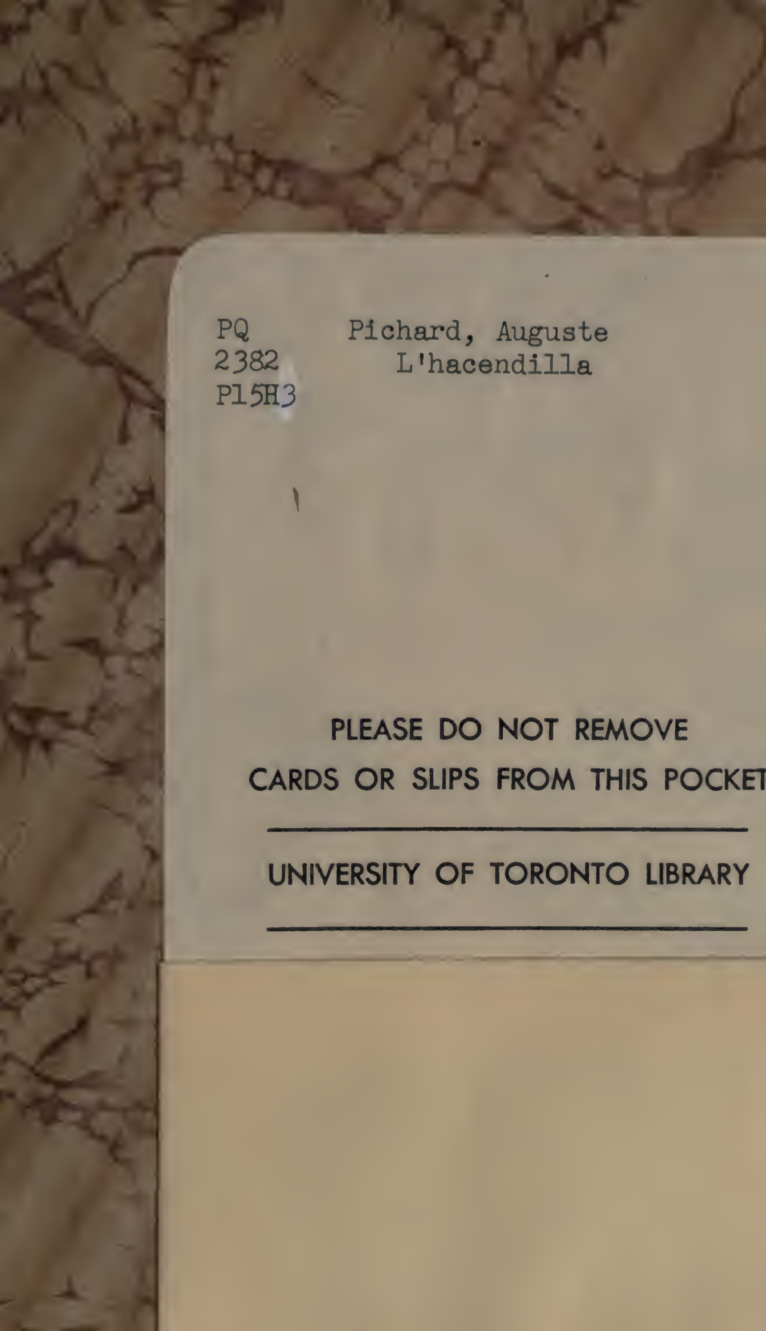
LE MANTEAU ROUGE.

LA FATALITÉ.

LES QUATRE FUGITIFS.

FIN DE LA TABLE.




PQ
2382
P15H3
Pichard, Auguste
L'hacendilla
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

